This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

II

LA PREMIÈRE COCARDE

Que la liberté soit !
ALFRED FOUILLÉE.

Dans ce Palais-Royal orageux qui recèle
Le tourbillonnement des plaisirs défendus,
Frémissante parmi les groupes éperdus,
Court l'épouvante universelle.

Necker par son exil tient les cœurs consternés ;
L'on imagine, au gré d'un prince aristocrate,
Le Royal-Allemand ou le Royal-Cravate
Sur Paris tremblant déchaînés ;

De lourds galops, des chocs, des chutes dans les fleuves,
Sur des amas de corps le noir soldat campé ;
Puis un silence morne et sourd, entrecoupé
Par les pleurs étouffés des veuves.

E. DORSCH, M. D.
Monroe, Mich.

THE DORSCH LIBRARY.

The private Library of Edward Dorsch, M. D., of Monroe, Michigan, presented to the University of Michigan by his widow, May, 1888, in accordance with a wish expressed by him.

~~841~~
848
D452

IL A ÉTÉ TIRÉ

cinquante exemplaires numérotés sur papier de Hollande

Prix : 7 francs

Paris. — Imp. E. Capiomont et V. Renault, rue des Poitevins, 6.

EMMANUEL DES ESSARTS

37145

POÈMES

DE

LA RÉVOLUTION

1789-1796

Ed. Dorsch, M.
Monroe, éditeur

PARIS
G. CHARPENTIER, ÉDITEUR
13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1879

Tous droits réservés.

I

LES PREMIERS TEMPS

I

89 - 90 - 91

A M. LÉON GAMBETTA

Nous nous levons alors !
P. CORNEILLE.

Trois ans, limpide Avril de notre liberté,
Printemps de rose et d'or avant le rouge été,
Quand la France pleine de sèves,
Comme un enfant ouvrant ses yeux au clair soleil,
Gardait l'étonnement joyeux de son réveil
Et les promesses de ses rêves ;

Trois ans où tout fut bon, fraternel et clément,
En pleine lutte ardente un cri de rallîment
Dans notre cœur tressaille encore,
La guerre aux seuls abus que l'on voulait briser,
L'espoir indéfini d'un immense baiser,
Un orage dans une aurore !

Quel vol d'événements à travers l'horizon!
Peuple alors échappé d'une antique prison,
Tes pas lancent des étincelles;
Pour suivre ton essor libre enfin du réseau
L'Histoire est bondissante, et, comme un jeune oiseau,
Elle a des chansons et des ailes!

C'est la séance auguste où, lutteurs du Devoir,
Les Députés du Tiers, héros en habit noir,
Debout contre tout un royaume,
Ont prêté ce serment dont tremblent les palais
Dans la salle où, parmi l'essaim de ses valets,
D'Artois s'égaie au Jeu de Paume!

C'est le jour éclatant de lumière où Paris
Menant ses citoyens endimanchés, fleuris,
Ainsi qu'aux fêtes de famille,
Alla d'un pied joyeux, en allègre marcheur,
Droit vers son but avec l'arme du bon faucheur
Retrancher du sol la Bastille;

C'est l'héroïque nuit des saints renoncements,
Cette nuit du quatre Août quand des preux bien-aimants,
Dans un élan trop éphémère,

Ont la première fois pour de nouveaux venus
Laissé battre leur cœur et nous ont reconnus
Sur ton sein, ô France ma mère !

C'est la semaine heureuse où par tous les chemins
Les citoyens riants et les mains dans les mains
Saluaient leur indépendance.
O Fédérations, souvenir immortel !
Tous frères apportant la terre au même autel
Et partout un long chœur de danse...

Semaine impérissable où vieillards rajeunis,
Vierges, adolescents par leurs mères bénis
Ou par leur aïeule attendrie
Sentaient dans un éclair électrique et divin
Du mont le plus altier au plus humble ravin
Courir l'âme de la Patrie.

Et vous, oh non ! jamais ne soyez oubliés,
Couvent des Jacobins, cloître des Cordeliers,
Qui sous des voûtes centenaires
Avez pour les combats sans trêve ni merci,
Recélé la parole impétueuse, ainsi
Qu'un double arsenal de tonnerres ;

Quel vol d'événements à travers l'horizon!
Peuple alors échappé d'une antique prison,
Tes pas lancent des étincelles;
Pour suivre ton essor libre enfin du réseau
L'Histoire est bondissante, et, comme un jeune oiseau,
Elle a des chansons et des ailes!

C'est la séance auguste où, lutteurs du Devoir,
Les Députés du Tiers, héros en habit noir,
Debout contre tout un royaume,
Ont prêté ce serment dont tremblent les palais
Dans la salle où, parmi l'essaim de ses valets,
D'Artois s'égaie au Jeu de Paume!

C'est le jour éclatant de lumière où Paris
Menant ses citoyens endimanchés, fleuris,
Ainsi qu'aux fêtes de famille,
Alla d'un pied joyeux, en allègre marcheur,
Droit vers son but avec l'arme du bon faucheur
Retrancher du sol la Bastille;

C'est l'héroïque nuit des saints renoncements,
Cette nuit du quatre Août quand des preux bien-aimants,
Dans un élan trop éphémère,

Ont la première fois pour de nouveaux venus
Laissé battre leur cœur et nous ont reconnus
Sur ton sein, ô France ma mère !

C'est la semaine heureuse où par tous les chemins
Les citoyens riants et les mains dans les mains
Saluaient leur indépendance.
O Fédérations, souvenir immortel !
Tous frères apportant la terre au même autel
Et partout un long chœur de danse...

Semaine impérissable où vieillards rajeunis,
Vierges, adolescents par leurs mères bénis
Ou par leur aïeule attendrie
Sentaient dans un éclair électrique et divin
Du mont le plus altier au plus humble ravin
Courir l'âme de la Patrie.

Et vous, oh non ! jamais ne soyez oubliés,
Couvent des Jacobins, cloître des Cordeliers,
Qui sous des voûtes centenaires
Avez pour les combats sans trêve ni merci,
Recélé la parole impétueuse, ainsi
Qu'un double arsenal de tonnerres ;

Quel vol d'événements à travers l'horizon!
Peuple alors échappé d'une antique prison,
Tes pas lancent des étincelles;
Pour suivre ton essor libre enfin du réseau
L'Histoire est bondissante, et, comme un jeune oiseau,
Elle a des chansons et des ailes!

C'est la séance auguste où, lutteurs du Devoir,
Les Députés du Tiers, héros en habit noir,
Debout contre tout un royaume,
Ont prêté ce serment dont tremblent les palais
Dans la salle où, parmi l'essaim de ses valets,
D'Artois s'égaie au Jeu de Paume!

C'est le jour éclatant de lumière où Paris
Menant ses citoyens endimanchés, fleuris,
Ainsi qu'aux fêtes de famille,
Alla d'un pied joyeux, en allègre marcheur,
Droit vers son but avec l'arme du bon faucheur
Retrancher du sol la Bastille;

C'est l'héroïque nuit des saints renoncements,
Cette nuit du quatre Août quand des preux bien-aimants,
Dans un élan trop éphémère,

Ont la première fois pour de nouveaux venus
Laissé battre leur cœur et nous ont reconnus
Sur ton sein, ô France ma mère !

C'est la semaine heureuse où par tous les chemins
Les citoyens riants et les mains dans les mains
Saluaient leur indépendance.
O Fédérations, souvenir immortel !
Tous frères apportant la terre au même autel
Et partout un long chœur de danse...

Semaine impérissable où vieillards rajeunis,
Vierges, adolescents par leurs mères bénis
Ou par leur aïeule attendrie
Sentaient dans un éclair électrique et divin
Du mont le plus altier au plus humble ravin
Courir l'âme de la Patrie.

Et vous, oh non ! jamais ne soyez oubliés,
Couvent des Jacobins, cloître des Cordeliers,
Qui sous des voûtes centenaires
Avez pour les combats sans trêve ni merci,
Recélé la parole impétueuse, ainsi
Qu'un double arsenal de tonnerres ;

Quel vol d'événements à travers l'horizon!
Peuple alors échappé d'une antique prison,
Tes pas lancent des étincelles;
Pour suivre ton essor libre enfin du réseau
L'Histoire est bondissante, et, comme un jeune oiseau,
Elle a des chansons et des ailes!

C'est la séance auguste où, lutteurs du Devoir,
Les Députés du Tiers, héros en habit noir,
Debout contre tout un royaume,
Ont prêté ce serment dont tremblent les palais
Dans la salle où, parmi l'essaim de ses valets,
D'Artois s'égaie au Jeu de Paume!

C'est le jour éclatant de lumière où Paris
Menant ses citoyens endimanchés, fleuris,
Ainsi qu'aux fêtes de famille,
Alla d'un pied joyeux, en allègre marcheur,
Droit vers son but avec l'arme du bon faucheur
Retrancher du sol la Bastille;

C'est l'héroïque nuit des saints renoncements,
Cette nuit du quatre Août quand des preux bien-aimants,
Dans un élan trop éphémère,

Ont la première fois pour de nouveaux venus
Laissé battre leur cœur et nous ont reconnus
Sur ton sein, ô France ma mère !

C'est la semaine heureuse où par tous les chemins
Les citoyens riants et les mains dans les mains
Saluaient leur indépendance.
O Fédérations, souvenir immortel !
Tous frères apportant la terre au même autel
Et partout un long chœur de danse...

Semaine impérissable où vieillards rajeunis,
Vierges, adolescents par leurs mères bénis
Ou par leur aïeule attendrie
Sentaient dans un éclair électrique et divin
Du mont le plus altier au plus humble ravin
Courir l'âme de la Patrie.

Et vous, oh non ! jamais ne soyez oubliés,
Couvent des Jacobins, cloître des Cordeliers,
Qui sous des voûtes centenaires
Avez pour les combats sans trêve ni merci,
Recélé la parole impétueuse, ainsi
Qu'un double arsenal de tonnerres ;

Ni vous, journaux profonds, véhéments ou malins,
Feuille de Loustalot, pamphlet de Desmoulins,
Flèches traversant les broussailles,
Qui rejoigniez si bien de vos brusques élans
Derrière un mur épais de Suisses, de hulans,
La Royauté dans son Versailles ;

Ni vous, brillants tribuns, athlètes radieux,
Restez toujours la joie épique de nos yeux,
Le lyrique orgueil de notre âme,
Soyez notre invincible honneur et notre amour,
Toi, Barnave, si noble et si pur jusqu'au jour
Où t'ont fléchi des pleurs de femme ;

Toi, Mirabeau, pareil aux vastes ouragans
Prompts à jeter à bas les sapins arrogants,
Prodigieuse créature
Si puissante qu'en toi notre regard béant
Voit bien moins un génie et bien moins un géant
Qu'une force de la nature ;

Toi surtout, La Fayette, ô notre chevalier,
Modeste contempteur du superbe laurier,
Jugeant tes destins assez amples

D'être resté, semblable au roc tranquille et fier
Que n'ébranleront point les assauts de la mer,
L'immuable donneur d'exemples.

Oh ! ces trois ans, ce fut une riche saison,
Toute une sympathique et chaude floraison
Où s'épanouit l'âme humaine :
La Révolution tendre chez les vainqueurs,
Pacifique et prenant pour conquêtes les cœurs,
L'univers ému pour domaine.

Ivre de l'avenir, l'Europe renaissait :
Dans la rue à Florence, à Vienne, on s'embrassait
Après nos grands jours olympiques ;
Tant les peuples savaient que nos bras généreux,
Épris de délivrance et combattant pour eux,
Aux rois seuls destinaient leurs piques.

Le genre humain en fleur n'avait plus que vingt ans.
On eût dit l'âge d'or conquis par des Titans :
Tout était jeunesse, amour, gloire,
Triomphe, et l'on croyait au bonheur éternel,
Sans prévoir un obstacle au rêve fraternel,
Un lendemain à la victoire.

Ni vous, journaux profonds, véhéments ou malins,
Feuille de Loustalot, pamphlet de Desmoulins,
Flèches traversant les broussailles,
Qui rejoigniez si bien de vos brusques élans
Derrière un mur épais de Suisses, de hulans,
La Royauté dans son Versailles ;

Ni vous, brillants tribuns, athlètes radieux,
Restez toujours la joie épique de nos yeux,
Le lyrique orgueil de notre âme,
Soyez notre invincible honneur et notre amour,
Toi, Barnave, si noble et si pur jusqu'au jour
Où t'ont fléchi des pleurs de femme ;

Toi, Mirabeau, pareil aux vastes ouragans
Prompts à jeter à bas les sapins arrogants,
Prodigieuse créature
Si puissante qu'en toi notre regard béant
Voit bien moins un génie et bien moins un géant
Qu'une force de la nature ;

Toi surtout, La Fayette, ô notre chevalier,
Modeste contempteur du superbe laurier,
Jugeant tes destins assez amples

D'être resté, semblable au roc tranquille et fier
Que n'ébranleront point les assauts de la mer,
L'immuable donneur d'exemples.

Oh ! ces trois ans, ce fut une riche saison,
Toute une sympathique et chaude floraison
Où s'épanouit l'âme humaine :
La Révolution tendre chez les vainqueurs,
Pacifique et prenant pour conquêtes les cœurs,
L'univers ému pour domaine.

Ivre de l'avenir, l'Europe renaissait :
Dans la rue à Florence, à Vienne, on s'embrassait
Après nos grands jours olympiques ;
Tant les peuples savaient que nos bras généreux,
Épris de délivrance et combattant pour eux,
Aux rois seuls destinaient leurs piques.

Le genre humain en fleur n'avait plus que vingt ans.
On eût dit l'âge d'or conquis par des Titans :
Tout était jeunesse, amour, gloire,
Triomphe, et l'on croyait au bonheur éternel,
Sans prévoir un obstacle au rêve fraternel,
Un lendemain à la victoire.

V

CAMILLE DESMOULINS

A JULES CLARETIE

> Encore maintenant les barbares disent que rien n'est plus redoutable que la guêpe attique.
>
> ARISTOPHANE.

Effroi des Feuillants à l'œil terne
Qu'il joue et qu'il déjoue, et qu'il bat et qu'il berne,
C'est l'Horace de la Lanterne;

Mieux encor, c'est Camille, un accord singulier
De poète et de Cordelier,
Pour aimer sans égal, sans égal pour railler;

Riant d'un rire qui m'effare,
Jetant sur l'avenir les lueurs d'un grand phare,
Tour à tour sifflet ou fanfare;

Parfois en fer de lance aiguisant ses chansons,
Trempant de venin ses soupçons,
Il enfonce les mots comme autant de poinçons.

Il tue alors tous ceux qu'il blesse,
Le Maury, le veto, la cour et la noblesse,
La force et même la faiblesse.

Sa fougue meurtrière est toujours à l'assaut.
Gare au méchant et gare au sot,
A l'honnête homme aussi... gare à toi, cher Brissot.

Tel un dieu d'Orient, funeste
Et bon, fait alterner l'abondance et la peste,
Fécondant ou broyant d'un geste.

Tour à tour c'est Ménippe aboyant au passant,
Aristophane éblouissant,
Diogène parfois éclaboussé de sang.

Mais bientôt par une éclaircie
La Liberté visible à sa verve associe
L'âpre accent de la Boétie.

V

CAMILLE DESMOULINS

A JULES CLARETIE

> Encore maintenant les barbares disent que rien n'est plus redoutable que la guêpe attique.
>
> ARISTOPHANE.

Effroi des Feuillants à l'œil terne
Qu'il joue et qu'il déjoue, et qu'il bat et qu'il berne,
C'est l'Horace de la Lanterne;

Mieux encor, c'est Camille, un accord singulier
De poète et de Cordelier,
Pour aimer sans égal, sans égal pour railler;

Riant d'un rire qui m'effare,
Jetant sur l'avenir les lueurs d'un grand phare,
Tour à tour sifflet ou fanfare;

Parfois en fer de lance aiguisant ses chansons,
Trempant de venin ses soupçons,
Il enfonce les mots comme autant de poinçons.

Il tue alors tous ceux qu'il blesse,
Le Maury, le veto, la cour et la noblesse,
La force et même la faiblesse.

Sa fougue meurtrière est toujours à l'assaut.
Gare au méchant et gare au sot,
A l'honnête homme aussi... gare à toi, cher Brissot.

Tel un dieu d'Orient, funeste
Et bon, fait alterner l'abondance et la peste,
Fécondant ou broyant d'un geste.

Tour à tour c'est Ménippe aboyant au passant,
Aristophane éblouissant,
Diogène parfois éclaboussé de sang.

Mais bientôt par une éclaircie
La Liberté visible à sa verve associe
L'âpre accent de la Boétie.

V

CAMILLE DESMOULINS

A JULES CLARETIE

> Encore maintenant les barbares disent que rien n'est plus redoutable que la guêpe attique.
>
> ARISTOPHANE.

Effroi des Feuillants à l'œil terne
Qu'il joue et qu'il déjoue, et qu'il bat et qu'il berne,
C'est l'Horace de la Lanterne;

Mieux encor, c'est Camille, un accord singulier
De poète et de Cordelier,
Pour aimer sans égal, sans égal pour railler;

Riant d'un rire qui m'effare,
Jetant sur l'avenir les lueurs d'un grand phare,
Tour à tour sifflet ou fanfare;

Parfois en fer de lance aiguisant ses chansons,
Trempant de venin ses soupçons,
Il enfonce les mots comme autant de poinçons.

Il tue alors tous ceux qu'il blesse,
Le Maury, le veto, la cour et la noblesse,
La force et même la faiblesse.

Sa fougue meurtrière est toujours à l'assaut.
Gare au méchant et gare au sot,
A l'honnête homme aussi... gare à toi, cher Brissot.

Tel un dieu d'Orient, funeste
Et bon, fait alterner l'abondance et la peste,
Fécondant ou broyant d'un geste.

Tour à tour c'est Ménippe aboyant au passant,
Aristophane éblouissant,
Diogène parfois éclaboussé de sang.

Mais bientôt par une éclaircie
La Liberté visible à sa verve associe
L'âpre accent de la Boétie.

Il lance un *fiat lux* impérieux et fier,
Rêvant sur les débris d'hier
Une Lutèce aux pieds caressés par la mer;

Une Grèce parisienne,
Dans nos brumes du Nord lumineuse et païenne
La République athénienne;

Et tous heureux, et tous ravis, et tous chantants,
La pompe des Arts éclatants
Et les Muses faisant abdiquer les Titans.

Voilà notre Camille, une âme
Enfantine, vaillante et folle, oiseau de flamme,
Esprit de faune et cœur de femme!

VI

A LA MÉMOIRE DE LOUSTALOT

A M. E. YUNG

Virtutis veræ custos rigidusque satellès.
HORACE.

Je t'aime, ô Loustalot, journaliste idéal,
Hérault incorruptible et devancier féal
De la République espérée,
Pour vivre longuement trop sincère et trop fort,
Tête de citoyen par les mains de la mort
Avant l'heure transfigurée.

Loustalot qui laissas la France à l'abandon;
Car tu mêlais l'espoir et le vœu du pardon
A la victoire caressée,
Saintement désireux d'un triomphe innocent,
Entre nos fiers lutteurs le seul vierge de sang,
Vierge de sang même en pensée!

De tous les plus obscurs n'es-tu pas le plus grand,
Toi qui ne voulais pas pour l'hostile émigrant
De supplices irréparables,
Qui rêvais un pays libre du joug royal,
Offrant à tous ses fils l'ombrage impartial
Des grands chênes et des érables.

O conscience égale au plus chaste glacier,
Vertu de diamant et courage d'acier,
Type de raison enflammée,
Sans langueur Girondin, Montagnard sans fureur,
Contre le Royalisme et contre la Terreur
Ame pareillement armée!

Fraternité vivante, hélas! tu disparus;
Trop tôt pour la Patrie en larmes tu mourus,
Perdant la gloire sans mélange
D'être juste où plus d'un ne sera que vengeur,
Tu tombas, Loustalot, comme le vendangeur
Qui n'a pu goûter sa vendange.

VII

L'ARRIVÉE DES GIRONDINS

A M. HENRI MARTIN

Une France nouvelle en cheveux noirs.
MICHELET.

Nouveaux venus, ils sont les bienvenus... jamais
La France de plus beaux enfants ne fut plus fière :
On aurait dit des dieux quittant les bleus sommets

Pour daigner, tendre élite et cependant guerrière,
Apparaître aux humains et leur ouvrir des cœurs
Formés d'azur clément et d'ardente lumière...

Des dieux jeunes ! ni durs, ni tristes, ni moqueurs !
En eux la grâce antique est la sœur de la force
Et ce sont des amants autant que des vainqueurs.

De tous les plus obscurs n'es-tu pas le plus grand,
Toi qui ne voulais pas pour l'hostile émigrant
De supplices irréparables,
Qui rêvais un pays libre du joug royal,
Offrant à tous ses fils l'ombrage impartial
Des grands chênes et des érables.

O conscience égale au plus chaste glacier,
Vertu de diamant et courage d'acier,
Type de raison enflammée,
Sans langueur Girondin, Montagnard sans fureur,
Contre le Royalisme et contre la Terreur
Ame pareillement armée!

Fraternité vivante, hélas! tu disparus;
Trop tôt pour la Patrie en larmes tu mourus,
Perdant la gloire sans mélange
D'être juste où plus d'un ne sera que vengeur,
Tu tombas, Loustalot, comme le vendangeur
Qui n'a pu goûter sa vendange.

VII

L'ARRIVÉE DES GIRONDINS

A M. HENRI MARTIN

Une France nouvelle en cheveux noirs.
MICHELET.

Nouveaux venus, ils sont les bienvenus... jamais
La France de plus beaux enfants ne fut plus fière :
On aurait dit des dieux quittant les bleus sommets

Pour daigner, tendre élite et cependant guerrière,
Apparaître aux humains et leur ouvrir des cœurs
Formés d'azur clément et d'ardente lumière...

Des dieux jeunes ! ni durs, ni tristes, ni moqueurs !
En eux la grâce antique est la sœur de la force
Et ce sont des amants autant que des vainqueurs.

XIII

LA MARSEILLAISE DANS L'ORAGE

A AUGUSTE VACQUERIE

Le flot des hymnes.
PINDARE.

La nuit est taciturne et sinistre..... L'orage
Flagelle Paris endormi
Qui semble succomber aux ténèbres, parmi
L'horreur d'un silence sauvage.

L'orage est maître, il court en éclairs vagabonds
Comme en torrents de pluie aiguë
Du ciel au sol, des toits sonores à la rue,
Par jets, par flots, par sauts, par bonds.

Nul passant à travers les places inondées
Qui, sortant de la section,
Jetterait aux échos : « La mort ou Pétion ! »
Point de patrouilles attardées.

Le désert. C'est à peine au coin d'un carrefour
Si des chiens aux voix de crécelles
Hurlent. Tout dort jusqu'aux voleurs et jusqu'à celles
Qui vendent leur stupide amour.

Seul le long des quais noirs d'ombre enveloppés veille,
Veille un modique bataillon,
Suivant pour son chemin la foudre au bref sillon,
C'est le bataillon de Marseille.

Les jeunes fédérés, tête au soleil, pieds nus,
Quand Barbaroux leur a fait signe,
Des lointains climats d'or où l'azur est insigne,
Les braves gens, ils sont venus.

Ils sont venus, comme une élite citoyenne,
Par l'été lourd, sans peur d'user
Leur corps vivace, pour nous aider à briser
Le Bourbon et l'Autrichienne.

Insensible à l'orage et bien plus véhément
Que les trombes et les bourrasques,
Cet essaim de héros, fils des mistrals fantasques,
S'avançait impatiemment,

Ainsi, près de la Seine aux eaux troubles qui s'ouvre
Au long ruissellement des cieux,
Ils marchèrent, le pied ferme et le cœur joyeux
Jusqu'à leur but fatal, le Louvre!

Trempés de pluie hostile, ils ne frémissaient pas
Sous ces humides avalanches.
Veste ouverte, ils allaient tels qu'en leurs gais dimanches
Avec un chant rhythmant leurs pas.

Ce chant les emportait comme auraient fait leurs danses
Bondissantes près de la mer,
Comme la farandole ou l'âpre bacchuber :
Telles éclataient leurs cadences,

Tels, contre les éclairs qui se réverbéraient
Sur les murs du palais visibles,
Non moins brusques, non moins hardis, non moins terribles,
Eux aussi les sons fulguraient.

De cent lèvres en feu comme d'une fournaise
Les sons s'échappaient enflammés
Incendiant les fronts des rhapsodes armés,
C'est qu'ils chantaient la Marseillaise.

La Marseillaise dans l'orage! étrange accord,
Le ciel mariant son tonnerre
A ce chant qui recèle en ses refrains la guerre
Formidable aux tyrans du Nord;

Et ces couplets ardents, pleins de fièvre et de poudre,
Traversés d'un mortel frisson,
L'un sur l'autre éclataient dans l'ombre, à l'unisson,
A l'unisson des coups de foudre.

La Marseillaise dans la nuit! au seuil des rois
Le cri des nocturnes colères
Que sous de grands soleils les tocsins populaires
Feront retentir tant de fois.

L'orage errait toujours haletant, électrique,
Tandis que l'hymne adolescent
Heurtait ta porte, ô Louvre effaré, grandissant
Comme une tempête lyrique!

XIV

LES ENROLEMENTS VOLONTAIRES

A M. ALFRED MÉZIÈRES

> C'est avec quatre mots qu'on chasse l'étranger,
> Et ces quatre mots sont : la Patrie en danger !
>
> L. LAURENT PICHAT.

Ainsi qu'un bravache bouffi
Brunswick a lancé son défi
Dont la Ville éternelle vibre;
Sous l'arrogant soufflet bondit
Paris qui proteste et qui dit :
« Je veux et je sais rester libre! »

Tout retard est complicité :
Sur chaque point de la cité
Qui dans l'univers semble un monde
Le grand peuple qui vient s'offrir

Heureux pour souffrir et mourir
Et vaincre, s'il se peut, abonde.

Et de tout âge et de tout rang,
Faisant fraterniser leur sang
Dans l'égalité des batailles
Ces citoyens bientôt vainqueurs
Ont le même amour dans leurs cœurs
Et la même haine aux entrailles.

Beaux lions mangeurs de Prussiens
Tous ces petits Parisiens
Que le cartel met en furie,
Bourgeois, faubouriens, ci-devant,
Vont aussi vite que le vent
Au rendez-vous de la Patrie.

Partout le tocsin sérieux,
Ralentissant les curieux,
Presse le pas des patriotes;
Les tambours aux sourds roulements
Scandent les fiers emportements
De nos belliqueux sans-culottes.

Aux coins des carrefours bavards,
Sur les spacieux boulevards

Partout une table se dresse,
Humble et patriotique autel
Qui reçoit le gage immortel
De la plus naïve tendresse,

Cependant les dignes parents
Ne s'en vont pas indifférents
A cette audace printanière :
Les vieux papas et les mamans
Rehaussent ces enrôlements
De leur toilette la plus fière.

Le père est plus beau qu'un émir!
Frac bleu, gilet de casimir,
Boucles d'argent sur bas de soie,
Large cravate aux plis bouffants,
Tricorne aux revers triomphants,
Canne à pomme d'or qui tournoie!

La sœur met son plus frais jupon;
Une rose, hardi pompon,
Sied crânement à son oreille;
Sur son bonnet, parmi des fleurs,
La cocarde aux airs querelleurs
Semble une mutine merveille.

L'amoureuse — Lise ou Toinon —
Avec son fichu de linon
Et sa robe de mousseline
Est un peu triste, mais pourtant,
Devant son amoureux partant,
Se fait brave en restant câline.

Le jeune homme, grave et charmant,
S'avance martialement
Sous son habit de volontaire;
Plein d'espoir il se doute un peu
Que ce très modeste habit bleu
Fera parler de lui sur terre.

Il se sent de tous estimé,
Fêté de tous et mieux aimé
Par sa mère et sa fiancée,
Et s'enivre de concourir
Au sanglant labeur pour guérir
Notre chère France blessée,

Tandis qu'au vieux faubourg, Danton,
Droit sur une borne et du ton
Qu'aimait Luther, le fougueux moine,
Avec ses yeux de bon Titan

Et sa voix terrible d'autan
Dit : « Filles du quartier Antoine,

Pucelles au cœur bien nourri
Ne prenez pour votre mari
Que le brave ayant fait sa tâche
Et loin de votre cotillon,
Avec le fouet et l'aiguillon,
Chassez, chassez, chassez le lâche ! »

II

LES FRÈRES ENNEMIS

I

NI MARAT, NI ROLAND

France, guéris des individus!
ANACHARSIS CLOOTS.

Un jour, dans ses accès de bon sens pétulant,
L'ami Cloots s'écria : « ni Marat, ni Roland! »
L'ami Cloots était sage.
O peuple du dix Août, peuple libre, à quoi bon
Te créer de la main dont tu brisas Bourbon
Ces deux rois de passage?

Quelle est cette manie étrange de tes sens?
Déjà tes vœux banals vont chercher des encens,
Des pompes, des fanfares,
L'appareil fastueux qu'excite un dieu mortel.
Pourquoi donc rallumer ces vieux flambeaux d'autel
Lorsque l'on a des phares,

Des phares vigilants aux fraternels travaux !
Mais non ! foule insensée, il te faut des rivaux
Et des antagonistes,
Image contre image ! oh ! si vite à genoux,
Si tôt dans la poussière ! ah ! Français, serez-vous
Toujours des royalistes

Et toujours des dévots ? ton désir le plus cher,
Paris, c'est de susprendre à des êtres de chair
Ta folle idolâtrie,
D'ouvrir des panthéons à ceux qu'attend l'égout,
Et de tout adorer, crime, erreur, vertu, tout,
Excepté la patrie !

II

LA LUTTE

A M. CHALLEMEL-LACOUR

Nous nous sommes égorgés dans les ténèbres.
CAMBON.

Hier la République est née
Et déjà ses fils les plus forts
Dans une guerre déchaînée
Consument de tristes efforts

Et perdent en luttes stériles
L'heure, le jour, le mois, le temps,
L'histoire, et leurs flammes viriles
Avec leurs rêves de printemps.

Le fouet des Discordes néfastes
L'un contre l'autre va pousser
Ces compagnons enthousiastes
Dont les noms semblaient s'enlacer.

Les frères d'armes de la veille
Ne songent plus que trahison :
La défiance les réveille
Pour leur faire boire un poison.

La Convention est usée
Par ce duel quotidien !
Deux partis, la France épuisée,
Là-bas l'Anglais, l'Autrichien,

L'Europe ! et la France est meurtrie
Des coups de ses fils les plus beaux.
O voir le corps de la Patrie
Se déchirer en deux lambeaux !

Le voir et crier qu'on s'accorde,
Et crier toujours vainement,
Comme ce hurleur de concorde,
Danton, cœur terrible et clément.

Pauvre tribun, nul ne t'écoute :
Tous à ta voix indifférents
Vont s'entreheurtant sur la route
Par où reviennent les tyrans.

Dans l'étroite et tragique enceinte
Se font face sur les gradins
La double élite à jamais sainte,
Les Montagnards, les Girondins.

Entre eux, le Soupçon, l'Erynnie
Qui fera de tous ces héros
De leur vertu, de leur génie,
Quoi?... de la pâture à bourreaux.

Le Soupçon hagard perpétue
Ces chocs aveugles de géants.
Ils se lancent un mot qui tue,
Brunswick, Dumouriez, Orléans,

Tous affamés de république,
Tous ivres du même idéal,
Voulant le grand bonheur civique,
Rêvant l'éternel Floréal !

A leur élan s'ouvrait l'espace
Et l'impossible était permis !
Espoir qui s'éteint et qui passe !
Drame des frères ennemis !

Unis, leur audace féconde
Eût recréé le genre humain.
Ils auraient soulevé le monde,
Le monde... en se donnant la main.

II

LANJUINAIS

> Vous êtes peu nombreux pour la rébellion
> Et pour l'encombrement du chemin quand je passe,
>
> VICTOR HUGO.

Pareil à ces men-hir qu'aiment les clairs de lune,
Lanjuinais est un dur combattant : la tribune
Tressaille sous son poids impérieuse ; Danton
Estime les assauts de ce rude Breton
Et les coups de bélier que lance cette tête.
La mêlée effrayante est sa vie et sa fête.
Autour de lui, combat des Trente, tu renais
Par les grands jours d'orage où parle Lanjuinais !
Sa parole a bondi : jacobin, royaliste,
Malheur à qui subit cette forte baliste.
Sans doute la Montagne est faite d'un granit
Robuste et qu'un ciment surhumain réunit,
Et pourtant la Montagne indomptable est troublée
De ces ébranlements dont tremble une assemblée

Et se lève parfois dans un élan soudain
Contre cet immuable et solide dédain.
Demandez à l'écueil s'il a peur de la houle?
La crête se détache impétueuse et roule
Vers la tribune hostile, et veut en arracher
Le Celte qui tient bon comme tient un rocher
Et par moments secoue et rejette éperdue
La grappe d'assaillants à son corps suspendue,
Seul Legendre parfois fait bouger ce Titan
Par un prodigieux et douloureux ahan,
Tel qu'en peut élancer dans ses franches furies
Le héros turbulent des rouges boucheries;
Mais l'autre s'affermit tranquille et souverain...
Car Legendre est de chair et Lanjuinais d'airain.

IV

APPARITION DE SAINT-JUST

A LOUIS CHALMETON

Saxea ut effigies.
CATULLE.

C'est encor un enfant et c'est presque un grand homme.
D'où vient-il? on eût dit, quand il parla soudain,
Sparte qui s'incarnait ou dans son fier dédain
Une apparition funéraire de Rome.

Il a surgi, comme un Agis ressuscité,
Comme un des revenants surhumains de Plutarque,
Évoquant avec lui pour juger le monarque
Les Lois au front d'airain de l'antique Cité.

A ceux que la pitié fléchit ou bien qu'opprime
Le doute ou que prosterne un complaisant effroi,
Impassible, il répond : « Louis fut-il un roi !
« Pourquoi délibérer? Frappons. Voici son crime !

« Il régna ; c'est assez pour mourir ! ennemis
« Tous ceux qu'enorgueillit un trône héréditaire !
« Tout sceptre est criminel, toute pourpre adultère :
« Sur les tyrans déchus tout supplice est permis.

« La justice à l'œil clair sur la royale engeance
« Qui dans ces vains débat use nos harangueurs
« Exerce froidement d'équitables rigueurs :
« Leur mort est une dette et non une vengeance.

« Leur mort est un hommage offert à la vertu,
« Aux mœurs, à l'Amitié qu'un mâle exemple éveille,
« A la Nature dont l'âme calme appareille
« Au tigre renversé le despote abattu. »

Tel il se révélait dans sa rigueur antique
Décorant de festons la hache des bourreaux
Né pour la vie ardente et dure des héros
Et pour le fier trépas du Romain dans Utique,

Cet être apparaissant, inexorable et beau,
Beau comme Némésis, implacable comme elle,
Et comme elle indocile au repos, et rebelle
A tout sommeil, avant le dormir du tombeau.

V

LE CAPUCIN CHABOT

Ung moyne, j'entends de ces ocieux moynes.
RABELAIS.

Moinillon papelard entre les moins novices
Ce Chabot tient auberge à l'enseigne des vices.
Quatre-vingt-neuf, il s'est jeté dans ton danger
Sans flamme, sans courroux, sans haine, pour manger,
Pour boire et soupeser de l'or dans ses mains sales.
S'il crie à pleins poumons dans les rumeurs des halles,
Dans les clubs au tumulte ondoyant, il n'est pas
A son poste aux grands jours de lutte et de trépas,
Élude du dix Août la belliqueuse épreuve
Et manque au rendez-vous sanglant de Grangeneuve.

Frocard poltron ! et sans combattre il est vainqueur.
Nos vaillants fusillés, nos martyrs au fier cœur

Pour ce lâche ont mordu leur suprême cartouche.
La Révolution s'est faite pour sa bouche
Et le trente et un Mai se fera pour son lit.

Donc la bataille étant bien gagnée, il remplit
Un rôle infâme et sûr d'assassin... Il épie,
Il surveille, il dénonce, avec un zèle impie,
Aboyant sur la piste où le lance Marat ;
Menteur imperturbable, effronté scélérat,
Il combine, il agence, il ourdit, il enfante,
Passé maître dans l'art affreux du sycophante,
Des pièges meurtriers où vont choir les héros.
Anytus de cuisine, il signale aux bourreaux
Condorcet que sa rage apparente à Socrate,
Et toi, son seul ami, crédule démocrate,
Bazire, sans rougeur il te dénoncera,
Et, vivant délateur, délateur il mourra.
Car il est jusqu'au bout de cette tourbe antique
Qui, lorsqu'elle a tué les Thraséas, pratique
Le vote officiel en l'honneur du turbot...

Il manquait aux Césars un capucin Chabot.

VI

LE SEPTEMBRISEUR

A PAUL LAFFITTE

L'Argonne se dressait profonde, sombre et haute.
ANDRÉ THEURIET.

Septembre, qui verra la République éclore,
Convoquant sous les plis du drapeau tricolore
Nos Français délivrés dont le cœur a frémi,
Les a lancés pour vaincre ou mourir à Valmy;
Et vaincus les Prussiens sont morts ou bien en fuite.
Car nos boulets leur font une rude conduite
A tous ces généraux de Brunswick, à ces altiers
Margraves qui traitaient nos gens de savetiers,
De tailleurs, de manants détachés de la glèbe,
Comme ils ont lâché pied devant le peuple éphèbe
Qui les eût repoussés, non moins qu'à Marathon,
Faute de poudre, avec la fourche et le bâton!

Peuple héroïque! ainsi fuyez, comtes, heiduques,
Champions effarés des royautés caduques,
Car, malgré votre nombre et malgré vos canons
Et l'orgueil déployé de vos noirs gonfanons,
Et vos habits qu'illustre un somptueux ramage,
Vous avez vu là-bas surgir la grande image
D'une France nouvelle, ardente à se venger
Qui renverra la mort au cœur de l'étranger
Et ne lui laissera jusques à la frontière
Rien sur le sol natal, pas même un cimetière.
Fuyez donc, ô Prussiens, légions en lambeaux,
Car vos morts resteront pour nourrir nos corbeaux.

Pendant que cette armée où Gœthe ébloui songe,
Sur la route en tronçons dispersés se prolonge,
Nos soldats en repos vont et disent joyeux
Que leur victoire est jeune et chantante comme eux.
L'honnête enivrement de leur triomphe crée
Une gaîté vaillante, une gaîté sacrée.
Le rire sur la lèvre et la lumière au front,
Les uns vibrent en chœur, d'autres dansent en rond,
Et tous ravis, pensant que la gloire est leur proie,
Ont dans leurs yeux d'enfant le soleil de la joie.
Soudain au camp français plein de fête et d'éclat
Arrivent de récents volontaires : Charlat,
Qui se nomme le plus âgé de la cohorte,

Raille l'enthousiasme où bravement s'emporte
L'armée, et d'un ton sec, arrogant et moqueur,
Pendant qu'il se dandine et fait le joli cœur,
Dit :

« Voilà bien du bruit pour votre canonnade.
« Vous avez seulement fait une promenade,
« Fainéants, rien de plus? Les tristes travailleurs!
« Naguères j'ai pris part à des combats meilleurs,
« J'ai mieux fait mon office ; à moi seul je me flatte
« D'avoir plus que vous tous dompté l'aristocrate,
« De l'avoir écrasé sous mon pied glorieux.
« Camarades, voyez ce bras laborieux.
« Il a plus abattu de nobles et de prêtres
« Qu'il ne pousse en avril de feuilles à ces hêtres :
« Quatre jours sans compter, j'en ai tant massacré,
« Buveur inassouvi de leur sang abhorré ;
« Mes mains ont dû rougir dans la chaude tûrie.
« Voyez, admirez-les. J'ai sauvé la Patrie! »

Et, parmi ces héros qu'opprime la stupeur,
Il évoque, oubliant Paris saisi de peur
Et l'abandon fatal des tribuns en déroute,
Toute l'horreur des jours de crime et de sang, toute
La honte de la mort et de l'égorgement
Promenés dans Paris, sans qu'un cri véhément
Dît à la Mort : « Assez! » dît au Massacre : « Arrière! »

Il leur dépeint avec une fierté guerrière
Le meurtre aux yeux hagards forçant chaque prison,
Les quatre cents tueurs frénétiques, Grison,
Laforêt, derrière eux la Commune complice
Décrétant sans appel l'angoisse et le supplice
Et fixant un salaire à ces assassinats ;
Le couteau recevant sa paie en assignats
Et, pour mieux contenter la Commune obéie,
Se ruant sur la Force ou bien sur l'Abbaye,
Et partout après soi laissant des deuils affreux;
Le tribunal sanglant où siège ténébreux
L'huissier Maillard, vêtu de noir, qui ne tressaille
Jamais, qu'on avait vu dans l'effroi de Versaille
Et qu'on ne verra plus qu'au deux juin...
Puis il dit :
Encor (ô lâcheté de Paris interdit !
Étrange aveuglement de l'assemblée épique !),
Les prisonniers meurtris, poussés de pique en pique
Et tombant au milieu des lazzi d'égorgeurs
Qu'un Hébert ose en face appeler des vengeurs;
Non content de tuer, un ramas cannibale
Dévoilant les blancheurs de ton corps, ô Lamballe,
Et le dernier exploit de ces gueux triomphants
Allant en plein Bicêtre éventrer des enfants,
Des pauvres et des fous, et couronnant leur tâche
Par le viol infâme après le meurtre lâche.

Charlat se tait, cherchant des suffrages flatteurs.
Aussitôt, interprète ému des auditeurs,
Un sergent, ouvrier d'hier, et presque imberbe,
Futur rival de Hoche et général en herbe,
Mais de ceux qui diront à Bonaparte : « Non ! »
S'écrie :

« O Citoyens, voilà le compagnon
« Qu'on nous envoie ! et lui, venimeuse couleuvre,
« Se glisse et vient ici glorifier son œuvre.
« Il ose devant nous, ô frères, marier
« Un cyprès impudique à notre pur laurier.
« O le vil insensé ! comment donc peut-il croire
« Que le massacre soit parent de la victoire,
« Que le septembriseur un seul jour soit admis
« Par ceux qui n'ont versé que le sang d'ennemis
« Et ne se sont pas fait d'infâmes renommées
« Dans la destruction des foules désarmées.
« Ceux que l'on égorgea valaient bien l'étranger,
« Hélas ! mais le courage était de les juger
« Et non d'exterminer, sans procès, sans défense
« L'impuissante vieillesse et l'innocente enfance.
« Paris que je connais, moi, natif du faubourg,
« Veut, les armes en main, anéantir Cobourg,
« Habsbourg et Brandebourg et toute cette engeance,
« Mais il veut la justice et non pas la vengeance.
« Qu'il détrône un tyran, proscrive un émigré

« Et que légalement il menace à son gré,
« Soit ! mais qu'il extermine ou qu'au hasard il tue,
« Je veux bien à l'instant me changer en statue
« Si Paris patriote et père de héros
« De lui-même accomplit cette œuvre de bourreaux.
« Prêt à lancer ses fils sur le Rhin ou la Sambre,
« Il a fait le dix Août et non le deux Septembre.
« Et son cœur indigné ne s'est cru raffermi
« Que par votre triomphe, ô soldats de Valmy !
« Donc que cet assassin qui chez nous se hasarde
« Soit par nous accueilli sur l'heure à la housarde,
« A coups de plat de sabre et qu'ainsi reconduit,
« Il se perde à jamais dans l'ombre et dans la nuit. »

Tous alors d'applaudir aux paroles sacrées,
Et l'on chassa du camp l'homme aux mains empourprées.

VIII

VERGNIAUD

A M. A. BARDOUX

> La vie est complète quand on a aimé une fois.
>
> CHARLES NODIER.

I

La chambre est amoureuse et, comme un reposoir,
Calme, mystérieuse à voir,
Pleine de fleurs, de bruits légers, d'odeurs du soir.

C'est ici qu'il fait bon entendre
La harpe à la beauté svelte, la harpe tendre
En soupirs langoureux s'épandre.

Le son vient d'expirer au bord du clavecin;
La flûte dort sur un coussin;
La harpe semble attendre et frémit comme un sein.

O la pénétrante soirée!
Ils sont là, deux amants à l'haleine enivrée,
L'adoré près de l'adorée!

Elle si bonne et lui si fidèle, et s'aimant
A n'avoir en un tel moment
Qu'une harpe pour sœur de leur enchantement.

Elle qui d'un rien s'émerveille,
C'est la touchante, c'est la naïve Candeille
Aux types de Greuze pareille.

Lui s'appelle Vergniaud, être orageux et bon,
Lèvre ardente comme un charbon,
Main qui respecte un lis et qui brise un Bourbon!

Le jeune homme amoureux d'Athènes,
Dont la parole en feu, fille de Démosthènes,
Fait surgir les grands capitaines,

Fait jaillir les soldats trempés d'un triple airain
Qui s'en vont là-bas vers le Rhin
Créer des Marathon au peuple souverain.

Vergniaud, le rêveur magnanime,
Qui veut la République ineffable, et l'estime
Pure de sang, vierge de crime;

Et qui contre Brunswick n'excite le tambour
Que pour mieux convier un jour
Les vaincus à la fête auguste de l'amour,

A la grande Sans-Culottide,
Dans un monde affranchi plus pur et plus splendide
Que la fabuleuse Atlantide!

Prophète harmonieux du lointain avenir,
Laisse, laisse-toi retenir,
Car celle qui sans peur ne voit jamais venir

L'amant que menace la horde
Par l'étranger vomie et que la haine accorde,
Gens de pillage et gens de corde;

Un Fournier, un Varlet par Cobourg soudoyés,
Au sang de Septembre noyés,
Que la Montagne austère et sombre a reniés.

O la pénétrante soirée!
Ils sont là, deux amants à l'haleine enivrée,
L'adoré près de l'adorée!

Elle si bonne et lui si fidèle, et s'aimant
A n'avoir en un tel moment
Qu'une harpe pour sœur de leur enchantement.

Elle qui d'un rien s'émerveille,
C'est la touchante, c'est la naïve Candeille
Aux types de Greuze pareille.

Lui s'appelle Vergniaud, être orageux et bon,
Lèvre ardente comme un charbon,
Main qui respecte un lis et qui brise un Bourbon!

Le jeune homme amoureux d'Athènes,
Dont la parole en feu, fille de Démosthènes,
Fait surgir les grands capitaines,

Fait jaillir les soldats trempés d'un triple airain
Qui s'en vont là-bas vers le Rhin
Créer des Marathon au peuple souverain.

Vergniaud, le rêveur magnanime,
Qui veut la République ineffable, et l'estime
Pure de sang, vierge de crime;

Et qui contre Brunswick n'excite le tambour
Que pour mieux convier un jour
Les vaincus à la fête auguste de l'amour,

A la grande Sans-Culottide,
Dans un monde affranchi plus pur et plus splendide
Que la fabuleuse Atlantide!

Prophète harmonieux du lointain avenir,
Laisse, laisse-toi retenir,
Car celle qui sans peur ne voit jamais venir

L'amant que menace la horde
Par l'étranger vomie et que la haine accorde,
Gens de pillage et gens de corde;

Un Fournier, un Varlet par Cobourg soudoyés,
Au sang de Septembre noyés,
Que la Montagne austère et sombre a reniés.

O la pénétrante soirée!
Ils sont là, deux amants à l'haleine enivrée,
L'adoré près de l'adorée!

Elle si bonne et lui si fidèle, et s'aimant
A n'avoir en un tel moment
Qu'une harpe pour sœur de leur enchantement.

Elle qui d'un rien s'émerveille,
C'est la touchante, c'est la naïve Candeille
Aux types de Greuze pareille.

Lui s'appelle Vergniaud, être orageux et bon,
Lèvre ardente comme un charbon,
Main qui respecte un lis et qui brise un Bourbon!

Le jeune homme amoureux d'Athènes,
Dont la parole en feu, fille de Démosthènes,
Fait surgir les grands capitaines,

Fait jaillir les soldats trempés d'un triple airain
Qui s'en vont là-bas vers le Rhin
Créer des Marathon au peuple souverain.

Vergniaud, le rêveur magnanime,
Qui veut la République ineffable, et l'estime
Pure de sang, vierge de crime;

Et qui contre Brunswick n'excite le tambour
Que pour mieux convier un jour
Les vaincus à la fête auguste de l'amour,

A la grande Sans-Culottide,
Dans un monde affranchi plus pur et plus splendide
Que la fabuleuse Atlantide!

Prophète harmonieux du lointain avenir,
Laisse, laisse-toi retenir,
Car celle qui sans peur ne voit jamais venir

L'amant que menace la horde
Par l'étranger vomie et que la haine accorde,
Gens de pillage et gens de corde;

Un Fournier, un Varlet par Cobourg soudoyés,
Au sang de Septembre noyés,
Que la Montagne austère et sombre a reniés.

O la pénétrante soirée!
Ils sont là, deux amants à l'haleine enivrée,
L'adoré près de l'adorée!

Elle si bonne et lui si fidèle, et s'aimant
A n'avoir en un tel moment
Qu'une harpe pour sœur de leur enchantement.

Elle qui d'un rien s'émerveille,
C'est la touchante, c'est la naïve Candeille
Aux types de Greuze pareille.

Lui s'appelle Vergniaud, être orageux et bon,
Lèvre ardente comme un charbon,
Main qui respecte un lis et qui brise un Bourbon!

Le jeune homme amoureux d'Athènes,
Dont la parole en feu, fille de Démosthènes,
Fait surgir les grands capitaines,

Fait jaillir les soldats trempés d'un triple airain
Qui s'en vont là-bas vers le Rhin
Créer des Marathon au peuple souverain.

Vergniaud, le rêveur magnanime,
Qui veut la République ineffable, et l'estime
Pure de sang, vierge de crime;

Et qui contre Brunswick n'excite le tambour
Que pour mieux convier un jour
Les vaincus à la fête auguste de l'amour,

A la grande Sans-Culottide,
Dans un monde affranchi plus pur et plus splendide
Que la fabuleuse Atlantide!

Prophète harmonieux du lointain avenir,
Laisse, laisse-toi retenir,
Car celle qui sans peur ne voit jamais venir

L'amant que menace la horde
Par l'étranger vomie et que la haine accorde,
Gens de pillage et gens de corde;

Un Fournier, un Varlet par Cobourg soudoyés,
Au sang de Septembre noyés,
Que la Montagne austère et sombre a reniés.

Loin de ces lâches cannibales,
Des maillets, des merlins, des piques et des balles,
Et des tricoteuses brutales ;

Garde ton mieux aimé bien longtemps sur ton cœur,
O Candeille, ô maîtresse, ô sœur!
Verse à ses sens ravis la nocturne douceur.

Le jour venu, ne le renvoie
Qu'inondé d'allégresse enfantine et de joie
A ceux dont il sera la proie.

Fais-lui des souvenirs délicieux, fais-lui
Une mémoire d'aujourd'hui
Pour demain, pour le temps d'amertume et d'ennui.

O belle et bonne, tu t'inspires,
De baisers généreuse et si riche en sourires,
Cherchant d'harmonieux délires.

La harpe t'a comprise impatiente; elle est
Comme une vierge de Milet
Mollement enlacée à tes beaux bras de lait,

Sous ton toucher elle remue
Toute l'extase en pleurs d'une langue inconnue,
Amie et confidente émue.

Écoutez ces accents romantiques, ces sons
D'ariettes et de chansons,
Airs songeurs, frais motifs, mélodiques frissons,

Où s'épanche dans la musique,
Candeille, ton amour simple et mélancolique,
Ton frais amour de bucolique.

Et la harpe aux accords pensifs vibrait encor
Que Vergniaud déploya l'essor
Lyrique et radieux de ses paroles d'or.

II

VERGNIAUD

O rêve ! elles sont deux que ma jeunesse adore,
Charmes de mes regards, fêtes de mon cerveau,
Deux êtres ingénus et purs comme l'aurore,
Et faits pour resplendir sur un monde nouveau.

Loin de ces lâches cannibales,
Des maillets, des merlins, des piques et des balles,
Et des tricoteuses brutales ;

Garde ton mieux aimé bien longtemps sur ton cœur,
O Candeille, ô maîtresse, ô sœur !
Verse à ses sens ravis la nocturne douceur.

Le jour venu, ne le renvoie
Qu'inondé d'allégresse enfantine et de joie
A ceux dont il sera la proie.

Fais-lui des souvenirs délicieux, fais-lui
Une mémoire d'aujourd'hui
Pour demain, pour le temps d'amertume et d'ennui.

O belle et bonne, tu t'inspires,
De baisers généreuse et si riche en sourires,
Cherchant d'harmonieux délires.

La harpe t'a comprise impatiente ; elle est
Comme une vierge de Milet
Mollement enlacée à tes beaux bras de lait,

Sous ton toucher elle remue
Toute l'extase en pleurs d'une langue inconnue,
Amie et confidente émue.

Écoutez ces accents romantiques, ces sons
D'ariettes et de chansons,
Airs songeurs, frais motifs, mélodiques frissons,

Où s'épanche dans la musique,
Candeille, ton amour simple et mélancolique,
Ton frais amour de bucolique.

Et la harpe aux accords pensifs vibrait encor
Que Vergniaud déploya l'essor
Lyrique et radieux de ses paroles d'or.

II

VERGNIAUD

O rêve ! elles sont deux que ma jeunesse adore,
Charmes de mes regards, fêtes de mon cerveau,
Deux êtres ingénus et purs comme l'aurore,
Et faits pour resplendir sur un monde nouveau.

Loin de ces lâches cannibales,
Des maillets, des merlins, des piques et des balles,
Et des tricoteuses brutales ;

Garde ton mieux aimé bien longtemps sur ton cœur,
O Candeille, ô maîtresse, ô sœur !
Verse à ses sens ravis la nocturne douceur.

Le jour venu, ne le renvoie
Qu'inondé d'allégresse enfantine et de joie
A ceux dont il sera la proie.

Fais-lui des souvenirs délicieux, fais-lui
Une mémoire d'aujourd'hui
Pour demain, pour le temps d'amertume et d'ennui.

O belle et bonne, tu t'inspires,
De baisers généreuse et si riche en sourires,
Cherchant d'harmonieux délires.

La harpe t'a comprise impatiente ; elle est
Comme une vierge de Milet
Mollement enlacée à tes beaux bras de lait,

Sous ton toucher elle remue
Toute l'extase en pleurs d'une langue inconnue,
Amie et confidente émue.

Écoutez ces accents romantiques, ces sons
D'ariettes et de chansons,
Airs songeurs, frais motifs, mélodiques frissons,

Où s'épanche dans la musique,
Candeille, ton amour simple et mélancolique,
Ton frais amour de bucolique.

Et la harpe aux accords pensifs vibrait encor
Que Vergniaud déploya l'essor
Lyrique et radieux de ses paroles d'or.

II

VERGNIAUD

O rêve ! elles sont deux que ma jeunesse adore,
Charmes de mes regards, fêtes de mon cerveau,
Deux êtres ingénus et purs comme l'aurore,
Et faits pour resplendir sur un monde nouveau.

Loin de ces lâches cannibales,
Des maillets, des merlins, des piques et des balles,
Et des tricoteuses brutales ;

Garde ton mieux aimé bien longtemps sur ton cœur,
O Candeille, ô maîtresse, ô sœur!
Verse à ses sens ravis la nocturne douceur.

Le jour venu, ne le renvoie
Qu'inondé d'allégresse enfantine et de joie
A ceux dont il sera la proie.

Fais-lui des souvenirs délicieux, fais-lui
Une mémoire d'aujourd'hui
Pour demain, pour le temps d'amertume et d'ennui.

O belle et bonne, tu t'inspires,
De baisers généreuse et si riche en sourires,
Cherchant d'harmonieux délires.

La harpe t'a comprise impatiente; elle est
Comme une vierge de Milet
Mollement enlacée à tes beaux bras de lait,

Sous ton toucher elle remue
Toute l'extase en pleurs d'une langue inconnue,
Amie et confidente émue.

Écoutez ces accents romantiques, ces sons
D'ariettes et de chansons,
Airs songeurs, frais motifs, mélodiques frissons,

Où s'épanche dans la musique,
Candeille, ton amour simple et mélancolique,
Ton frais amour de bucolique.

Et la harpe aux accords pensifs vibrait encor
Que Vergniaud déploya l'essor
Lyrique et radieux de ses paroles d'or.

II

VERGNIAUD

O rêve ! elles sont deux que ma jeunesse adore,
Charmes de mes regards, fêtes de mon cerveau,
Deux êtres ingénus et purs comme l'aurore,
Et faits pour resplendir sur un monde nouveau.

Loin de ces lâches cannibales,
Des maillets, des merlins, des piques et des balles,
Et des tricoteuses brutales ;

Garde ton mieux aimé bien longtemps sur ton cœur,
O Candeille, ô maîtresse, ô sœur !
Verse à ses sens ravis la nocturne douceur.

Le jour venu, ne le renvoie
Qu'inondé d'allégresse enfantine et de joie
A ceux dont il sera la proie.

Fais-lui des souvenirs délicieux, fais-lui
Une mémoire d'aujourd'hui
Pour demain, pour le temps d'amertume et d'ennui.

O belle et bonne, tu t'inspires,
De baisers généreuse et si riche en sourires,
Cherchant d'harmonieux délires.

La harpe t'a comprise impatiente ; elle est
Comme une vierge de Milet
Mollement enlacée à tes beaux bras de lait,

Sous ton toucher elle remue
Toute l'extase en pleurs d'une langue inconnue,
Amie et confidente émue.

Écoutez ces accents romantiques, ces sons
D'ariettes et de chansons,
Airs songeurs, frais motifs, mélodiques frissons,

Où s'épanche dans la musique,
Candeille, ton amour simple et mélancolique,
Ton frais amour de bucolique.

Et la harpe aux accords pensifs vibrait encor
Que Vergniaud déploya l'essor
Lyrique et radieux de ses paroles d'or.

II

VERGNIAUD

O rêve ! elles sont deux que ma jeunesse adore,
Charmes de mes regards, fêtes de mon cerveau,
Deux êtres ingénus et purs comme l'aurore,
Et faits pour resplendir sur un monde nouveau.

La République et toi! mes vivantes délices,
Double et sacré génie! ô mes muses, mes dieux,
Pour qui j'affronterais l'acier des froids supplices
Et la morne descente à l'Érèbe oublieux.

Car superbe j'irais redire aux asphodèles
Et redire aux grands morts leurs divines faveurs,
La gloire des baisers que mon front reçut d'elles,
Et les morts m'envîraient, attentifs et rêveurs.

JULIE CANDEILLE

O rêve! il est un doux asile,
Abrité des méchants hivers,
Paisible refuge d'idylle,
La maison blanche aux volets verts.

Là nous irons, un clair dimanche,
Cueillir aux marges du ruisseau
La sentimentale pervenche,
La pervenche du bon Rousseau.

La fleur de la mélancolie
Aux regards d'azur amoureux...

On dira de moi : « C'est Julie, »
Et l'on t'appellera Saint-Preux.

VERGNIAUD

L'une si vénérable et l'autre si charmante !
Toutes deux sont ma force et toutes deux mon bien,
L'enfant républicaine aux caresses d'amante
Et l'amoureuse épique au bonnet phrygien.

O monde hélas ! captif, je veux que tu les aimes !
Je serai leur épée et leur verbe indompté,
Et je veux à leurs pieds prosterner les rois blêmes
Et briser l'échafaud, fils de la royauté.

Que le trône s'écroule et que l'échafaud tombe !
Puissé-je, des tyrans foudroyant le complot,
Ravir, comme Héraclès, aux pièges de la tombe
L'humanité plaintive, Alceste au long sanglot.

JULIE CANDEILLE

Je serais ta belle fermière,
Le printemps a de doux conseils :
O dans une agreste chaumière
Les bons sommeils, les gais réveils !

La République et toi! mes vivantes délices,
Double et sacré génie! ô mes muses, mes dieux,
Pour qui j'affronterais l'acier des froids supplices
Et la morne descente à l'Érèbe oublieux.

Car superbe j'irais redire aux asphodèles
Et redire aux grands morts leurs divines faveurs,
La gloire des baisers que mon front reçut d'elles,
Et les morts m'envîraient, attentifs et rêveurs.

JULIE CANDEILLE

O rêve! il est un doux asile,
Abrité des méchants hivers,
Paisible refuge d'idylle,
La maison blanche aux volets verts.

Là nous irons, un clair dimanche,
Cueillir aux marges du ruisseau
La sentimentale pervenche,
La pervenche du bon Rousseau.

La fleur de la mélancolie
Aux regards d'azur amoureux...

On dira de moi : « C'est Julie, »
Et l'on t'appellera Saint-Preux.

VERGNIAUD

L'une si vénérable et l'autre si charmante !
Toutes deux sont ma force et toutes deux mon bien,
L'enfant républicaine aux caresses d'amante
Et l'amoureuse épique au bonnet phrygien.

O monde hélas ! captif, je veux que tu les aimes !
Je serai leur épée et leur verbe indompté,
Et je veux à leurs pieds prosterner les rois blêmes
Et briser l'échafaud, fils de la royauté.

Que le trône s'écroule et que l'échafaud tombe !
Puissé-je, des tyrans foudroyant le complot,
Ravir, comme Héraclès, aux pièges de la tombe
L'humanité plaintive, Alceste au long sanglot.

JULIE CANDEILLE

Je serais ta belle fermière,
Le printemps a de doux conseils :
O dans une agreste chaumière
Les bons sommeils, les gais réveils !

Ne vivre que pour un seul être,
Le voir, l'entendre, chaque jour,
Le respirer, n'avoir pour maître
Que ton amour, que ton amour.

Reconnaissante et langoureuse,
Parmi les rossignols, parmi
Les roses, je vivrais heureuse
Avec ma harpe et mon ami.

VERGNIAUD

Des sceptres dans mes mains, des lauriers sur nos têtes!
Le temple vêtu de pourpre, aux blancs chevaux,
Sous ses voûtes, et dans la joie innocente des fêtes
Le souverain véhément abdique ses travaux.

Plus de bannière hostile et de parole rebelle!
Les Hymnes, les sublimes, courent dans les airs!
Sur la terre paisible et large de Cybèle
La Fédération embrasse l'univers.

Les peuples affranchis s'élancent à la ronde
Un immense baiser dans un immense chœur.
Adorons, ô Patrie, il n'est plus dans le monde
Qu'un souverain, l'Amour, et qu'un dieu, le Bonheur!

III

Sublime illusion! magnifique chimère!
Jeune héros qu'attend un précoce trépas,
Demain n'est plus à toi! non! tu ne verras pas
La Révolution ta mère

Confondre dans ses bras les peuples fraternels,
Jour ineffable après une furtive aurore!
Mais ton rêve, ô Vergniaud, peut refleurir encore;
Car les grands cœurs sont éternels.

Quand le monde affranchi retrouvera son âme,
Par les siècles futurs tu seras acclamé,
Toi si noble et si fier pour avoir tant aimé
La République et cette femme.

Ne vivre que pour un seul être,
Le voir, l'entendre, chaque jour,
Le respirer, n'avoir pour maître
Que ton amour, que ton amour.

Reconnaissante et langoureuse,
Parmi les rossignols, parmi
Les roses, je vivrais heureuse
Entre ma harpe et mon ami.

VERGNIAUD

Des myrtes dans mes mains, des lauriers sur nos têtes!
Le Triomphe vêtu de pourpre, aux blancs chevaux,
Nous guide, et dans la joie innocente des fêtes
La Guerre véhémente abdique ses travaux.

Plus de frontière hostile et de pacte rebelle!
Les Haines, vol sinistre, émigrent dans les airs;
Sur sa gorge paisible et large de Cybèle
La Fédération embrasse l'univers.

Les peuples attendris échangent à la ronde
Un immense baiser dans un immense chœur.
O Gironde, ô Patrie, il n'est plus dans le monde
Qu'un souverain, l'Amour, et qu'un dieu, le Bonheur!

III

Sublime illusion! magnifique chimère!
Jeune héros qu'attend un précoce trépas,
Demain n'est plus à toi! non! tu ne verras pas
La Révolution ta mère

Confondre dans ses bras les peuples fraternels,
Jour ineffable après une furtive aurore!
Mais ton rêve, ô Vergniaud, peut refleurir encore;
Car les grands cœurs sont éternels.

Quand le monde affranchi retrouvera son âme,
Par les siècles futurs tu seras acclamé,
Toi si noble et si fier pour avoir tant aimé
La République et cette femme.

V

LA PREMIÈRE FEMME DE DANTON

O rafraîchissement du cœur,
Flot vierge, flot divin que verse la douceur!

Onde ineffable et salutaire
Qu'épanchait sur le front du grand Égalitaire,

Sur le front du grand Cordelier
Une femme, pudique orgueil de son foyer.

Avez-vous vu ces fleurs discrètes
Heureuses d'embaumer les plus humbles retraites?

Telle fut cette femme aux aveux
Sincères; sa maison enfermait tous ses vœux;

Elle y passa mélancolique
Ses jours cachés en paix dans une ombre mystique,

Et sans soupçonner de meilleur
Séjour que son paisible et doux intérieur.

Elle y fit fleurir autour d'elle
Les bouquets ingénus de son amour fidèle;

Elle y méditait l'art clément
De plaire à ce mari plus aimé qu'un amant

Et trouvait sans peine et sans cesse
Quelques secrets nouveaux d'indulgente tendresse.

Jamais son regard attristé
Ne retint ce Centaure au hasard emporté.

Trop pure pour être jalouse,
Elle était la vertu qui pardonne, l'épouse;

Et pour cet être au corps de feu,
Son idole, toujours elle priait son Dieu.

Ame angélique, crois et prie,
Tandis que ton absent se voue à la Patrie,

Et qu'au-devant de l'ennemi
Il darde comme un trait tout un peuple affermi,

V

LA PREMIÈRE FEMME DE DANTON

O rafraîchissement du cœur,
Flot vierge, flot divin que verse la douceur!

Onde ineffable et salutaire
Qu'épanchait sur le front du grand Égalitaire,

Sur le front du grand Cordelier
Une femme, pudique orgueil de son foyer.

Avez-vous vu ces fleurs discrètes
Heureuses d'embaumer les plus humbles retraites?

Telle fut cette femme aux aveux
Sincères; sa maison enfermait tous ses vœux;

Elle y passa mélancolique
Ses jours cachés en paix dans une ombre mystique,

Et sans soupçonner de meilleur
Séjour que son paisible et doux intérieur.

Elle y fit fleurir autour d'elle
Les bouquets ingénus de son amour fidèle;

Elle y méditait l'art clément
De plaire à ce mari plus aimé qu'un amant

Et trouvait sans peine et sans cesse
Quelques secrets nouveaux d'indulgente tendresse.

Jamais son regard attristé
Ne retint ce Centaure au hasard emporté.

Trop pure pour être jalouse,
Elle était la vertu qui pardonne, l'épouse;

Et pour cet être au corps de feu,
Son idole, toujours elle priait son Dieu.

Ame angélique, crois et prie,
Tandis que ton absent se voue à la Patrie,

Et qu'au-devant de l'ennemi
Il darde comme un trait tout un peuple affermi,

Les bassins où les cygnes
Nagent en longues lignes
Sont frôlés des menteurs
Agioteurs.

Patients ils attendent
Quelque naïf et tendent
En bonnets de renard
Leur traquenard;

Tandis que maint clubiste
Pour pérorer insiste
Dans le cirque où prêchait
L'abbé Fauchet.

III

Provinciaux novices,
Garde à vous! tous les vices
Dont l'essaim fol s'ébat
Tiennent sabbat.

Le Jeu, le Jeu vous hêle;
Sa voix perçante et grêle

Ce vague labyrinthe
Où pullule sans crainte
Un peuple d'émigrés
Très rassurés.

Réfractaires du culte,
Chouans d'allure occulte,
Agents des étrangers
Vont protégés

Par l'infini dédale
Qui s'est fait du scandale,
Du crime et du malheur
Le recéleur.

Et que d'abris ! tavernes,
Couloirs, sombres cavernes,
Près des cafés voisins,
Des magasins,

Mansardes par centaines,
Et maisons incertaines
Gardant les Adonis
Des fleurs de lis.

Les bassins où les cygnes
Nagent en longues lignes
Sont frôlés des menteurs
Agioteurs.

Patients ils attendent
Quelque naïf et tendent
En bonnets de renard
Leur traquenard;

Tandis que maint clubiste
Pour pérorer insiste
Dans le cirque où prêchait
L'abbé Fauchet.

III

Provinciaux novices,
Garde à vous! tous les vices
Dont l'essaim fol s'ébat
Tiennent sabbat.

Le Jeu, le Jeu vous hêle;
Sa voix perçante et grêle

Parmi le bacchanal
Jette un signal.

Chez la Saint-Amarante
La ruine atterrante
Entre les falbalas
Et les galas,

Au brelan comme à l'hombre,
Sur des joueurs sans nombre
Aveuglés du combat
Fond et s'abat.

IV

Sous ces chaudes arcades
Voyez par cavalcades
Galoper nuit et jour
Filles d'amour,

Ces filles harnachées,
Pompeuses, panachées,
Parmi des ondoiments
D'ajustements,

Faisant tout autour d'elles
Tourbillonner dentelles
Et gazes et linons,
Lutins mignons,

Odorantes poupées
Ou géantes drapées
A d'exigeants larcins
Offrant leurs seins.

Sous l'ample toison blonde,
Si l'œil se dévergonde,
Leur pas est solennel
D'orgueil charnel.

Car la débauche attire
Tout un peuple satyre
Qui sait par cœur les noms
De ces Manons.

C'est Saint-Foix, c'est Lolotte,
Huberti qu'on dorlote
Et le rire enjoué
De Denoué.

Parmi le bacchanal
  Jette un signal.

Chez la Saint-Amarante
La ruine atterrante
Entre les falbalas
  Et les galas,

Au brelan comme à l'hombre,
Sur des joueurs sans nombre
Aveuglés du combat
  Fond et s'abat.

IV

Sous ces chaudes arcades
Voyez par cavalcades
Galoper nuit et jour
  Filles d'amour,

Ces filles harnachées,
Pompeuses, panachées,
Parmi des ondoiments
  D'ajustements,

Faisant tout autour d'elles
Tourbillonner dentelles
Et gazes et linons,
Lutins mignons,

Odorantes poupées
Ou géantes drapées
A d'exigeants larcins
Offrant leurs seins.

Sous l'ample toison blonde,
Si l'œil se dévergonde,
Leur pas est solennel
D'orgueil charnel.

Car la débauche attire
Tout un peuple satyre
Qui sait par cœur les noms
De ces Manons.

C'est Saint-Foix, c'est Lolotte,
Huberti qu'on dorlote
Et le rire enjoué
De Denoué.

Parmi le bacchanal
Jette un signal.

Chez la Saint-Amarante
La ruine atterrante
Entre les falbalas
Et les galas,

Au brelan comme à l'hombre,
Sur des joueurs sans nombre
Aveuglés du combat
Fond et s'abat.

IV

Sous ces chaudes arcades
Voyez par cavalcades
Galoper nuit et jour
Filles d'amour,

Ces filles harnachées,
Pompeuses, panachées,
Parmi des ondoiments
D'ajustements,

Faisant tout autour d'elles
Tourbillonner dentelles
Et gazes et linons,
Lutins mignons,

Odorantes poupées
Ou géantes drapées
A d'exigeants larcins
Offrant leurs seins.

Sous l'ample toison blonde,
Si l'œil se dévergonde,
Leur pas est solennel
D'orgueil charnel.

Car la débauche attire
Tout un peuple satyre
Qui sait par cœur les noms
De ces Manons.

C'est Saint-Foix, c'est Lolotte,
Huberti qu'on dorlote
Et le rire enjoué
De Denoué.

C'est Boston qui se dore,
Fanchon et Théodore,
Et, tendre à Cupido,
La Rolando.

O Vénus Pandémie,
Maîtresse d'infamie,
Tes troupeaux de Phrynés
Sont déchaînés,

Et leur fureur se rue
Sur l'errante cohue
Et déclare aux passants
L'assaut des sens.

V

Dans ce vaste repaire
Où le Jeu s'exaspère,
Où l'Impudeur bondit,
Trois fois maudit,

Parfois vers le ciel trouble
S'élance et se redouble

En un rapide essor
  Le son du cor,

Fanfare fugitive
Qui pour l'âme captive
Évoque en un moment
  L'enchantement

D'une verte clairière,
Diane chaste et fière
Et les plus frais matins
  Des bois lointains.

IV

LA CHUTE DES GIRONDINS

IV

LA CHUTE DES GIRONDINS

I

LA FUITE

A EUGÈNE MANUEL

Vous avez chassé les meilleurs.
Satire Ménippée.

Ils s'en vont, les proscrits antiques,
Par les champs pleins de trahisons,
Sous l'inclémence des saisons,
Chantant des airs patriotiques.

Le hasard douteux les conduit
Et la mort s'attache à leur piste.
Dénoncés par le soleil triste,
Ils sont épiés par la nuit.

Le ciel brumeux, le sol acerbe,
Tout conspire et s'arme contre eux ;
Et pourtant qu'ils seraient heureux
Pour un peu d'eau, pour un peu d'herbe !

I

LA FUITE

A EUGÈNE MANUEL

Vous avez chassé les meilleurs.
Satire Ménippée.

Ils s'en vont, les proscrits antiques,
Par les champs pleins de trahisons,
Sous l'inclémence des saisons,
Chantant des airs patriotiques.

Le hasard douteux les conduit
Et la mort s'attache à leur piste.
Dénoncés par le soleil triste,
Ils sont épiés par la nuit.

Le ciel brumeux, le sol acerbe,
Tout conspire et s'arme contre eux ;
Et pourtant qu'ils seraient heureux
Pour un peu d'eau, pour un peu d'herbe !

Heureux si, dans un champ de blé,
Par les méridiennes lourdes
Ou sous la fraîcheur des nuits sourdes
Leur sommeil n'était point troublé;

Et si les arbres pacifiques
Épaississaient hospitaliers
Sur leurs fronts aimés des lauriers
De larges feuillages civiques!

Heureux si quelque toit béni
Offrait à leur fortune amère
Le hasard d'un charme éphémère
Et la chaude douceur d'un nid.

Mais toujours l'exil recommence,
Encor plus âpre qu'au début,
Sans espoir, sans fin et sans but,
A travers l'étendue immense!

II

LA BARQUE

A ALBERT MÉRAT

Ils sont partis neuf de Quimper;
Ainsi qu'un enfant libre et fier
Leur barque glisse.
Laissez-vous bercer par la mer :
La mer sera bonne nourrice.
Ils sont partis neuf de Quimper.

L'azur sourit à l'accalmie;
La vague a fait comme une amie
Taire ses cris :
La grande mer s'est endormie
Pour être douce aux neuf proscrits.
L'azur sourit à l'accalmie.

Heureux si, dans un champ de blé,
Par les méridiennes lourdes
Ou sous la fraîcheur des nuits sourdes
Leur sommeil n'était point troublé;

Et si les arbres pacifiques
Épaississaient hospitaliers
Sur leurs fronts aimés des lauriers
De larges feuillages civiques!

Heureux si quelque toit béni
Offrait à leur fortune amère
Le hasard d'un charme éphémère
Et la chaude douceur d'un nid.

Mais toujours l'exil recommence,
Encor plus âpre qu'au début,
Sans espoir, sans fin et sans but,
A travers l'étendue immense!

II

LA BARQUE

A ALBERT MÉRAT

Ils sont partis neuf de Quimper;
Ainsi qu'un enfant libre et fier
Leur barque glisse.
Laissez-vous bercer par la mer :
La mer sera bonne nourrice.
Ils sont partis neuf de Quimper.

L'azur sourit à l'accalmie;
La vague a fait comme une amie
Taire ses cris :
La grande mer s'est endormie
Pour être douce aux neuf proscrits.
L'azur sourit à l'accalmie.

Heureux si, dans un champ de blé,
Par les méridiennes lourdes
Ou sous la fraîcheur des nuits sourdes
Leur sommeil n'était point troublé;

Et si les arbres pacifiques
Épaississaient hospitaliers
Sur leurs fronts aimés des lauriers
De larges feuillages civiques!

Heureux si quelque toit béni
Offrait à leur fortune amère
Le hasard d'un charme éphémère
Et la chaude douceur d'un nid.

Mais toujours l'exil recommence,
Encor plus âpre qu'au début,
Sans espoir, sans fin et sans but,
A travers l'étendue immense!

II

LA BARQUE

A ALBERT MÉRAT

Ils sont partis neuf de Quimper;
Ainsi qu'un enfant libre et fier
Leur barque glisse.
Laissez-vous bercer par la mer :
La mer sera bonne nourrice.
Ils sont partis neuf de Quimper.

L'azur sourit à l'accalmie;
La vague a fait comme une amie
Taire ses cris :
La grande mer s'est endormie
Pour être douce aux neuf proscrits.
L'azur sourit à l'accalmie.

Heureux si, dans un champ de blé,
Par les méridiennes lourdes
Ou sous la fraîcheur des nuits sourdes
Leur sommeil n'était point troublé;

Et si les arbres pacifiques
Épaississaient hospitaliers
Sur leurs fronts aimés des lauriers
De larges feuillages civiques!

Heureux si quelque toit béni
Offrait à leur fortune amère
Le hasard d'un charme éphémère
Et la chaude douceur d'un nid.

Mais toujours l'exil recommence,
Encor plus âpre qu'au début,
Sans espoir, sans fin et sans but,
A travers l'étendue immense!

II

LA BARQUE

A ALBERT MÉRAT

Ils sont partis neuf de Quimper;
Ainsi qu'un enfant libre et fier
Leur barque glisse.
Laissez-vous bercer par la mer :
La mer sera bonne nourrice.
Ils sont partis neuf de Quimper.

L'azur sourit à l'accalmie;
La vague a fait comme une amie
Taire ses cris :
La grande mer s'est endormie
Pour être douce aux neuf proscrits.
L'azur sourit à l'accalmie.

Heureux si, dans un champ de blé,
Par les méridiennes lourdes
Ou sous la fraîcheur des nuits sourdes
Leur sommeil n'était point troublé;

Et si les arbres pacifiques
Épaississaient hospitaliers
Sur leurs fronts aimés des lauriers
De larges feuillages civiques!

Heureux si quelque toit béni
Offrait à leur fortune amère
Le hasard d'un charme éphémère
Et la chaude douceur d'un nid.

Mais toujours l'exil recommence,
Encor plus âpre qu'au début,
Sans espoir, sans fin et sans but,
A travers l'étendue immense!

II

LA BARQUE

A ALBERT MÉRAT

Ils sont partis neuf de Quimper;
Ainsi qu'un enfant libre et fier
Leur barque glisse.
Laissez-vous bercer par la mer :
La mer sera bonne nourrice.
Ils sont partis neuf de Quimper.

L'azur sourit à l'accalmie;
La vague a fait comme une amie
Taire ses cris :
La grande mer s'est endormie
Pour être douce aux neuf proscrits.
L'azur sourit à l'accalmie.

Heureux si, dans un champ de blé,
Par les méridiennes lourdes
Ou sous la fraîcheur des nuits sourdes
Leur sommeil n'était point troublé;

Et si les arbres pacifiques
Épaississaient hospitaliers
Sur leurs fronts aimés des lauriers
De larges feuillages civiques!

Heureux si quelque toit béni
Offrait à leur fortune amère
Le hasard d'un charme éphémère
Et la chaude douceur d'un nid.

Mais toujours l'exil recommence,
Encor plus âpre qu'au début,
Sans espoir, sans fin et sans but,
A travers l'étendue immense!

II

LA BARQUE

A ALBERT MÉRAT

Ils sont partis neuf de Quimper;
Ainsi qu'un enfant libre et fier
Leur barque glisse.
Laissez-vous bercer par la mer :
La mer sera bonne nourrice.
Ils sont partis neuf de Quimper.

L'azur sourit à l'accalmie;
La vague a fait comme une amie
Taire ses cris :
La grande mer s'est endormie
Pour être douce aux neuf proscrits.
L'azur sourit à l'accalmie.

Heureux si, dans un champ de blé,
Par les méridiennes lourdes
Ou sous la fraîcheur des nuits sourdes
Leur sommeil n'était point troublé;

Et si les arbres pacifiques
Épaississaient hospitaliers
Sur leurs fronts aimés des lauriers
De larges feuillages civiques!

Heureux si quelque toit béni
Offrait à leur fortune amère
Le hasard d'un charme éphémère
Et la chaude douceur d'un nid.

Mais toujours l'exil recommence,
Encor plus âpre qu'au début,
Sans espoir, sans fin et sans but,
A travers l'étendue immense!

II

LA BARQUE

A ALBERT MÉRAT

Ils sont partis neuf de Quimper;
Ainsi qu'un enfant libre et fier
Leur barque glisse.
Laissez-vous bercer par la mer :
La mer sera bonne nourrice.
Ils sont partis neuf de Quimper.

L'azur sourit à l'accalmie;
La vague a fait comme une amie
Taire ses cris :
La grande mer s'est endormie
Pour être douce aux neuf proscrits.
L'azur sourit à l'accalmie.

Ils s'estiment victorieux;
L'espérance au vol glorieux
Les fait revivre;
C'est la joie immense des dieux
Qui les emplit et les enivre.
Ils s'estiment victorieux.

L'attente du combat les sèvre;
Leur cœur tumultueux s'enfièvre;
Leur chant grandit;
La Marseillaise sur leur lèvre
Comme un oiseau géant bondit.
L'attente du combat les sèvre.

Le péril cède à leur dédain.
Qu'ils touchent le sol girondin,
Terre féconde,
Et ces proscrits croiront soudain
Avoir conquis la paix du monde.
Le péril cède à leur dédain.

Voici leur rêve de lumière,
Bordeaux, la cité familière...
'ut au port!

Couronnez-vous d'ache et de lierre,
Pauvres héros qu'attend la mort.
Voici leur rêve de lumière.

Ils sont partis neuf de Quimper.
Ainsi qu'un enfant libre et fier,
Leur barque glisse.
Laissez-vous bercer par la mer;
La mer sera bonne nourrice.
Ils sont partis neuf de Quimper.

La République! elle est devant toi, triste éphèbe,
Belle à faire pâlir, forte à faire trembler,
Chaste et vaillante, ainsi qu'on l'adorait dans Thèbe.
Vois et sens ton cœur se troubler.

O jeune Adam Lux, sois l'amoureux de la morte!
Que ton hymne à son front attache un pur baiser;
Jusqu'à l'heure où viendra la meurtrière escorte,
Chante pour la diviniser.

Chante sous le couteau, frère. Elle te contemple,
Elle t'attend auprès de Brutus et de Tell;
Aime et meurs! pour vous deux la prison fut un temple,
La guillotine est un autel!

Vous n'aviez pressenti, vieille horreur des cavernes,
Que plus tard il viendrait un temps
Où, pour oser reprendre à vos dômes de mousse,
Au cours sinueux de vos eaux,
A vos rocs où la dent des siècles durs s'émousse,
A votre rempart de rameaux,
A votre nuit, à votre hospitalité sombre,
Quelques généreux exilés
Gardés par la tutelle auguste de votre ombre
Dans vos replis inviolés,
Pour reprendre un Guadet les proconsuls infâmes,
A bout de sinistres moyens,
Avec un calme étrange à la piste des âmes
Lanceraient des meutes de chiens !

Hymen sublime où les époux s'étaient promis
Pour unique espérance
La fuite, pour présents des glaives ennemis,
Et pour dot la souffrance;

Pendant qu'un rossignol attendri regardait
Cette fête de l'âme,
Devant Buzot, devant Barbaroux et Guadet,
Louvet l'élut pour femme!

III

LE RETOUR A PARIS

Pour la revoir, pour dormir sur son cœur,
Pour goûter sur ses lèvres
Le pur nectar qui charme la rancœur
Et le Léthé des fièvres,

Navré d'amour, à toute heure blessé
De lointains sortilèges,
Pour la revoir il avait traversé
Une forêt de pièges.

Cette forêt où Dante eût proclamé :
« Quittez toute espérance »,
Ce noir séjour d'épouvantes semé
Hélas ! c'était la France.

La France hélas ! muette immensité,
Sourde aux cris, meurtrière,
Pour les tribuns que proscrit la cité
Plus inhospitalière

Que ces écueils où le vaisseau léger
Parfois s'obstine et passe
Et qu'un désert terrible à l'étranger
Où les lions font grâce.

L'âme brisée et les membres meurtris,
Louvet, dompteur d'épreuves,
Tête baissée entra dans ce Paris
Où pleuraient tant de veuves.

Puis il alla tout droit à la maison
Et tout droit à la porte
A demi mort par le vague soupçon
De la retrouver morte.

Hymen sublime où les époux s'étaient promis
Pour unique espérance
La fuite, pour présents des glaives ennemis,
Et pour dot la souffrance;

Pendant qu'un rossignol attendri regardait
Cette fête de l'âme,
Devant Buzot, devant Barbaroux et Guadet,
Louvet l'élut pour femme!

III

LE RETOUR A PARIS

Pour la revoir, pour dormir sur son cœur,
Pour goûter sur ses lèvres
Le pur nectar qui charme la rancœur
Et le Léthé des fièvres,

Navré d'amour, à toute heure blessé
De lointains sortilèges,
Pour la revoir il avait traversé
Une forêt de pièges.

Cette forêt où Dante eût proclamé :
« Quittez toute espérance »,
Ce noir séjour d'épouvantes semé
Hélas ! c'était la France.

La France hélas ! muette immensité,
Sourde aux cris, meurtrière,
Pour les tribuns que proscrit la cité
Plus inhospitalière.

Que ces écueils où le vaisseau léger
Parfois s'obstine et passe
Et qu'un désert terrible à l'étranger
Où les lions font grâce.

L'âme brisée et les membres meurtris,
Louvet, dompteur d'épreuves,
Tête baissée entra dans ce Paris
Où pleuraient tant de veuves.

Puis il alla tout droit à la maison
Et tout droit à la porte
A demi mort par le vague soupçon
De la retrouver morte.

Hymen sublime où les époux s'étaient promis
Pour unique espérance
La fuite, pour présents des glaives ennemis,
Et pour dot la souffrance;

Pendant qu'un rossignol attendri regardait
Cette fête de l'âme,
Devant Buzot, devant Barbaroux et Guadet,
Louvet l'élut pour femme!

III

LE RETOUR A PARIS

Pour la revoir, pour dormir sur son cœur,
Pour goûter sur ses lèvres
Le pur nectar qui charme la rancœur
Et le Léthé des fièvres,

Navré d'amour, à toute heure blessé
De lointains sortilèges,
Pour la revoir il avait traversé
Une forêt de pièges.

Cette forêt où Dante eût proclamé :
« Quittez toute espérance »,
Ce noir séjour d'épouvantes semé
Hélas ! c'était la France.

La France hélas ! muette immensité,
Sourde aux cris, meurtrière,
Pour les tribuns que proscrit la cité
Plus inhospitalière

Que ces écueils où le vaisseau léger
Parfois s'obstine et passe
Et qu'un désert terrible à l'étranger
Où les lions font grâce.

L'âme brisée et les membres meurtris,
Louvet, dompteur d'épreuves,
Tête baissée entra dans ce Paris
Où pleuraient tant de veuves.

Puis il alla tout droit à la maison
Et tout droit à la porte
A demi mort par le vague soupçon
De la retrouver morte.

Il la trouva vivante, et pour tous deux
Après ces longs supplices
L'humble réduit fut l'Éden hasardeux
Des divines délices.

Ah! quand la mort devant le seuil attend,
Une chambre où l'on aime
Se transfigure et devient à l'instant
Le paradis suprême;

Le paradis terrestre où les baisers
Étonnent comme un rêve,
Trop confondus pour être divisés
Par le tranchant du glaive,

Où les époux, dans le ravissement
De la nuit qui rassemble,
Disent avec un fier pressentiment :
« Quand mourrons-nous ensemble? »

IV

L'AMOUR TRIOMPHE

Longtemps, comme un oiseau tendrement réchauffé,
Comme un enfant que l'on dorlote,
Dans un de ces abris où peut dormir l'ilote,
Lodoïska l'avait caché.

Et la cachette était l'œuvre de ses mains frêles,
L'œuvre vaillante de ses mains.
Pour lui, pour s'affranchir des douteux lendemains,
Elle eût voulu créer des ailes.

Un jour il fallut fuir... ô jour désespéré!
Fuir sans elle, sans elle vivre
Sur les cimes des monts où l'air limpide enivre,
L'air à pleins poumons respiré!

Libre dans le Jura, lui se sentit esclave
De la morne fatalité :
L'absence est pour Louvet un mal plus détesté
Que la guillotine qu'il brave.

Ni le rhododendron, ni l'essor du myrtil,
Ni la belle bruyère rose,
Ni la nature en fleur qui sur ses pas dispose
La pompe innocente d'avril ;

Ni le secret des bois, ni cette confidence
Des chênes, vieux témoins jaloux,
Ni tous ces verts trépieds, antiques rendez-vous
Pour des nymphes ivres de danse,

N'ont distrait ces regards d'amant, indifférents
Au svelte orgueil des sapinières,
A la sublimité des montagnes premières,
A l'horreur vaste des torrents.

Qu'elle vienne, et l'éclat charmant de son visage
Et ses gestes délicieux
Feront mieux resplendir la cime auguste, et mieux
Fleurir le hardi paysage.

Qu'elle vienne... soudain aux pieds du roc glissant,
Prompte comme un oiseau de flamme,
S'arrête une voiture en feu ! c'est une femme,
C'est une femme qui descend,

C'est elle,... ô le baiser ineffable! ces gorges
Clémentes les ont réunis
A jamais enlacés tout comme dans leurs nids
Sont les couples de rouge-gorges.

Ils ont tout oublié, le passé n'est qu'un jour
Qui s'efface et va disparaître.
Ils sont heureux! ont-ils jamais cessé de l'être?
Tu le sais, ô divin Amour!

Ni le rhododendron, ni l'essor du myrtil,
Ni la belle bruyère rose,
Ni la nature en fleur qui sur ses pas dispose
La pompe innocente d'avril ;

Ni le secret des bois, ni cette confidence
Des chênes, vieux témoins jaloux,
Ni tous ces verts trépieds, antiques rendez-vous
Pour des nymphes ivres de danse,

N'ont distrait ces regards d'amant, indifférents
Au svelte orgueil des sapinières,
A la sublimité des montagnes premières,
A l'horreur vaste des torrents.

Qu'elle vienne, et l'éclat charmant de son visage
Et ses gestes délicieux
Feront mieux resplendir la cime auguste, et mieux
Fleurir le hardi paysage.

Qu'elle vienne... soudain aux pieds du roc glissant,
Prompte comme un oiseau de flamme,
S'arrête une voiture en feu ! c'est une femme,
C'est une femme qui descend,

C'est elle,... ô le baiser ineffable! ces gorges
Clémentes les ont réunis
A jamais enlacés tout comme dans leurs nids
Sont les couples de rouge-gorges.

Ils ont tout oublié, le passé n'est qu'un jour
Qui s'efface et va disparaître.
Ils sont heureux! ont-ils jamais cessé de l'être?
Tu le sais, ô divin Amour!

X

LES LOUPS

A M. ERNEST LEGOUVÉ

> Non! jamais la Liberté n'a fait plus cruellement expier aux siens la gloire d'avoir embrassé son culte.
>
> LOUIS BLANC.

Des loups dans le lointain, une forêt déserte,
Deux hommes, deux proscrits, double victime offerte
A la fatalité de l'immolation;
L'un s'appelle Buzot et l'autre Pétion;
La neige flagellait ces deux pauvres visages;
Ils allaient devant eux, ces héros et ces sages,
Sans espoir qu'à leurs maux il pût être une fin.
Pensifs, ils avaient froids; mornes, ils avaient faim,
Les loups aussi...
Là-bas de farouches murmures
Que le vent prolongeait au milieu des ramures

Grondent, et l'on pourrait entendre par moments
Un fauve et famélique appel de hurlements
A travers le silence et l'ombre épouvantables.
Les troupeaux sont reclus et closes les étables;
Plus de combat avec les chiens et le berger :
Rien... plus une pâture à terre... Il faut manger!

Et les beaux Girondins que la Commune exile
Marchaient toujours, pareils aux Anciens du Pœcile,
Évoquant un passé resplendissant et fier,
Un passé si loin d'eux et qui date d'hier :
Le duel corps à corps contre une cour servile,
La jeune ovation du vieil Hôtel-de-Ville,
Les clubs comme une houle ondulant à leur voix,
Le soufflet de la guerre à la face des rois,
Le Dix Août renversant l'altière tyrannie
Et l'amour d'un grand peuple attestant leur génie.

O sainte illusion! Ces têtes de proscrits
S'illuminent. Parmi les bravos et les cris
Pétion se revoit au retour de Varennes
Triomphant, et Buzot rêve aux heures sereines
Où voltigeait ton doux sourire étincelant,
Ton sourire de femme, ô madame Roland!

Les loups ne sont pas loin... Ils vont franchir la marge

X

LES LOUPS

A M. ERNEST LEGOUVÉ

> Non! jamais la Liberté n'a fait plus cruellement expier aux siens la gloire d'avoir embrassé son culte.
>
> LOUIS BLANC.

Des loups dans le lointain, une forêt déserte,
Deux hommes, deux proscrits, double victime offerte
A la fatalité de l'immolation;
L'un s'appelle Buzot et l'autre Pétion;
La neige flagellait ces deux pauvres visages;
Ils allaient devant eux, ces héros et ces sages,
Sans espoir qu'à leurs maux il pût être une fin.
Pensifs, ils avaient froids; mornes, ils avaient faim,
Les loups aussi...
Là-bas de farouches murmures
Que le vent prolongeait au milieu des ramures

Grondent, et l'on pourrait entendre par moments
Un fauve et famélique appel de hurlements
A travers le silence et l'ombre épouvantables.
Les troupeaux sont reclus et closes les étables;
Plus de combat avec les chiens et le berger :
Rien... plus une pâture à terre... Il faut manger!

Et les beaux Girondins que la Commune exile
Marchaient toujours, pareils aux Anciens du Pœcile,
Évoquant un passé resplendissant et fier,
Un passé si loin d'eux et qui date d'hier :
Le duel corps à corps contre une cour servile,
La jeune ovation du vieil Hôtel-de-Ville,
Les clubs comme une houle ondulant à leur voix,
Le soufflet de la guerre à la face des rois,
Le Dix Août renversant l'altière tyrannie
Et l'amour d'un grand peuple attestant leur génie.

O sainte illusion! Ces têtes de proscrits
S'illuminent. Parmi les bravos et les cris
Pétion se revoit au retour de Varennes
Triomphant, et Buzot rêve aux heures sereines
Où voltigeait ton doux sourire étincelant,
Ton sourire de femme, ô madame Roland!

Les loups ne sont pas loin... Ils vont franchir la marge

X

LES LOUPS

A M. ERNEST LEGOUVÉ

> Non! jamais la Liberté n'a fait plus cruellement expier aux siens la gloire d'avoir embrassé son culte.
>
> LOUIS BLANC.

Des loups dans le lointain, une forêt déserte,
Deux hommes, deux proscrits, double victime offerte
A la fatalité de l'immolation;
L'un s'appelle Buzot et l'autre Pétion;
La neige flagellait ces deux pauvres visages;
Ils allaient devant eux, ces héros et ces sages,
Sans espoir qu'à leurs maux il pût être une fin.
Pensifs, ils avaient froids; mornes, ils avaient faim,
Les loups aussi...
Là-bas de farouches murmures
Que le vent prolongeait au milieu des ramures

Grondent, et l'on pourrait entendre par moments
Un fauve et famélique appel de hurlements
A travers le silence et l'ombre épouvantables.
Les troupeaux sont reclus et closes les étables;
Plus de combat avec les chiens et le berger :
Rien... plus une pâture à terre... Il faut manger!

Et les beaux Girondins que la Commune exile
Marchaient toujours, pareils aux Anciens du Pœcile,
Évoquant un passé resplendissant et fier,
Un passé si loin d'eux et qui date d'hier :
Le duel corps à corps contre une cour servile,
La jeune ovation du vieil Hôtel-de-Ville,
Les clubs comme une houle ondulant à leur voix,
Le soufflet de la guerre à la face des rois,
Le Dix Août renversant l'altière tyrannie
Et l'amour d'un grand peuple attestant leur génie.

O sainte illusion! Ces têtes de proscrits
S'illuminent. Parmi les bravos et les cris
Pétion se revoit au retour de Varennes
Triomphant, et Buzot rêve aux heures sereines
Où voltigeait ton doux sourire étincelant,
Ton sourire de femme, ô madame Roland!

Les loups ne sont pas loin... Ils vont franchir la marge

X

LES LOUPS

A M. ERNEST LEGOUVÉ

> Non! jamais la Liberté n'a fait plus cruellement expier aux siens la gloire d'avoir embrassé son culte.
>
> LOUIS BLANC.

Des loups dans le lointain, une forêt déserte,
Deux hommes, deux proscrits, double victime offerte
A la fatalité de l'immolation;
L'un s'appelle Buzot et l'autre Pétion;
La neige flagellait ces deux pauvres visages;
Ils allaient devant eux, ces héros et ces sages,
Sans espoir qu'à leurs maux il pût être une fin.
Pensifs, ils avaient froids; mornes, ils avaient faim,
Les loups aussi...
Là-bas de farouches murmures
Que le vent prolongeait au milieu des ramures

Grondent, et l'on pourrait entendre par moments
Un fauve et famélique appel de hurlements
A travers le silence et l'ombre épouvantables.
Les troupeaux sont reclus et closes les étables;
Plus de combat avec les chiens et le berger :
Rien... plus une pâture à terre... Il faut manger!

Et les beaux Girondins que la Commune exile
Marchaient toujours, pareils aux Anciens du Pœcile,
Évoquant un passé resplendissant et fier,
Un passé si loin d'eux et qui date d'hier :
Le duel corps à corps contre une cour servile,
La jeune ovation du vieil Hôtel-de-Ville,
Les clubs comme une houle ondulant à leur voix,
Le soufflet de la guerre à la face des rois,
Le Dix Août renversant l'altière tyrannie
Et l'amour d'un grand peuple attestant leur génie.

O sainte illusion! Ces têtes de proscrits
S'illuminent. Parmi les bravos et les cris
Pétion se revoit au retour de Varennes
Triomphant, et Buzot rêve aux heures sereines
Où voltigeait ton doux sourire étincelant,
Ton sourire de femme, ô madame Roland!

Les loups ne sont pas loin... Ils vont franchir la marge

X

LES LOUPS

A M. ERNEST LEGOUVÉ

> Non! jamais la Liberté n'a fait plus cruellement expier aux siens la gloire d'avoir embrassé son culte.
>
> LOUIS BLANC.

Des loups dans le lointain, une forêt déserte,
Deux hommes, deux proscrits, double victime offerte
A la fatalité de l'immolation;
L'un s'appelle Buzot et l'autre Pétion;
La neige flagellait ces deux pauvres visages;
Ils allaient devant eux, ces héros et ces sages,
Sans espoir qu'à leurs maux il pût être une fin.
Pensifs, ils avaient froids; mornes, ils avaient faim,
Les loups aussi...
Là-bas de farouches murmures
Que le vent prolongeait au milieu des ramures

Grondent, et l'on pourrait entendre par moments
Un fauve et famélique appel de hurlements
A travers le silence et l'ombre épouvantables.
Les troupeaux sont reclus et closes les étables;
Plus de combat avec les chiens et le berger :
Rien... plus une pâture à terre... Il faut manger!

Et les beaux Girondins que la Commune exile
Marchaient toujours, pareils aux Anciens du Pœcile,
Évoquant un passé resplendissant et fier,
Un passé si loin d'eux et qui date d'hier :
Le duel corps à corps contre une cour servile,
La jeune ovation du vieil Hôtel-de-Ville,
Les clubs comme une houle ondulant à leur voix,
Le soufflet de la guerre à la face des rois,
Le Dix Août renversant l'altière tyrannie
Et l'amour d'un grand peuple attestant leur génie.

O sainte illusion! Ces têtes de proscrits
S'illuminent. Parmi les bravos et les cris
Pétion se revoit au retour de Varennes
Triomphant, et Buzot rêve aux heures sereines
Où voltigeait ton doux sourire étincelant,
Ton sourire de femme, ô madame Roland!

Les loups ne sont pas loin... Ils vont franchir la marge

De la forêt... leur voix plus distincte et plus large
Emplit l'air. La nuit tombe et s'épaissit. L'horreur
Guide les loups hideux comme un avant-coureur
Et prête aux pas pesants dont tremble la clairière
Plus de sonorité sinistre et meurtrière.

« Entends-tu, » dit Buzot tressaillant, « vers le nord
« Ces clameurs ! »
Pétion répondit : « C'est la Mort !
« Qu'elle vienne ! Salut à la Libératrice.
« Ami, c'est une mère et c'est une nourrice
« Qui, pour l'échange obscur d'un corps persécuté,
« Nous fait les nouveaux-nés de l'immortalité.
« Aux Champs-Élyséens mon espoir est fidèle :
« Viens m'y rejoindre avec nos amis, avec Elle ! !... »
Buzot serra la main de Pétion... Les pas
Réguliers et pareils au rhythme du trépas
S'approchaient... les héros se regardèrent, l'âme
Indomptable... déjà des prunelles de flamme
Perçaient la profondeur des halliers envahis.
Eux se disaient, songeant à leurs frères trahis,
Que ce gouffre implacable où le sort les destine
Valait mieux qu'une ingrate et froide guillotine
Et que leurs compagnons, de cette mort jaloux
En place des bourreaux eussent choisi des loups.

Près d'eux soudain brilla comme une gerbe oblique
D'éclairs... Buzot redit encor : « O République ! »
Pétion répondit encor : « O Liberté ! »

Les loups firent leur œuvre avec tranquillité.

De la forêt... leur voix plus distincte et plus large
Emplit l'air. La nuit tombe et s'épaissit. L'horreur
Guide les loups hideux comme un avant-coureur
Et prête aux pas pesants dont tremble la clairière
Plus de sonorité sinistre et meurtrière.

« Entends-tu, » dit Buzot tressaillant, « vers le nord
« Ces clameurs ! »
Pétion répondit : « C'est la Mort !
« Qu'elle vienne ! Salut à la Libératrice.
« Ami, c'est une mère et c'est une nourrice
« Qui, pour l'échange obscur d'un corps persécuté,
« Nous fait les nouveaux-nés de l'immortalité.
« Aux Champs-Élyséens mon espoir est fidèle :
« Viens m'y rejoindre avec nos amis, avec Elle ! !... »
Buzot serra la main de Pétion... Les pas
Réguliers et pareils au rhythme du trépas
S'approchaient... les héros se regardèrent, l'âme
Indomptable... déjà des prunelles de flamme
Perçaient la profondeur des halliers envahis.
Eux se disaient, songeant à leurs frères trahis,
Que ce gouffre implacable où le sort les destine
Valait mieux qu'une ingrate et froide guillotine
Et que leurs compagnons, de cette mort jaloux
En place des bourreaux eussent choisi des loups.

Près d'eux soudain brilla comme une gerbe oblique
D'éclairs... Buzot redit encor : « O République! »
Pétion répondit encor : « O Liberté! »

Les loups firent leur œuvre avec tranquillité.

XI

L'APOTHÉOSE DES GIRONDINS

A M. ALFRED FOUILLÉE

I

Rêve du doux Virgile, il est un Élysée
Enveloppé dans une éternelle blancheur,
Où s'épanche invisible un fleuve de fraîcheur
Étincelant d'aurore et jeune de rosée.

La chaste source au chant limpide y coule en paix,
Et la pudicité farouche de Diane
Se plairait dans ces bois sacrés dont le profane
N'a jamais violé l'enlacement épais.

Sur les cimes ondule un infini sourire ;
La clairière est facile à des chœurs ingénus,

Et les bondissements des Nymphes y sont nus
Sans redouter l'embûche inique du satyre.

Tout est libre, tout est heureux ; les animaux
Passent inoffensifs avec des poses graves :
Le corps a rejeté la lourdeur des entraves
Et l'âme a désappris la pesanteur des maux.

Les couples recueillis en lentes promenades
Aspirent le nectar des calmes voluptés,
Reconnaissants témoins de ces riches étés
Qui jettent à leurs pieds la pourpre des grenades.

Le lisse et blanc platane et de Socrate ami
Prête toujours son ombre hospitalière aux sages ;
Et les sages toujours sous ces doctes feuillages
Plongent sur l'idéal un regard affermi.

En un grand trône d'or la Justice préside
Au mâle et fier bonheur de ces stoïciens
Qui savourent l'honneur de leurs périls anciens
Et leur gloire égalée à la gloire d'Alcide.

Or Mayence résiste, elle veut s'obstiner
A retarder la chute où le sort la destine,
Et parfois elle écoute au loin si de Custine
Le clairon ne va pas sonner.

Mais Custine s'abstient, et la cité s'entête,
Magnanime, à subir l'épreuve des assauts,
Comme un de ces rochers où s'usent les vaisseaux,
Impassible dans la tempête.

Car Mayence recèle un peuple de héros
Invincible à la mort qui sur leurs têtes tonne ;
Là, semblables aux vents belliqueux de l'automne,
Se déchaînent six généraux.

Tels que les chevaliers du drapeau tricolore,
Quelques-uns retrempant un blason féodal ;
C'est Marigny qui semble avoir pris Durandal
Au paladin dompteur du More ;

C'est Dubayet, Beaupuy, l'athlète au noble front,
Meunier, penseur promis au deuil de la patrie ;
C'est ta fièvre, c'est ton courroux, c'est ta furie,
O Kléber que les sphynx craindront !

Mais, plus que ces héros et que ces preux, éclate,
Imaginez Achille au secours d'Ilion,
Un être formidable aux cheveux de lion
Où flotte un panache écarlate ;

Un jeune homme, un tribun, soldat improvisé,
Chef imprévu plongeant au loin son regard d'aigle,
Inspiré de la guerre et docile à la règle,
Calme et sans cesse électrisé.

Ce lutteur sans orgueil comme sans défaillance,
Simple et sublime, c'est Merlin, l'homme au cœur fort,
Soutien d'une cité dans un suprême effort,
Incarnation de Mayence.

C'est lui le proconsul fier de sa mission,
Tantôt prudent, tantôt fougueux, toujours terrible,
Qui multiplie aux yeux de l'ennemi, visible,
L'esprit de la Convention.

Merlin de Thionville, un descendant d'Hercule,
Inventant le remède où surgit le besoin,
Criant à l'Épouvante: « Arrière! », au Mal : « Plus loin! »
Et qui dit à la Faim : « Recule. »

Puis, tel qu'un épervier se précipite, il part;
Dans les rangs ennemis, tête baissée, il plonge,
Cueille ses prisonniers, agile comme un songe,
Et retourne sur le rempart.

Là, pour se reposer d'escarmouches épiques
Ou de combats pareils aux chocs des vieux géants,
Il aime à manier les lourds canons béants,
Comme des cestes olympiques;

Et poussant devant lui ces cratères d'airain,
Que de fois accoudé sur leur masse robuste!
Il fixe enfin ce bronze et le pointe et l'ajuste
Avec un geste souverain;

Et là, l'éclair aux yeux et la pourpre à la joue,
Visant des ennemis la vivante forêt,
Il dispose à loisir ses pièces... on dirait
Qu'avec ses chers canons il joue;

Si bien qu'en le voyant incomparable au jeu
Des batailles, présent partout, partout superbe,
Les Allemands qu'il fauche à loisir comme l'herbe
Murmurent : « Le Diable de feu! »

II

MERLIN DE THIONVILLE

Le retentissement de ta chute, ô Mayence,
Se prolonge à travers Paris... la Défiance
Plane comme un oiseau de nuit à l'horizon;
Les passants effarés se disent : « Trahison ! »
Ici court la fureur et là l'inquiétude,
Paris attend dans une effrayante attitude
Crédule au vol de bruits sinistres; le faubourg
Antoine a cru surprendre un piège de Cobourg
Prêt à poser sa main calleuse sur les traîtres.

Garde à vous, Mayençais ! des émigrés, des êtres
Tortueux sont mêlés à la foule, et dans l'air,
Vont dispersant les noms de Rewbell, de Kléber,
De Merlin, comme on sème une graine funeste,
Cependant qu'au dehors le murmure proteste,
Le murmure pareil aux vagues en émoi,
Les Conventionnels débattent une loi,
Mais d'un souci lointain leur raison est troublée
Et Mayence a ravi l'âme de l'Assemblée.

Puis, tel qu'un épervier se précipite, il part;
Dans les rangs ennemis, tête baissée, il plonge,
Cueille ses prisonniers, agile comme un songe,
Et retourne sur le rempart.

Là, pour se reposer d'escarmouches épiques
Ou de combats pareils aux chocs des vieux géants,
Il aime à manier les lourds canons béants,
Comme des cestes olympiques;

Et poussant devant lui ces cratères d'airain,
Que de fois accoudé sur leur masse robuste!
Il fixe enfin ce bronze et le pointe et l'ajuste
Avec un geste souverain;

Et là, l'éclair aux yeux et la pourpre à la joue,
Visant des ennemis la vivante forêt,
Il dispose à loisir ses pièces... on dirait
Qu'avec ses chers canons il joue;

Si bien qu'en le voyant incomparable au jeu
Des batailles, présent partout, partout superbe,
Les Allemands qu'il fauche à loisir comme l'herbe
Murmurent : « Le Diable de feu! »

II

MERLIN DE THIONVILLE

Le retentissement de ta chute, ô Mayence,
Se prolonge à travers Paris... la Défiance
Plane comme un oiseau de nuit à l'horizon;
Les passants effarés se disent : « Trahison ! »
Ici court la fureur et là l'inquiétude,
Paris attend dans une effrayante attitude
Crédule au vol de bruits sinistres ; le faubourg
Antoine a cru surprendre un piège de Cobourg
Prêt à poser sa main calleuse sur les traîtres.

Garde à vous, Mayençais ! des émigrés, des êtres
Tortueux sont mêlés à la foule, et dans l'air,
Vont dispersant les noms de Rewbell, de Kléber,
De Merlin, comme on sème une graine funeste,
Cependant qu'au dehors le murmure proteste,
Le murmure pareil aux vagues en émoi,
Les Conventionnels débattent une loi,
Mais d'un souci lointain leur raison est troublée
Et Mayence a ravi l'âme de l'Assemblée.

Tous les fronts sont en feu, tous les cœurs sont en deuil.
Soudain une rumeur s'émeut auprès du seuil ;
La porte cède, et dans la salle solennelle,
Malgré l'effort qu'oppose en vain la sentinelle,
Un homme au pied hardi fait une éruption
Étrange, et se présente à la Convention
Déguenillé, poudreux, presque méconnaissable,
Submergé par la boue, envahi par le sable,
Traînant en vils lambeaux, ainsi qu'un prisonnier,
Le drap flétri d'un pauvre habit de canonnier,
Son grand chapeau troué par la balle hagarde,
Son gilet rouge, ses bottes à la hussarde,
Lui-même hérissé de ses cheveux touffus,
Tout noyé dans sa barbe épaisse en flots confus,
Semblable aux fugitifs qu'un sort jaloux délabre,
Et pourtant appuyé fièrement sur son sabre,
Grave et simple comme un vainqueur capitolin.

Un long cri s'éleva : « Merlin ! voici Merlin ! »
Dans les tribunes, sur tous les bancs, dans la salle,
Une joie éclata, sincère et colossale,
Et de tous les côtés, à la fois véhément
S'épandait le roulis de l'applaudissement,
O République ! plus de partis, plus de haine !
La Crête se confond unie avec la Plaine

Dans un embrassement soudain et généreux.
Tous sont frères, tous sont aimants, tous sont heureux,
Grâce au tribun-soldat en qui s'est exprimée
La vivante vertu de notre jeune armée.

Toute l'armée au pas de course s'échelonne,
L'œil fixé sur Carnot qui guide la colonne.
S'ils hésitent parfois, Carnot gravit toujours
Aux balles des hulans, aux sabres des pandours
Insensible et songeant bien moins à la mitraille
Qu'à l'héroïque amour qui dans son sein tressaille,
L'amour de la patrie en danger. Son cheval
S'abat! Lui va toujours, et le soldat rival
Du tribun qui le mène à la gloire en silence
D'un pas jeune et joyeux à sa suite s'élance.
Nos chétifs fantassins au fond des chemins creux
Brisent le choc puissant des cavaliers poudreux
Et sur ces corps géants que la mort amoncèle,
A travers un orage enflammé qui ruisselle,
Hâtent le dur travail de leur ascension.
O race de vaillants! ô Révolution!
Déjà sur le coteau, déjà les batteries
Se taisent, et soudain nos bandes aguerries
Dispersent les ramas des blancs Autrichiens,
Comme un veneur qui chasse une meute de chiens.
Wattignies est à nous et l'Autriche est en fuite.
Or, tandis que Jourdan active la poursuite,
Carnot, posant enfin son fusil, dans un coin
Se recueille, immobile et sérieux témoin,
Heureux d'avoir franchi ce périlleux passage,
Brave comme un héros, modeste comme un sage.

VI

PIEDS NUS

A ARMAND SILVESTRE

> Toutes ces âmes relevées
> Que d'un conseil ambitieux
> La faim de gloire persuade
> D'aller, sur les pas d'Encelade,
> Porter des échelles aux cieux.
>
> MALHERBE.

Pieds nus, tous ces bourgeois, pieds nus, ces prolétaires,
Tête en avant, ainsi que des bœufs indomptés,
Pour briser à jamais les jougs héréditaires,
Se ruèrent au front des vieilles royautés.

La sainte République envahissait leurs rêves
Seule. Ils ne sentaient point leur capote en lambeaux.
Qu'importe? à la victoire ils arrachaient des glaives,
Des fusils, et laissaient le butin aux corbeaux.

Ainsi sur les étangs glacés, parmi les sables,
Pauvres contre l'Europe opulente, et toujours
Pieds nus, ils nous ont fait des jours impérissables
Dont le nom vibre au cœur comme un choc de tambours.

Jour d'espoir et d'orgueil où la libre Hollande.
Pressant contre son sein ses fils glorifiés
Dédiait à leurs fronts sa civique guirlande
Et donnait son amour à nos grands va-nu-pieds.

VI

PIEDS NUS

A ARMAND SILVESTRE

> Toutes ces âmes relevées
> Que d'un conseil ambitieux
> La faim de gloire persuade
> D'aller, sur les pas d'Encelade,
> Porter des échelles aux cieux.
>
> MALHERBE.

Pieds nus, tous ces bourgeois, pieds nus, ces prolétaires,
Tête en avant, ainsi que des bœufs indomptés,
Pour briser à jamais les jougs héréditaires,
Se ruèrent au front des vieilles royautés.

La sainte République envahissait leurs rêves
Seule. Ils ne sentaient point leur capote en lambeaux.
Qu'importe? à la victoire ils arrachaient des glaives,
Des fusils, et laissaient le butin aux corbeaux.

Ainsi sur les étangs glacés, parmi les sables,
Pauvres contre l'Europe opulente, et toujours
Pieds nus, ils nous ont fait des jours impérissables
Dont le nom vibre au cœur comme un choc de tambours.

Jour d'espoir et d'orgueil où la libre Hollande.
Pressant contre son sein ses fils glorifiés
Dédiait à leurs fronts sa civique guirlande
Et donnait son amour à nos grands va-nu-pieds.

VI

PIEDS NUS

A ARMAND SILVESTRE

> Toutes ces âmes relevées
> Que d'un conseil ambitieux
> La faim de gloire persuade
> D'aller, sur les pas d'Encelade,
> Porter des échelles aux cieux.
>
> MALHERBE.

Pieds nus, tous ces bourgeois, pieds nus, ces prolétaires,
Tête en avant, ainsi que des bœufs indomptés,
Pour briser à jamais les jougs héréditaires,
Se ruèrent au front des vieilles royautés.

La sainte République envahissait leurs rêves
Seule. Ils ne sentaient point leur capote en lambeaux.
Qu'importe? à la victoire ils arrachaient des glaives,
Des fusils, et laissaient le butin aux corbeaux.

Ainsi sur les étangs glacés, parmi les sables,
Pauvres contre l'Europe opulente, et toujours
Pieds nus, ils nous ont fait des jours impérissables
Dont le nom vibre au cœur comme un choc de tambours.

Jour d'espoir et d'orgueil où la libre Hollande.
Pressant contre son sein ses fils glorifiés
Dédiait à leurs fronts sa civique guirlande
Et donnait son amour à nos grands va-nu-pieds.

VI

PIEDS NUS

A ARMAND SILVESTRE

> Toutes ces âmes relevées
> Que d'un conseil ambitieux
> La faim de gloire persuade
> D'aller, sur les pas d'Encelade,
> Porter des échelles aux cieux.
>
> MALHERBE.

Pieds nus, tous ces bourgeois, pieds nus, ces prolétaires,
Tête en avant, ainsi que des bœufs indomptés,
Pour briser à jamais les jougs héréditaires,
Se ruèrent au front des vieilles royautés.

La sainte République envahissait leurs rêves
Seule. Ils ne sentaient point leur capote en lambeaux.
Qu'importe ? à la victoire ils arrachaient des glaives,
Des fusils, et laissaient le butin aux corbeaux.

Ainsi sur les étangs glacés, parmi les sables,
Pauvres contre l'Europe opulente, et toujours
Pieds nus, ils nous ont fait des jours impérissables
Dont le nom vibre au cœur comme un choc de tambours.

Jour d'espoir et d'orgueil où la libre Hollande.
Pressant contre son sein ses fils glorifiés
Dédiait à leurs fronts sa civique guirlande
Et donnait son amour à nos grands va-nu-pieds.

VI

PIEDS NUS

A ARMAND SILVESTRE

> Toutes ces âmes relevées
> Que d'un conseil ambitieux
> La faim de gloire persuade
> D'aller, sur les pas d'Encelade,
> Porter des échelles aux cieux.
>
> MALHERBE.

Pieds nus, tous ces bourgeois, pieds nus, ces prolétaires,
Tête en avant, ainsi que des bœufs indomptés,
Pour briser à jamais les jougs héréditaires,
Se ruèrent au front des vieilles royautés.

La sainte République envahissait leurs rêves
Seule. Ils ne sentaient point leur capote en lambeaux.
Qu'importe? à la victoire ils arrachaient des glaives,
Des fusils, et laissaient le butin aux corbeaux.

Ainsi sur les étangs glacés, parmi les sables,
Pauvres contre l'Europe opulente, et toujours
Pieds nus, ils nous ont fait des jours impérissables
Dont le nom vibre au cœur comme un choc de tambours.

Jour d'espoir et d'orgueil où la libre Hollande.
Pressant contre son sein ses fils glorifiés
Dédiait à leurs fronts sa civique guirlande
Et donnait son amour à nos grands va-nu-pieds.

VI

PIEDS NUS

A ARMAND SILVESTRE

> Toutes ces âmes relevées
> Que d'un conseil ambitieux
> La faim de gloire persuade
> D'aller, sur les pas d'Encelade,
> Porter des échelles aux cieux.
>
> MALHERBE.

Pieds nus, tous ces bourgeois, pieds nus, ces prolétaires,
Tête en avant, ainsi que des bœufs indomptés,
Pour briser à jamais les jougs héréditaires,
Se ruèrent au front des vieilles royautés.

La sainte République envahissait leurs rêves
Seule. Ils ne sentaient point leur capote en lambeaux.
Qu'importe? à la victoire ils arrachaient des glaives,
Des fusils, et laissaient le butin aux corbeaux.

Ainsi sur les étangs glacés, parmi les sables,
Pauvres contre l'Europe opulente, et toujours
Pieds nus, ils nous ont fait des jours impérissables
Dont le nom vibre au cœur comme un choc de tambours.

Jour d'espoir et d'orgueil où la libre Hollande.
Pressant contre son sein ses fils glorifiés
Dédiait à leurs fronts sa civique guirlande
Et donnait son amour à nos grands va-nu-pieds.

VII

SAINT-JUST EN MISSION

I

LES RÊVES DE SAINT-JUST

A VALERY VERNIER

Pensif et l'œil fixé sur l'idéale amante,
La Justice, il suivait son rêve dans les camps,
Comme un songeur cherchant des fleurs sur les volcans
Ou lisant dans les cieux au fort de la tourmente.

Tout en plongeant parmi les bataillons épais,
Enthousiaste avec une grave furie,
Il rêvait, au sortir de la noire tuerie,
La rose et rougissante aurore de la paix ;

Sous cette heureuse aurore une vertu secrète
Pénétrant dans le cœur du vieux peuple gaulois,
Un désir infini de s'aimer sous des lois
Fraternelles, ainsi qu'aux saisons de la Crète ;

Tout homme à soi sévère, aux autres indulgent,
Sur le front des vieillards la sagesse honorée ;
Plus de corps affamé, d'âme désespérée,
Et le riche disant : « Mon frère » à l'indigent.

Il rêvait le bonheur du monde, églogue austère
Et tendre, où tous passaient, femmes, adolescents,
Mères dans la beauté des travaux innocents,
La mort sanglante ayant disparu de la terre ;

Le supplice, ce monstre épouvantable à voir,
Ayant fui pour jamais tous les climats serviles
Et seul, se hasardant sur la nuit dans les villes,
Le meurtrier flétri par un long voile noir.

Il rêvait la cité se découvrant une âme
Maternelle soudain pour l'enfant pauvre et nu,
Pour l'orphelin, pour toi, bâtard, triste inconnu,
Et pour la vierge en proie au séducteur infâme.

VII

SAINT-JUST EN MISSION

I

LES RÊVES DE SAINT-JUST

A VALERY VERNIER

Pensif et l'œil fixé sur l'idéale amante,
La Justice, il suivait son rêve dans les camps,
Comme un songeur cherchant des fleurs sur les volcans
Ou lisant dans les cieux au fort de la tourmente.

Tout en plongeant parmi les bataillons épais,
Enthousiaste avec une grave furie,
Il rêvait, au sortir de la noire tuerie,
La rose et rougissante aurore de la paix ;

Sous cette heureuse aurore une vertu secrète
Pénétrant dans le cœur du vieux peuple gaulois,
Un désir infini de s'aimer sous des lois
Fraternelles, ainsi qu'aux saisons de la Crète ;

Tout homme à soi sévère, aux autres indulgent,
Sur le front des vieillards la sagesse honorée ;
Plus de corps affamé, d'âme désespérée,
Et le riche disant : « Mon frère » à l'indigent.

Il rêvait le bonheur du monde, églogue austère
Et tendre, où tous passaient, femmes, adolescents,
Mères dans la beauté des travaux innocents,
La mort sanglante ayant disparu de la terre ;

Le supplice, ce monstre épouvantable à voir,
Ayant fui pour jamais tous les climats serviles
Et seul, se hasardant sur la nuit dans les villes,
Le meurtrier flétri par un long voile noir.

Il rêvait la cité se découvrant une âme
Maternelle soudain pour l'enfant pauvre et nu,
Pour l'orphelin, pour toi, bâtard, triste inconnu,
Et pour la vierge en proie au séducteur infâme.

VII

SAINT-JUST EN MISSION

I

LES RÊVES DE SAINT-JUST

A VALERY VERNIER

Pensif et l'œil fixé sur l'idéale amante,
La Justice, il suivait son rêve dans les camps,
Comme un songeur cherchant des fleurs sur les volcans
Ou lisant dans les cieux au fort de la tourmente.

Tout en plongeant parmi les bataillons épais,
Enthousiaste avec une grave furie,
Il rêvait, au sortir de la noire tuerie,
La rose et rougissante aurore de la paix ;

Sous cette heureuse aurore une vertu secrète
Pénétrant dans le cœur du vieux peuple gaulois,
Un désir infini de s'aimer sous des lois
Fraternelles, ainsi qu'aux saisons de la Crète ;

Tout homme à soi sévère, aux autres indulgent,
Sur le front des vieillards la sagesse honorée ;
Plus de corps affamé, d'âme désespérée,
Et le riche disant : « Mon frère » à l'indigent.

Il rêvait le bonheur du monde, églogue austère
Et tendre, où tous passaient, femmes, adolescents,
Mères dans la beauté des travaux innocents,
La mort sanglante ayant disparu de la terre ;

Le supplice, ce monstre épouvantable à voir,
Ayant fui pour jamais tous les climats serviles
Et seul, se hasardant sur la nuit dans les villes,
Le meurtrier flétri par un long voile noir.

Il rêvait la cité se découvrant une âme
Maternelle soudain pour l'enfant pauvre et nu,
Pour l'orphelin, pour toi, bâtard, triste inconnu,
Et pour la vierge en proie au séducteur infâme.

VII

SAINT-JUST EN MISSION

I

LES RÊVES DE SAINT-JUST

A VALERY VERNIER

Pensif et l'œil fixé sur l'idéale amante,
La Justice, il suivait son rêve dans les camps,
Comme un songeur cherchant des fleurs sur les volcans
Ou lisant dans les cieux au fort de la tourmente.

Tout en plongeant parmi les bataillons épais,
Enthousiaste avec une grave furie,
Il rêvait, au sortir de la noire tuerie,
La rose et rougissante aurore de la paix ;

Sous cette heureuse aurore une vertu secrète
Pénétrant dans le cœur du vieux peuple gaulois,
Un désir infini de s'aimer sous des lois
Fraternelles, ainsi qu'aux saisons de la Crète ;

Tout homme à soi sévère, aux autres indulgent,
Sur le front des vieillards la sagesse honorée ;
Plus de corps affamé, d'âme désespérée,
Et le riche disant : « Mon frère » à l'indigent.

Il rêvait le bonheur du monde, églogue austère
Et tendre, où tous passaient, femmes, adolescents,
Mères dans la beauté des travaux innocents,
La mort sanglante ayant disparu de la terre ;

Le supplice, ce monstre épouvantable à voir,
Ayant fui pour jamais tous les climats serviles
Et seul, se hasardant sur la nuit dans les villes,
Le meurtrier flétri par un long voile noir.

Il rêvait la cité se découvrant une âme
Maternelle soudain pour l'enfant pauvre et nu,
Pour l'orphelin, pour toi, bâtard, triste inconnu,
Et pour la vierge en proie au séducteur infâme.

VII

SAINT-JUST EN MISSION

I

LES RÊVES DE SAINT-JUST

A VALERY VERNIER

Pensif et l'œil fixé sur l'idéale amante,
La Justice, il suivait son rêve dans les camps,
Comme un songeur cherchant des fleurs sur les volcans
Ou lisant dans les cieux au fort de la tourmente.

Tout en plongeant parmi les bataillons épais,
Enthousiaste avec une grave furie,
Il rêvait, au sortir de la noire tuerie,
La rose et rougissante aurore de la paix ;

Sous cette heureuse aurore une vertu secrète
Pénétrant dans le cœur du vieux peuple gaulois,
Un désir infini de s'aimer sous des lois
Fraternelles, ainsi qu'aux saisons de la Crète ;

Tout homme à soi sévère, aux autres indulgent,
Sur le front des vieillards la sagesse honorée ;
Plus de corps affamé, d'âme désespérée,
Et le riche disant : « Mon frère » à l'indigent.

Il rêvait le bonheur du monde, églogue austère
Et tendre, où tous passaient, femmes, adolescents,
Mères dans la beauté des travaux innocents,
La mort sanglante ayant disparu de la terre ;

Le supplice, ce monstre épouvantable à voir,
Ayant fui pour jamais tous les climats serviles
Et seul, se hasardant sur la nuit dans les villes,
Le meurtrier flétri par un long voile noir.

Il rêvait la cité se découvrant une âme
Maternelle soudain pour l'enfant pauvre et nu,
Pour l'orphelin, pour toi, bâtard, triste inconnu,
Et pour la vierge en proie au séducteur infâme.

VII

SAINT-JUST EN MISSION

I

LES RÊVES DE SAINT-JUST

A VALERY VERNIER

Pensif et l'œil fixé sur l'idéale amante,
La Justice, il suivait son rêve dans les camps,
Comme un songeur cherchant des fleurs sur les volcans
Ou lisant dans les cieux au fort de la tourmente.

Tout en plongeant parmi les bataillons épais,
Enthousiaste avec une grave furie,
Il rêvait, au sortir de la noire tuerie,
La rose et rougissante aurore de la paix ;

Sous cette heureuse aurore une vertu secrète
Pénétrant dans le cœur du vieux peuple gaulois,
Un désir infini de s'aimer sous des lois
Fraternelles, ainsi qu'aux saisons de la Crète ;

Tout homme à soi sévère, aux autres indulgent,
Sur le front des vieillards la sagesse honorée ;
Plus de corps affamé, d'âme désespérée,
Et le riche disant : « Mon frère » à l'indigent.

Il rêvait le bonheur du monde, églogue austère
Et tendre, où tous passaient, femmes, adolescents,
Mères dans la beauté des travaux innocents,
La mort sanglante ayant disparu de la terre ;

Le supplice, ce monstre épouvantable à voir,
Ayant fui pour jamais tous les climats serviles
Et seul, se hasardant sur la nuit dans les villes,
Le meurtrier flétri par un long voile noir.

Il rêvait la cité se découvrant une âme
Maternelle soudain pour l'enfant pauvre et nu,
Pour l'orphelin, pour toi, bâtard, triste inconnu,
Et pour la vierge en proie au séducteur infâme.

VII

SAINT-JUST EN MISSION

I

LES RÊVES DE SAINT-JUST

A VALERY VERNIER

Pensif et l'œil fixé sur l'idéale amante,
La Justice, il suivait son rêve dans les camps,
Comme un songeur cherchant des fleurs sur les volcans
Ou lisant dans les cieux au fort de la tourmente.

Tout en plongeant parmi les bataillons épais,
Enthousiaste avec une grave furie,
" Avait, au sortir de la noire tuerie,
e et rougissante aurore de la paix ;

Sous cette heureuse aurore une vertu secrète
Pénétrant dans le cœur du vieux peuple gaulois,
Un désir infini de s'aimer sous des lois
Fraternelles, ainsi qu'aux saisons de la Crète ;

Tout homme à soi sévère, aux autres indulgent,
Sur le front des vieillards la sagesse honorée ;
Plus de corps affamé, d'âme désespérée,
Et le riche disant : « Mon frère » à l'indigent.

Il rêvait le bonheur du monde, églogue austère
Et tendre, où tous passaient, femmes, adolescents,
Mères dans la beauté des travaux innocents,
La mort sanglante ayant disparu de la terre ;

Le supplice, ce monstre épouvantable à voir,
Ayant fui pour jamais tous les climats serviles
Et seul, se hasardant sur la nuit dans les villes,
Le meurtrier flétri par un long voile noir.

Il rêvait la cité se découvrant une âme
Maternelle soudain pour l'enfant pauvre et nu,
Pour l'orphelin, pour toi, bâtard, triste inconnu,
Et pour la vierge en proie au séducteur infâme.

VII

SAINT-JUST EN MISSION

I

LES RÊVES DE SAINT-JUST

A VALERY VERNIER

Pensif et l'œil fixé sur l'idéale amante,
La Justice, il suivait son rêve dans les camps,
Comme un songeur cherchant des fleurs sur les volcans
Ou lisant dans les cieux au fort de la tourmente.

Tout en plongeant parmi les bataillons épais,
Enthousiaste avec une grave furie,
Il rêvait, au sortir de la noire tuerie,
La rose et rougissante aurore de la paix ;

Sous cette heureuse aurore une vertu secrète
Pénétrant dans le cœur du vieux peuple gaulois,
Un désir infini de s'aimer sous des lois
Fraternelles, ainsi qu'aux saisons de la Crète ;

Tout homme à soi sévère, aux autres indulgent,
Sur le front des vieillards la sagesse honorée ;
Plus de corps affamé, d'âme désespérée,
Et le riche disant : « Mon frère » à l'indigent.

Il rêvait le bonheur du monde, églogue austère
Et tendre, où tous passaient, femmes, adolescents,
Mères dans la beauté des travaux innocents,
La mort sanglante ayant disparu de la terre ;

Le supplice, ce monstre épouvantable à voir,
Ayant fui pour jamais tous les climats serviles
Et seul, se hasardant sur la nuit dans les villes,
Le meurtrier flétri par un long voile noir.

Il rêvait la cité se découvrant une âme
Maternelle soudain pour l'enfant pauvre et nu,
Pour l'orphelin, pour toi, bâtard, triste inconnu,
Et pour la vierge en proie au séducteur infâme.

Victimes, il rêvait pour vous le jour tardif,
L'équitable chaleur réchauffant vos natures,
Un pacifique Avril offert aux créatures,
L'Avril immaculé de l'amour primitif ;

Et, sans perdre de l'œil sa mission auguste,
Il marchait au devant de la Réalité,
Armant pour l'action sa mâle volonté,
Le sabre en main, terrible aux lutteurs de l'Injuste,

Tout en voyant au loin s'avancer affermis,
Entre les citoyens que l'amour seul enchaîne,
S'avancer plus unis que le lierre et le chêne
Les jumeaux que le cœur a créés, les amis !

II

LE PASSAGE DE LA SAMBRE

Il faut passer la Sambre, et la Sambre farouche
Se cabre au froissement du Français qui la touche
Et nous rejette avec un fracas insultant
Loin du rivage hostile où la mort nous attend !

Railleuse et de canons allemands hérissée.
Or notre armée hésite et faiblit, repoussée
Trois fois, ayant Saint-Just avec elle, et songeant
Que ce tribun, ainsi qu'un dompteur exigeant,
D'un seul regard courbait à ses pieds la victoire.
Chassée avec Saint-Just, elle ne peut plus croire
A l'accès d'un passage où fléchit ce héros.
La stupeur des soldats abat les généraux :
Saint-Just est calme ; il va confiant ! ce jeune homme
Sait porter son esprit vers ces grands jours de Rome
Où le consul vaincu, d'un geste souverain,
Ramenant la victoire à son vieux char d'airain,
Souffletait l'infidèle et la battait de verges.
Si la mort est là-bas, tonnante sur ces berges,
Qu'importe au fier Saint-Just contempteur de la mort ?
Il parle, il fait un geste, et l'unanime effort
Sur le fleuve indocile emporte nos milices,
Et bientôt, comme un cerf aiguillonné de lices,
Fuit l'ennemi. Saint-Just a marché le premier,
Formidable, agitant dans son regard guerrier
Une arme qui foudroie elle aussi, la Pensée....

La quatrième fois la Sambre fut passée.

I

LE VIEUX CORDELIER

A M. LOUIS ULBACH

Il mourut poursuivant une haute aventure.

PHILIPPE DESPORTES.

Le Camille railleur et guerrier dont le rire,
Plus tranchant que le fer, décapite à moitié,
Un soir qu'il se penchait sur Lucile, vit luire
L'étoile des beaux yeux féminins, la pitié ;

Et se laissant guider par cet astre sincère,
Cet astre sûr, il vit à son rayonnement
Le poids renouvelé de la vieille misère
Retomber sur la France impérieusement,

Les lourds âges d'airain, les durs âges de bronze
Au siècle rajeuni, renouer leurs chaînons,
En des corps de tribuns l'âme de Louis Onze
Et des rois plébéiens ayant changé de noms ;

Sur la place funèbre au couchant empourprée
La monotone horreur d'un sanglant tombereau,
Et dans l'ombre, sinistre engeance de Caprée,
Les délateurs taillant la besogne au bourreau;

Partout des citoyens traqués comme des proies,
La France en noir, les longs troupeaux des orphelins,
Immobile au-dessus des baisers et des joies
Une hache, voilà ce que vit Desmoulins.

Tout le bouillonnement des antiques colères
En amertume immense afflua dans son sein,
Tant ses yeux retrouvaient les monstres sédentaires,
Eprius dans Hébert et Lénas dans Ronsin.

Cet Hébert, ce Ronsin, des chiens de guillotine
Léchant le sang français à la face du ciel,
Avec le fer brûlant des vengeances latines
Camille les marqua d'un stigmate éternel.

Sainte Ironie ! ainsi le jeune homme superbe,
Incarnant à la fois Tacite et Juvénal,
Sans crainte des serpents qui frémissaient sous l'herbe,
Se dressa fièrement seul, armé d'un journal,

Ecœuré d'échafauds, saturé de victimes,
Et lassé du supplice atroce et familier,
Il sentit la Terreur qui creusait des abîmes,
Lui le vieux Jacobin, lui le vieux Cordelier;

Et comme pour son rêve ingénument classique
La République au front sublime n'était pas
L'idole aux dents de fer dont trembla le Mexique,
Sur des tas d'ossements déesse du trépas,

Mais une mère aimante à ses enfants facile,
Une Cybèle ouvrant ses bras compatissants,
Ayant même pour ceux que sa rigueur exile
Les faiblesses du cœur et la bonté des sens;

Desmoulins, assumant une noble démence,
Le premier fit vibrer l'écho terrifié,
L'écho retentissant du mot divin : « Clémence ! »
La France tressaillit de ce mot oublié.

Aux Girondins martyrs hommage expiatoire !
Frère de ces héros, tu partageas leur sort,
Camille, et tu tombas comme eux avec la gloire
De mourir pour avoir voulu tuer la Mort.

Sur la place funèbre au couchant empourprée
La monotone horreur d'un sanglant tombereau,
Et dans l'ombre, sinistre engeance de Caprée,
Les délateurs taillant la besogne au bourreau;

Partout des citoyens traqués comme des proies,
La France en noir, les longs troupeaux des orphelins,
Immobile au-dessus des baisers et des joies
Une hache, voilà ce que vit Desmoulins.

Tout le bouillonnement des antiques colères
En amertume immense afflua dans son sein,
Tant ses yeux retrouvaient les monstres sédentaires,
Eprius dans Hébert et Lénas dans Ronsin.

Cet Hébert, ce Ronsin, des chiens de guillotine
Léchant le sang français à la face du ciel,
Avec le fer brûlant des vengeances latines
Camille les marqua d'un stigmate éternel.

Sainte Ironie ! ainsi le jeune homme superbe,
Incarnant à la fois Tacite et Juvénal,
Sans crainte des serpents qui frémissaient sous l'herbe,
Se dressa fièrement seul, armé d'un journal,

Ecœuré d'échafauds, saturé de victimes,
Et lassé du supplice atroce et familier,
Il sentit la Terreur qui creusait des abîmes,
Lui le vieux Jacobin, lui le vieux Cordelier;

Et comme pour son rêve ingénument classique
La République au front sublime n'était pas
L'idole aux dents de fer dont trembla le Mexique,
Sur des tas d'ossements déesse du trépas,

Mais une mère aimante à ses enfants facile,
Une Cybèle ouvrant ses bras compatissants,
Ayant même pour ceux que sa rigueur exile
Les faiblesses du cœur et la bonté des sens;

Desmoulins, assumant une noble démence,
Le premier fit vibrer l'écho terrifié,
L'écho retentissant du mot divin : « Clémence ! »
La France tressaillit de ce mot oublié.

Aux Girondins martyrs hommage expiatoire !
Frère de ces héros, tu partageas leur sort,
Camille, et tu tombas comme eux avec la gloire
De mourir pour avoir voulu tuer la Mort.

II

DANTON A CAPOUE

A FRANCIS CHARMES

> Vous ne serez jamais vaincu par la vertu de vos ennemis. Usez de la vôtre.
>
> D'AUBIGNÉ.

Près de ta jeune femme étourdiment heureux,
Tout émerveillé comme un enfant amoureux,
Ivre de la brise qui joue,
Charmé d'un rien qui chante ou qui vole, indécis,
O grand cœur de Danton, sous les saules d'Arcis,
Aurais-tu trouvé ta Capoue?

Aurais-tu donc, ô toi le fils d'élection
Qu'en naissant adopta la Révolution,
Toi l'indomptable et l'énergique,
Senti, comme une lente et mortelle torpeur,
S'étendre sur tes sens bercés par la stupeur
L'allanguissement léthargique?

Il fait si bon d'aller au loin, comme à vingt ans,
De refaire à sa vie un agreste printemps,
D'errer à travers la rosée;
Près la meule odorante il est doux de s'asseoir,
Plus doux de contempler les blancs troupeaux le soir
Près d'une nouvelle épousée.

C'est bien, Danton, poursuis ton rêve idalien;
Donne cette saison d'amour virgilien
A tes tendresses frissonnantes;
Tandis que tu te perds en ce roucoulement,
La mitraillade en feu sévit impunément;
La noyade dépeuple Nantes.

Sous les hideux couteaux qu'ils ont rendus sacrés,
Les Girondins sont morts et tu les as pleurés;
Puis dans le regret tu t'obstines;
De la France assiégée ainsi que Jéricho
Partout se prolongeant jusqu'à toi vient l'écho
Sinistre et sourd des guillotines,

Et tu dors, ô Danton! Où sont tes grands projets!
Ces jours récents, ces jours meilleurs, où tu songeais
A l'œuvre d'un amour immense?

II

DANTON A CAPOUE

A FRANCIS CHARMES

> Vous ne serez jamais vaincu par la vertu de vos ennemis. Usez de la vôtre.
>
> D'AUBIGNÉ.

Près de ta jeune femme étourdiment heureux,
Tout émerveillé comme un enfant amoureux,
    Ivre de la brise qui joue,
Charmé d'un rien qui chante ou qui vole, indécis,
O grand cœur de Danton, sous les saules d'Arcis,
    Aurais-tu trouvé ta Capoue?

Aurais-tu donc, ô toi le fils d'élection
Qu'en naissant adopta la Révolution,
    Toi l'indomptable et l'énergique,
Senti, comme une lente et mortelle torpeur,
S'étendre sur tes sens bercés par la stupeur
    L'allanguissement léthargique?

Il fait si bon d'aller au loin, comme à vingt ans,
De refaire à sa vie un agreste printemps,
D'errer à travers la rosée;
Près la meule odorante il est doux de s'asseoir,
Plus doux de contempler les blancs troupeaux le soir
Près d'une nouvelle épousée.

C'est bien, Danton, poursuis ton rêve idalien;
Donne cette saison d'amour virgilien
A tes tendresses frissonnantes;
Tandis que tu te perds en ce roucoulement,
La mitraillade en feu sévit impunément;
La noyade dépeuple Nantes.

Sous les hideux couteaux qu'ils ont rendus sacrés,
Les Girondins sont morts et tu les as pleurés;
Puis dans le regret tu t'obstines;
De la France assiégée ainsi que Jéricho
Partout se prolongeant jusqu'à toi vient l'écho
Sinistre et sourd des guillotines,

Et tu dors, ô Danton! Où sont tes grands projets!
Ces jours récents, ces jours meilleurs, où tu songeais
A l'œuvre d'un amour immense?

II

DANTON A CAPOUE

A FRANCIS CHARMES

> Vous ne serez jamais vaincu par la vertu
> de vos ennemis. Usez de la vôtre.
>
> D'AUBIGNÉ.

Près de ta jeune femme étourdiment heureux,
Tout émerveillé comme un enfant amoureux,
    Ivre de la brise qui joue,
Charmé d'un rien qui chante ou qui vole, indécis,
O grand cœur de Danton, sous les saules d'Arcis,
    Aurais-tu trouvé ta Capoue?

Aurais-tu donc, ô toi le fils d'élection
Qu'en naissant adopta la Révolution,
    Toi l'indomptable et l'énergique,
Senti, comme une lente et mortelle torpeur,
S'étendre sur tes sens bercés par la stupeur
    L'allanguissement léthargique?

Il fait si bon d'aller au loin, comme à vingt ans,
De refaire à sa vie un agreste printemps,
D'errer à travers la rosée;
Près la meule odorante il est doux de s'asseoir,
Plus doux de contempler les blancs troupeaux le soir
Près d'une nouvelle épousée.

C'est bien, Danton, poursuis ton rêve idalien;
Donne cette saison d'amour virgilien
A tes tendresses frissonnantes;
Tandis que tu te perds en ce roucoulement,
La mitraillade en feu sévit impunément;
La noyade dépeuple Nantes.

Sous les hideux couteaux qu'ils ont rendus sacrés,
Les Girondins sont morts et tu les as pleurés;
Puis dans le regret tu t'obstines;
De la France assiégée ainsi que Jéricho
Partout se prolongeant jusqu'à toi vient l'écho
Sinistre et sourd des guillotines,

Et tu dors, ô Danton! Où sont tes grands projets!
Ces jours récents, ces jours meilleurs, où tu songeais
A l'œuvre d'un amour immense?

II

DANTON A CAPOUE

A FRANCIS CHARMES

> Vous ne serez jamais vaincu par la vertu
> de vos ennemis. Usez de la vôtre.
>
> D'AUBIGNÉ.

Près de ta jeune femme étourdiment heureux,
Tout émerveillé comme un enfant amoureux,
    Ivre de la brise qui joue,
Charmé d'un rien qui chante ou qui vole, indécis,
O grand cœur de Danton, sous les saules d'Arcis,
    Aurais-tu trouvé ta Capoue?

Aurais-tu donc, ô toi le fils d'élection
Qu'en naissant adopta la Révolution,
    Toi l'indomptable et l'énergique,
Senti, comme une lente et mortelle torpeur,
S'étendre sur tes sens bercés par la stupeur
    L'allanguissement léthargique?

Il fait si bon d'aller au loin, comme à vingt ans,
De refaire à sa vie un agreste printemps,
D'errer à travers la rosée;
Près la meule odorante il est doux de s'asseoir,
Plus doux de contempler les blancs troupeaux le soir
Près d'une nouvelle épousée.

C'est bien, Danton, poursuis ton rêve idalien;
Donne cette saison d'amour virgilien
A tes tendresses frissonnantes;
Tandis que tu te perds en ce roucoulement,
La mitraillade en feu sévit impunément;
La noyade dépeuple Nantes.

Sous les hideux couteaux qu'ils ont rendus sacrés,
Les Girondins sont morts et tu les as pleurés;
Puis dans le regret tu t'obstines;
De la France assiégée ainsi que Jéricho
Partout se prolongeant jusqu'à toi vient l'écho
Sinistre et sourd des guillotines,

Et tu dors, ô Danton! Où sont tes grands projets!
Ces jours récents, ces jours meilleurs, où tu songeais
A l'œuvre d'un amour immense?

Où le sublime espoir des Français déliés
Du joug de la Terreur et réconciliés ?
Où le Comité de Clémence ?

Les Révolutions sont un terrain mouvant ;
On n'y va d'un pied sûr et ferme qu'en avant :
En avant donc, tribun farouche
Et tendre ! Tu te tais, tu ne trouves donc pas
L'héroïque signal du vaste branlebas,
Le cri que mugissait ta bouche.

Ta poitrine n'a plus de ces clameurs, lion,
Comme Achille pensif sous les murs d'Ilion
Qui pressentait sa fin prochaine.
Pendant que les Français te disent: « Nous mourons! »,
Tu laisses résigné venir les bûcherons
Qui n'épargnent pas le grand chêne.

III

LE BAISER DE JUDAS

Danton eût sauvé tout le monde,
même Robespierre.

GARAT. (*Mémoires.*)

Quand Robespierre, las des stériles furies
Et du déchaînement sans fin des barbaries,
Non moins exaspéré d'horreur et de dégoût
Par l'Hébertisme aussi fétide qu'un égoût,
Comprit que le Duchêne avec ses turpitudes
Pourrissait chaque jour le cœur des multitudes,
Inquiet et cherchant avec qui s'allier,
Il tourna ses regards vers le vieux Cordelier
Et désigna dans l'ombre aux flèches de Camille
Cette hydre aux cent replis qui pullule et fourmille.
Camille fit son œuvre et les tyrans grossiers
Qui ramenaient la plèbe aux instincts carnassiers
A jamais transpercés par cette plume artiste,
Succombèrent noyés dans leur fange hébertiste.

Où le sublime espoir des Français déliés
Du joug de la Terreur et réconciliés?
Où le Comité de Clémence?

Les Révolutions sont un terrain mouvant;
On n'y va d'un pied sûr et ferme qu'en avant :
En avant donc, tribun farouche
Et tendre! Tu te tais, tu ne trouves donc pas
L'héroïque signal du vaste branlebas,
Le cri que mugissait ta bouche.

Ta poitrine n'a plus de ces clameurs, lion,
Comme Achille pensif sous les murs d'Ilion
Qui pressentait sa fin prochaine.
Pendant que les Français te disent: « Nous mourons! »,
Tu laisses résigné venir les bûcherons
Qui n'épargnent pas le grand chêne.

III

LE BAISER DE JUDAS

> Danton eût sauvé tout le monde, même Robespierre.
>
> GARAT. (*Mémoires.*)

Quand Robespierre, las des stériles furies
Et du déchaînement sans fin des barbaries,
Non moins exaspéré d'horreur et de dégoût
Par l'Hébertisme aussi fétide qu'un égoût,
Comprit que le Duchêne avec ses turpitudes
Pourrissait chaque jour le cœur des multitudes,
Inquiet et cherchant avec qui s'allier,
Il tourna ses regards vers le vieux Cordelier
Et désigna dans l'ombre aux flèches de Camille
Cette hydre aux cent replis qui pullule et fourmille.
Camille fit son œuvre et les tyrans grossiers
Qui ramenaient la plèbe aux instincts carnassiers
A jamais transpercés par cette plume artiste,
Succombèrent noyés dans leur fange hébertiste.

Mais lorsque Robespierre à peu de frais vainqueur,
Grâce à ce vieil ami Desmoulins dont le cœur
Battait pour lui depuis les heures du collège,
Put de sang froid laisser se prendre dans un piège
Cet être confiant qui l'avait tant aimé,
Le jeter en pâture au cachot affamé
Et livrer, oublieux des saisons enfantines,
La tête fraternelle au fer des guillotines,
Robespierre fut lâche et traître et meurtrier,
Et rien, même la mer, ne saurait essuyer
Aux lèvres de ce morne et fatal patriote
La trace d'un nouveau baiser d'Iscariote.

IV

FABRICIUS PARIS

A AUGUSTE ROBERT

Nous nous embrassions par nos noms.
MONTAIGNE.

Cruauté des Collot, faiblesse des Barère!
Ce Saint-Just est de marbre et l'autre vend son frère;
Des vieilles amitiés il tranche le lien
Et Camille est livré par Maximilien!
Ils l'ont osé. — La nuit honteuse est leur complice,
Et, pour que leur décret inique s'accomplisse,
Des soudards d'Henriot et des gens à bâton
Se glissent ténébreux jusqu'au seuil de Danton
Et fondent vingt contre un sur cette immense proie.
Dans son nid de baisers et d'amoureuse joie
Desmoulins est saisi par les noirs racoleurs
De la mort qui riront de sa Lucile en pleurs.

Mais lorsque Robespierre à peu de frais vainqueur,
Grâce à ce vieil ami Desmoulins dont le cœur
Battait pour lui depuis les heures du collège,
Put de sang froid laisser se prendre dans un piège
Cet être confiant qui l'avait tant aimé,
Le jeter en pâture au cachot affamé
Et livrer, oublieux des saisons enfantines,
La tête fraternelle au fer des guillotines,
Robespierre fut lâche et traître et meurtrier,
Et rien, même la mer, ne saurait essuyer
Aux lèvres de ce morne et fatal patriote
La trace d'un nouveau baiser d'Iscariote.

IV

FABRICIUS PARIS

A AUGUSTE ROBERT

Nous nous embrassions par nos noms.
MONTAIGNE.

Cruauté des Collot, faiblesse des Barère!
Ce Saint-Just est de marbre et l'autre vend son frère;
Des vieilles amitiés il tranche le lien
Et Camille est livré par Maximilien!
Ils l'ont osé. — La nuit honteuse est leur complice,
Et, pour que leur décret inique s'accomplisse,
Des soudards d'Henriot et des gens à bâton
Se glissent ténébreux jusqu'au seuil de Danton
Et fondent vingt contre un sur cette immense proie.
Dans son nid de baisers et d'amoureuse joie
Desmoulins est saisi par les noirs racoleurs
De la mort qui riront de sa Lucile en pleurs.

Lâches ! dans un seul coup de leur filet infâme,
Ils ont tout pris, Hérault qui meurt pour une femme
Et Philippeaux qui meurt pour la justice, et toi,
Grand veneur du dix Août donnant la chasse au Roi,
Des chouans foudroyés superbe antagoniste,
Terrible épée et cœur tendre, vrai Dantoniste,
Westermann ! et tes mains triomphantes, tes mains
Qui naguères chassaient à travers les chemins
Les Vendéens sanglants, criant miséricorde,
Pour leur ravir la foudre il suffit d'une corde !

Piège ignoble ! et demain la ville à son éveil
Saura que les cachots haïs par le soleil
Dévorent ses tribuns, ses lutteurs, ses génies,
Sans répondre au défi des sourdes tyrannies
Par le cri qui s'insurge et la vaste rumeur
D'un grand flot populaire indocile au rameur.

O captifs, expiez votre sainte démence ;
Car tous vous renîront, martyrs de la clémence,
Hormis un seul, héros ignoré ; c'est Pâris,
Fabricius Pâris le greffier qui, tandis
Que les fiers accusés défendus par l'histoire
Défilent isolés vers le prétoire
[illegible] lisent leur arrêt dans l'œil de Coffinhal,
[illegible], au devant des beaux vaincus de Prairial,

Sans que son calme front sourcillât d'une ligne,
S'avança, puis d'un air simple et d'un geste digne
Dans les bras de Danton se jeta! quel baiser
Héroïque et quel cœur fallut-il pour oser
S'offrir, quand la pitié comptait parmi les crimes,
A la contagieuse approche des victimes,
Et, résigné d'avance aux vengeances du sort,
Embrasser le malheur, le péril et la mort!

« La voix ! J'ai prononcé l'universel holà ;
« La Révolution par mon verbe parla,
« Et, tour à tour ardente, effarée ou farouche,
« Surprit les battements de son cœur sur ma bouche,
« Au dix août, au vingt juin, au Champ de Mars, et quand
« La Patrie en danger devint un vaste camp,
« Acclamant d'un seul bond mes accents militaires
« Par le multiple écho des armes volontaires.
« Oui ! je fus cette voix de la France, et c'est moi
« Où s'usa la Gironde et qui brisai le Roi,
« Qui d'un geste à vos pieds mis soudain la Belgique,
« Moi de toute œuvre énorme ouvrier énergique,
« Qui fis la République et qui fis la Terreur,
« Non pour rassasier une lâche fureur
« Et vouer l'innocent au destin du coupable,
« Mais pour que mon pays menacé fût capable
« De vaincre et d'exercer la suprême vertu
« De faire grâce après avoir bien combattu.
« J'ai flétri les bourreaux en plaignant les victimes,
« J'ai voulu le bonheur de tous..... Voilà mes crimes !
« Et maintenant, venez, vil ramas de menteurs,
« Vous mes accusateurs, mes calomniateurs,
« Monsieur le chevalier de Saint-Just ! un Barère,
« Suppôt de monarchie et des Feuillants confrère,
« Un Vouland, un Vadier, un Amar, tous Feuillants.
« Les voyez-vous là-bas ces dogues aboyants,

VI

LE CRI SUPRÊME

A M. CHARLES SEIGNOBOS

Les Titans sont tombés.
ARMAND SILVESTRE.

Devant ce tribunal où Tinville assassine
Ces Cordeliers en qui la pitié prit racine,
Les voilà tous!
Hermann interroge d'un ton
Cruel et faux celui qu'on appelle Danton.
Georges Danton répond à l'interrogatoire :

« J'ai trente ans. Une tombe attend mon corps. L'histoire
« A des Panthéons d'or pour y loger mon nom.
« Je suis la voix d'airain d'un peuple, le canon
« Qui proclame aux échos sa joie ou sa colère,
« Le dur métal sonnant le tocsin populaire,

« La voix ! J'ai prononcé l'universel holà ;
« La Révolution par mon verbe parla,
« Et, tour à tour ardente, effarée ou farouche,
« Surprit les battements de son cœur sur ma bouche,
« Au dix août, au vingt juin, au Champ de Mars, et quand
« La Patrie en danger devint un vaste camp,
« Acclamant d'un seul bond mes accents militaires
« Par le multiple écho des armes volontaires.
« Oui ! je fus cette voix de la France, et c'est moi
« Où s'usa la Gironde et qui brisai le Roi,
« Qui d'un geste à vos pieds mis soudain la Belgique,
« Moi de toute œuvre énorme ouvrier énergique,
« Qui fis la République et qui fis la Terreur,
« Non pour rassasier une lâche fureur
« Et vouer l'innocent au destin du coupable,
« Mais pour que mon pays menacé fût capable
« De vaincre et d'exercer la suprême vertu
« De faire grâce après avoir bien combattu.
« J'ai flétri les bourreaux en plaignant les victimes,
« J'ai voulu le bonheur de tous..... Voilà mes crimes !
« Et maintenant, venez, vil ramas de menteurs,
« Vous mes accusateurs, mes calomniateurs,
« Monsieur le chevalier de Saint-Just ! un Barère,
« Suppôt de monarchie et des Feuillants confrère,
« Un Vouland, un Vadier, un Amar, tous Feuillants.
« Les voyez-vous là-bas ces dogues aboyants,

« Leurs museaux en arrêts à l'étroite lucarne ?
« Les yeux fixes, leur meute à notre mort s'acharne.
« Qu'elle approche pour mieux contempler le lion
« En face..... J'en appelle à la Convention !
« Nous sommes désarmés, enchaînés d'impuissance :
« Qu'ils viennent nos témoins vengeurs, notre innocence
« Rayonnera limpide au ciel de Prairial
« Et vous-mêmes, jurés, par un arrêt loyal,
« Vous nous rendrez au peuple, à l'amour, à la vie.
« Quand la grande Assemblée un moment asservie
« Nous aura tous absous d'un applaudissement,
« Jusqu'à son pur sommet la Montagne ardemment
« Nous ravira dans une ivresse auguste et fière,
« Et je pardonnerai sans doute à Robespierre ! »

La foule l'écoutait émue, et les jurés
Levaient sur le tribun des yeux mal assurés.
Il parla longuement, et quand la violence
Ou la ruse voulait le contraindre au silence,
A l'Hermann, au Fouquier, il lançait des mépris
Superbes, et ses cris d'aigle irrité, ses cris
Emplissaient les parois tremblantes de la salle
D'une sonorité terrible et colossale,
D'un bruit prodigieux de trombe et d'ouragan.
On eût dit un orage aux lèvres d'un Titan,
Tant sa voix ébranlant les vitres, dans la rue

Par le vent rejetée à la foule éperdue,
Sur Paris qui livrait ses tribuns à la mort,
Tonnait en renversant les cœurs dans le remord.
Tant les longs roulements de l'éloquente foudre
Grondaient et par moments prosternaient dans la poudre
Les fronts anéantis des juges écrasés
Qui devant un Danton semblaient des accusés.

« Leurs museaux en arrêts à l'étroite lucarne ?
« Les yeux fixes, leur meute à notre mort s'acharne.
« Qu'elle approche pour mieux contempler le lion
« En face..... J'en appelle à la Convention !
« Nous sommes désarmés, enchaînés d'impuissance :
« Qu'ils viennent nos témoins vengeurs, notre innocence
« Rayonnera limpide au ciel de Prairial
« Et vous-mêmes, jurés, par un arrêt loyal,
« Vous nous rendrez au peuple, à l'amour, à la vie.
« Quand la grande Assemblée un moment asservie
« Nous aura tous absous d'un applaudissement,
« Jusqu'à son pur sommet la Montagne ardemment
« Nous ravira dans une ivresse auguste et fière,
« Et je pardonnerai sans doute à Robespierre ! »

La foule l'écoutait émue, et les jurés
Levaient sur le tribun des yeux mal assurés.
Il parla longuement, et quand la violence
Ou la ruse voulait le contraindre au silence,
A l'Hermann, au Fouquier, il lançait des mépris
Superbes, et ses cris d'aigle irrité, ses cris
Emplissaient les parois tremblantes de la salle
D'une sonorité terrible et colossale,
D'un bruit prodigieux de trombe et d'ouragan.
On eût dit un orage aux lèvres d'un Titan,
Tant sa voix ébranlant les vitres, dans la rue

Par le vent rejetée à la foule éperdue,
Sur Paris qui livrait ses tribuns à la mort,
Tonnait en renversant les cœurs dans le remord.
Tant les longs roulements de l'éloquente foudre
Grondaient et par moments prosternaient dans la poudre
Les fronts anéantis des juges écrasés
Qui devant un Danton semblaient des accusés.

VII

DERNIÈRE LETTRE DE CAMILLE A LUCILE

Lucile, ô ma femme-enfant,
Réchauffant
Sourire de ma jeunesse,
Faut-il, loin de ton amour,
Que le jour
Pour moi tristement renaisse ?

Faut-il, loin de tes baisers
Refusés
A ma lèvre juvénile,
Qu'on m'ait plongé sans espoir
Dans le noir
D'une prison, ma Lucile ?

Pauvre chercheur innocent,
Ne pensant
Au peuple affranchi de maîtres

Que pour faire sans danger
Partager
Mon ivresse à tous les êtres,

Je rêvais des jeux, des chants,
Les méchants
Envieux d'une alégresse
Qui fit courir dans les sens
Des passants
Les grands souffles de la Grèce.

Hélas ! en nos jours mauvais
Je rêvais
La France enfin rassurée,
Enfin, apprenant aux cœurs
Ses douceurs,
La République adorée !

Rêve d'or et de soleil !
Le réveil
Me jette à trente ans dans l'ombre
Des cachots mornes et durs,
Dont les murs
Ont compté des morts sans nombre.

VII

DERNIÈRE LETTRE DE CAMILLE A LUCILE

Lucile, ô ma femme-enfant,
Réchauffant
Sourire de ma jeunesse,
Faut-il, loin de ton amour,
Que le jour
Pour moi tristement renaisse ?

Faut-il, loin de tes baisers
Refusés
A ma lèvre juvénile,
Qu'on m'ait plongé sans espoir
Dans le noir
D'une prison, ma Lucile ?

Pauvre chercheur innocent,
Ne pensant
Au peuple affranchi de maîtres

Que pour faire sans danger
Partager
Mon ivresse à tous les êtres,

Je rêvais des jeux, des chants,
Les méchants
Envieux d'une alégresse
Qui fit courir dans les sens
Des passants
Les grands souffles de la Grèce.

Hélas ! en nos jours mauvais
Je rêvais
La France enfin rassurée,
Enfin, apprenant aux cœurs
Ses douceurs,
La République adorée !

Rêve d'or et de soleil !
Le réveil
Me jette à trente ans dans l'ombre
Des cachots mornes et durs,
Dont les murs
Ont compté des morts sans nombre.

O traîtres, ô mes bourreaux,
Les barreaux
Laissent avec ironie
Entrevoir là-bas soudain
Le jardin
De notre enfance bénie.

Que de fois sous ces lilas,
Jamais las
D'ineffables causeries,
Nous restâmes jusqu'au soir
Croyant voir
L'avenir plein de féeries.

L'avenir ! c'est le présent
Écrasant
Qui répond à notre songe :
Jeunesse, gloire, gaîté,
Liberté,
Tout fut néant et mensonge.

Sous ces fleurs, sous ces massifs
Où pensifs
Nous buvions la joie insigne,

Je ne vois, triste témoin,
Que de loin
Ta mère qui me fait signe.

Et toi, tu ne peux venir,
Cher désir,
Rose des enchanteresses,
Ame douce à respirer,
M'enivrer
De fugitives caresses ;

Mais au moins, dans les ennuis
De ces nuits
Froides et mélancoliques,
Tu peux, ô cœur familier,
M'envoyer
Quelques suprêmes reliques ;

Quelques boucles de cheveux,
Je les veux ;
Un portrait, belle des belles,
Et ce grand verre où rêveur
Le graveur
A mis nos deux noms fidèles.

O traîtres, ô mes bourreaux,
Les barreaux
Laissent avec ironie
Entrevoir là-bas soudain
Le jardin
De notre enfance bénie.

Que de fois sous ces lilas,
Jamais las
D'ineffables causeries,
Nous restâmes jusqu'au soir
Croyant voir
L'avenir plein de féeries.

L'avenir ! c'est le présent
Écrasant
Qui répond à notre songe :
Jeunesse, gloire, gaîté,
Liberté,
Tout fut néant et mensonge.

Sous ces fleurs, sous ces massifs
Où pensifs
Nous buvions la joie insigne,

Je ne vois, triste témoin,
Que de loin
Ta mère qui me fait signe.

Et toi, tu ne peux venir,
Cher désir,
Rose des enchanteresses,
Ame douce à respirer,
M'enivrer
De fugitives caresses ;

Mais au moins, dans les ennuis
De ces nuits
Froides et mélancoliques,
Tu peux, ô cœur familier,
M'envoyer
Quelques suprêmes reliques ;

Quelques boucles de cheveux,
Je les veux ;
Un portrait, belle des belles,
Et ce grand verre où rêveur
Le graveur
A mis nos deux noms fidèles.

VIII

KARAMSIN

A ALBERT COLLIGNON

Calme et sinistrement joyeux comme un corbeau,
Un homme au front kalmouck ricanait dans la rue
Quand, dédaigneux parmi la foule qui se rue,
Danton et ses amis marchèrent au tombeau.

O bonheur d'avoir vu s'éteindre un tel flambeau !
L'étranger s'éloigna, sur sa face bourrue
Gardant la vision à peine disparue
D'une France arrachant à son cœur un lambeau.

Extasié, ravi, transfiguré, ce Russe
Que le Czar déléguait afin que son astuce
De la Pologne aux fers détournât nos combats,

Fêtait ce Comité sur qui n'avait pu mordre
L'esprit de propagande et célébrait tout bas
Robespierre, inventeur « du grand parti de l'ordre. »

IX

LE CUISINIER MÉOT

A ALPHONSE DAUDET

C'était Comus à Rome et c'est encore un dieu.
On l'honore, on l'admire, et dans Paris en feu
Il existe à foison des Brutus sybarites
Qui du divin traiteur ont scruté tous les rites
Et rendent à sa table un culte délicat.
Gourmet comme un chanoine en son canonicat
Plus d'un vers ces festins se glisse à la sourdine
Et chez l'inoffensif Méot la Terreur dîne.
C'est le gai rendez-vous des proscripteurs badins
Qui le jour sur Camille ou sur les Girondins
Ont à point aiguisé leur appétit nocturne.
Quant la boule de mort a bien roulé dans l'urne,
Au pâté d'ortolans on trouve des saveurs
Suprêmes, et les yeux poursuivent plus rêveurs,

VIII

KARAMSIN

A ALBERT COLLIGNON

Calme et sinistrement joyeux comme un corbeau,
Un homme au front kalmouck ricanait dans la rue
Quand, dédaigneux parmi la foule qui se rue,
Danton et ses amis marchèrent au tombeau.

O bonheur d'avoir vu s'éteindre un tel flambeau !
L'étranger s'éloigna, sur sa face bourrue
Gardant la vision à peine disparue
D'une France arrachant à son cœur un lambeau.

Extasié, ravi, transfiguré, ce Russe
Que le Czar déléguait afin que son astuce
De la Pologne aux fers détournât nos combats,

Fêtait ce Comité sur qui n'avait pu mordre
L'esprit de propagande et célébrait tout bas
Robespierre, inventeur « du grand parti de l'ordre. »

IX

LE CUISINIER MÉOT

A ALPHONSE DAUDET

C'était Comus à Rome et c'est encore un dieu.
On l'honore, on l'admire, et dans Paris en feu
Il existe à foison des Brutus sybarites
Qui du divin traiteur ont scruté tous les rites
Et rendent à sa table un culte délicat.
Gourmet comme un chanoine en son canonicat
Plus d'un vers ces festins se glisse à la sourdine
Et chez l'inoffensif Méot la Terreur dîne.
C'est le gai rendez-vous des proscripteurs badins
Qui le jour sur Camille ou sur les Girondins
Ont à point aiguisé leur appétit nocturne.
Quant la boule de mort a bien roulé dans l'urne,
Au pâté d'ortolans on trouve des saveurs
Suprêmes, et les yeux poursuivent plus rêveurs,

Parmi les [illegible] de ces têtes coupées,
Un proche[illegible] de blanches priapées.
Ils sont [illegible] galants que monsieur de Bertin.
C'est Sén[illegible] Vadier, Géronte libertin,
A[illegible]able à ses manchettes neuves
Et qui [illegible] les mains à celles qu'il fait veuves,
[illegible] de la fête et ce subtil Scapin
[illegible] ou persiflant l'amphitryon Dupin
[illegible] un dessert égrillard et médite
[illegible] de Lavoisier dans les yeux d'Aphrodite.

Le vin jaseur circule et bientôt le Chablis,
Verse aux sanglants buveurs l'ivresse et les oublis,
Et le désir s'allume à leur joue empourprée;
Leur corps est à Paris et leur âme à Caprée !

X

LE TESTAMENT DE CONDORCET

A M. ADRIEN HÉBRARD

I

Sage Républicain que la haine diffame,
Sans jamais pouvoir le ternir,
Condorcet proscrit, seul, caché par une femme,
Porte en soi l'immense avenir.
Que lui font le passé, le présent, la tempête
Sifflante dans l'air haletant,
La hache à tout moment pendante sur sa tête
Insatiable et qui l'attend?
Il méconnaît la mort qui passe et qui repasse
Incessamment dans le chemin
Et qui semble aujourd'hui ne lui faire encor grâce
Que pour le reprendre demain.

L'âme de Condorcet stoïque, inébranlée,
Plane au-dessus de ces périls,
Toujours plus haut et va par l'espace, envolée
A travers de lointains exils.
Il voit l'Humanité dans son cours séculaire,
Suit en ses bonds étincelants
La grande voyageuse et note sans colère
Ses chutes comme ses élans.
Malgré les rois, malgré les bonzes, les satrapes,
Les myrmidons ou les titans
Qui retardent sa marche, il compte neuf étapes
Sur la route large des temps.
Neuf âges lumineux d'où notre race humaine
Prend un sûr et nouvel essor,
Et part, obéissant à la loi qui la mène,
Comme à la quête d'un trésor.
L'argonaute éternel qu'appellent sans relâché
La science et la liberté,
Le genre humain d'un pied ferme accomplit sa tâche.
L'itinéraire illimité,
Et, devant le penseur, témoin de chaque halte,
De chaque oasis rajeuni,
Suit la marche en avant que Condorcet exalte,
Le grand Progrès indéfini!

II

De cette vision le condamné s'enivre
Et, toujours extatique et fort,
Il la déroule au pur courant d'un noble livre
Sans trahir nul pénible effort.
Il est lui-même ardent et froid; il nous révèle
Dans ce limpide testament
Sa foi sans défaillir en la race nouvelle
Et son sublime entêtement.
Il croit au Bien, il croit au Mieux, il croit au Juste :
Le Mal, cet accident grossier,
Ne peut même entamer l'enveloppe robuste
De ses convictions d'acier.
La Révolution le proscrit et le tue :
Résigné tel qu'un fils pieux
Il lui garde en son cœur une blanche statue
Sur l'autel le plus glorieux.
Il l'absout et la voit pareille à la Nature
Dont le soleil chauffe les airs,
Morbide et meurtrier pour mainte créature,
Vivifiant pour l'univers.

L'âme de Condorcet stoïque, inébranlée,
Plane au-dessus de ces périls,
Toujours plus haut et va par l'espace, envolée
A travers de lointains exils.
Il voit l'Humanité dans son cours séculaire,
Suit en ses bonds étincelants
La grande voyageuse et note sans colère
Ses chutes comme ses élans.
Malgré les rois, malgré les bonzes, les satrapes,
Les myrmidons ou les titans
Qui retardent sa marche, il compte neuf étapes
Sur la route large des temps.
Neuf âges lumineux d'où notre race humaine
Prend un sûr et nouvel essor,
Et part, obéissant à la loi qui la mène,
Comme à la quête d'un trésor.
L'argonaute éternel qu'appellent sans relâché
La science et la liberté,
Le genre humain d'un pied ferme accomplit sa tâche,
L'itinéraire illimité,
Et, devant le penseur, témoin de chaque halte,
De chaque oasis rajeuni,
Suit la marche en avant que Condorcet exalte,
Le grand Progrès indéfini!

II

De cette vision le condamné s'enivre
Et, toujours extatique et fort,
Il la déroule au pur courant d'un noble livre
Sans trahir nul pénible effort.
Il est lui-même ardent et froid; il nous révèle
Dans ce limpide testament
Sa foi sans défaillir en la race nouvelle
Et son sublime entêtement.
Il croit au Bien, il croit au Mieux, il croit au Juste :
Le Mal, cet accident grossier,
Ne peut même entamer l'enveloppe robuste
De ses convictions d'acier.
La Révolution le proscrit et le tue :
Résigné tel qu'un fils pieux
Il lui garde en son cœur une blanche statue
Sur l'autel le plus glorieux.
Il l'absout et la voit pareille à la Nature
Dont le soleil chauffe les airs,
Morbide et meurtrier pour mainte créature,
Vivifiant pour l'univers.

III

Ainsi dans sa retraite obscure et clandestine,
Accessible à la trahison,
Sous le couteau, non loin du champ de guillotine,
Et constamment prêt au poison,
Le sage, dédaigneux des bourreaux, pur de haine,
Embrasse de ses yeux pensifs
Les siècles à venir et l'époque prochaine
Où, libre des maux primitifs,
A jamais affranchis des fourbes et des maîtres,
Paisibles et réjouis,
Dans leur fraternité paisible tous les êtres
Iront sous les cieux éblouis.
Chantant ce songe d'or comme le chant du cygne,
Condorcet mourut consolé
De l'horreur transitoire et du présent indigne
Par l'avenir immaculé.
Il mourut en pressant dans ses bras l'Espérance
Prête encor à le secourir,
Il son dernier regard vit triompher la France
Et la République fleurir !

XI

LES MÈRES

A JULES LEVALLOIS

Ainsi les heures éphémères,
Les mois, les rapides saisons
Retrouveront toujours les mères
Assises au seuil des prisons ;

Insensibles à la cohue,
Aux cris sauvages ou moqueurs,
Saintes Niobés de la rue,
Elles restent où sont leurs cœurs.

Rien ne peut émouvoir ces femmes ;
Leur corps chétif est soulevé
Par leurs pensers : ce sont des âmes
Immobiles sur le pavé.

III

Ainsi dans sa retraite obscure et clandestine,
Accessible à la trahison,
Sous le couteau, non loin du champ de guillotine,
Et constamment prêt au poison,
Le sage, dédaigneux des bourreaux, pur de haine,
Embrasse de ses yeux pensifs
Les siècles à venir et l'époque prochaine
Où, libre des maux primitifs,
A jamais affranchis des fourbes et des maîtres,
Purifiés et réjouis,
Dans leur fraternité paisible tous les êtres
Iront sous les cieux éblouis.
Chantant ce songe d'or comme le chant du cygne,
Condorcet mourut consolé
De l'horreur transitoire et du présent indigne
Par l'avenir immaculé.
Il mourut en pressant dans ses bras l'Espérance
Prête encor à le secourir,
Et son dernier regard vit triompher la France
Et la République fleurir !

XI

LES MÈRES

A JULES LEVALLOIS

Ainsi les heures éphémères,
Les mois, les rapides saisons
Retrouveront toujours les mères
Assises au seuil des prisons ;

Insensibles à la cohue,
Aux cris sauvages ou moqueurs,
Saintes Niobés de la rue,
Elles restent où sont leurs cœurs.

Rien ne peut émouvoir ces femmes ;
Leur corps chétif est soulevé
Par leurs pensers : ce sont des âmes
Immobiles sur le pavé.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Elle observe dans ses alarmes
Un désespoir silencieux :
La douleur a tari ses larmes :
Les pleurs sont secs dans ses yeux !

XII

LE FAUBOURG ANTOINE

A M. CHARLES LENIENT

Avez-vous entendu frémir dans les ramures
Le vent d'automne? Tels de véhéments murmures
Traversent le faubourg Antoine soucieux.
Or le faubourg Antoine, ô frères, c'est le vieux
Patriote, le dur preneur de la Bastille,
L'escaladeur du Louvre, et celui dont la fille,
Éclose au soleil d'Août sur les pavés en feu,
Belle comme le rêve immuable d'un dieu,
S'appelle République et lance le tonnerre.

Donc, lorsque cette enfant, invincible en son aire,
Triomphe, le faubourg au cœur large est content
Et va, d'un pas joyeux, jusqu'à Ménilmontant

Leur chair devient indifférente
Au soleil comme au froid qui mord.
Leur oreille n'est plus vibrante
Que pour les bulletins de mort.

Pauvres vieillesses consternées !
Combien songent, les doigts tremblants,
A ces têtes emprisonnées,
A ces têtes sans cheveux blancs.

Combien, rejetant la folie
D'un espoir que tout leur défend,
Portent le deuil d'êtres en vie,
Veuves déjà de leur enfant.

Toutes par des sanglots fidèles
Attestent de prochains trépas,
Toutes, excepté l'une d'elles
Qui se tait et ne pleure pas.

Elle observe dans ses alarmes
Un désespoir silencieux :
La douleur a tari ses larmes ;
Les pleurs sont usés dans ses yeux !

XII

LE FAUBOURG ANTOINE

A M. CHARLES LENIENT

Avez-vous entendu frémir dans les ramures
Le vent d'automne? Tels de véhéments murmures
Traversent le faubourg Antoine soucieux.
Or le faubourg Antoine, ô frères, c'est le vieux
Patriote, le dur preneur de la Bastille,
L'escaladeur du Louvre, et celui dont la fille,
Éclose au soleil d'Août sur les pavés en feu,
Belle comme le rêve immuable d'un dieu,
S'appelle République et lance le tonnerre.

Donc, lorsque cette enfant, invincible en son aire,
Triomphe, le faubourg au cœur large est content
Et va, d'un pas joyeux, jusqu'à Ménilmontant

Ou parmi les coteaux familiers de Charonne,
Fêter la France au front de laquelle fleuronne
La victoire, et chanter l'impétueux refrain
Qui là-bas vole avec les balles sur le Rhin :
La grande Marseillaise emplit l'humble guinguette.
Ce rude travailleur en honnête goguette
Danse naïvement, sans se faire prier,
Des rigodons rhythmés par un ménétrier,
Et, lutteur fauve, admet la folâtre cadence
Des menuets galants et de la contredanse.
O joie exubérante et candide !

Aujourd'hui
Un atterrant chagrin semble peser sur lui
Et, de ses décadis n'observant point la fête,
Il va, triste et muet, le bonnet rouge en tête,
Plus grave qu'en ces jours de labeur obstiné
Où, brisé de fatigue, au moins il se sent né
Pour vivre libre dans une fière patrie.
Non ! sa démarche est morne et sa face assombrie
Et sa voix irritée et rauque par moments
Traîne aux noirs carrefours de longs mugissements.
C'en est fait ! le faubourg Antoine est en colère !
Pourquoi ?

C'est qu'il a cru recevoir le salaire
Des périls acceptés et des tourments soufferts,

Et de cette rupture immense de ses fers,
Par la plus belle et la plus pure des conquêtes,
La République ! Mais cette dîme de têtes
Que chaque jour sanglant vient jeter sur ses pas,
Cette quotidienne offrande, il n'en veut pas.
Son âpre aversion du Royalisme tombe
Devant la monotone horreur d'une hécatombe,
Et généreux il souffre à voir tous immolés
Les innocents avec les coupables mêlés.
Les vierges de seize ans, en proie aux victimaires,
Ravissent la pitié sanglotante des mères,
Et les vieillards font mal aux jeunes ouvriers
Qui regagnent d'un pas troublé leurs ateliers
Quand ils ont vu passer toutes ces têtes blanches.

Ainsi cet échafaud immobile, ces planches
Funèbres, le panier, le couperet, le son
Et l'assiduité du régulier Sanson,
Et toute cette pompe atroce du supplice,
Le faubourg n'en veut plus, lassé d'être complice,
Même par ses regards, et se refuse à voir
Le cortège qu'on mène en foule à l'abattoir
Comme pour assouvir de sinistres frairies.
Il te faut des combats et non pas des tueries,
Brave faubourg, soldat de Santerre, et témoin
De ces hideurs, tu veux les reléguer plus loin,

Ou parmi les coteaux familiers de Charonne,
Fêter la France au front de laquelle fleuronne
La victoire, et chanter l'impétueux refrain
Qui là-bas vole avec les balles sur le Rhin :
La grande Marseillaise emplit l'humble guinguette.
Ce rude travailleur en honnête goguette
Danse naïvement, sans se faire prier,
Des rigodons rhythmés par un ménétrier,
Et, lutteur fauve, admet la folâtre cadence
Des menuets galants et de la contredanse.
O joie exubérante et candide !

Aujourd'hui
Un atterrant chagrin semble peser sur lui
Et, de ses décadis n'observant point la fête,
Il va, triste et muet, le bonnet rouge en tête,
Plus grave qu'en ces jours de labeur obstiné
Où, brisé de fatigue, au moins il se sent né
Pour vivre libre dans une fière patrie.
Non ! sa démarche est morne et sa face assombrie
Et sa voix irritée et rauque par moments
Traîne aux noirs carrefours de longs mugissements.
C'en est fait ! le faubourg Antoine est en colère !
Pourquoi ?

C'est qu'il a cru recevoir le salaire
Des périls acceptés et des tourments soufferts,

Et de cette rupture immense de ses fers,
Par la plus belle et la plus pure des conquêtes,
La République ! Mais cette dîme de têtes
Que chaque jour sanglant vient jeter sur ses pas,
Cette quotidienne offrande, il n'en veut pas.
Son âpre aversion du Royalisme tombe
Devant la monotone horreur d'une hécatombe,
Et généreux il souffre à voir tous immolés
Les innocents avec les coupables mêlés.
Les vierges de seize ans, en proie aux victimaires,
Ravissent la pitié sanglotante des mères,
Et les vieillards font mal aux jeunes ouvriers
Qui regagnent d'un pas troublé leurs ateliers
Quand ils ont vu passer toutes ces têtes blanches.

Ainsi cet échafaud immobile, ces planches
Funèbres, le panier, le couperet, le son
Et l'assiduité du régulier Sanson,
Et toute cette pompe atroce du supplice,
Le faubourg n'en veut plus, lassé d'être complice,
Même par ses regards, et se refuse à voir
Le cortège qu'on mène en foule à l'abattoir
Comme pour assouvir de sinistres frairies.
Il te faut des combats et non pas des tueries,
Brave faubourg, soldat de Santerre, et témoin
De ces hideurs, tu veux les reléguer plus loin,

Et, chaque jour, comme un orageux interprète,
Ton murmure vient dire : « Arrière! » à la charrette.
La charrette recule interdite, et demain
La marche de la mort changera de chemin!

VIII

LE TALION

I

CATHERINE THÉOT

A FRANÇOIS COPPÉE

Nous n'avions point encor de mères de l'Église.
MARIE-JOSEPH CHÉNIER.

A la vague lueur des furtives veilleuses
Des êtres singuliers, aux yeux hagards, tout bas
Chuchotent des récits de choses merveilleuses,
Des confidences de sabbats;

Cependant qu'au dehors sous l'éclat des tonnerres
S'ouvrent de libres cœurs à la raison éclos,
Ces mesquins héritiers des convulsionnaires
Font du mysticisme à huis clos,

Des miracles en chambre! on prêche, on magnétise,
On confesse, on flagelle, on exorcise, on a
Un mélange inouï d'horreur et de sottise,
La Foire jouant le Sina.

Tout cela vaticine en famille. Copistes
Vulgaires des effrois d'Erythrée et d'Endor,
Des fous, de vils fripons, de peureux royalistes
Vont prophétisant l'âge d'or,

Sur une mer de sang des cieux d'azur sans tache,
Des glaives abaissés sur tous les rois fuyards,
La messe noire dite à l'aide de la hache
Par des vicaires savoyards ;

Tout un surnaturel prosaïque et débile.
Mais que d'initiés se pressent dans ce lieu
Où la caduque hôtesse, idiote sibylle,
Se proclame Mère de Dieu.

Tandis qu'elle marmonne en syllabes confuses
Les mots d'Être suprême et d'Enfer et d'Élus,
Deux filles de vingt ans captivent par leurs ruses
Les visiteurs irrésolus.

Catherine Théot est cette vieille étrange
Sur un fauteuil juchée avec un air rêveur.
Don Gerle le chartreux fait près d'elle l'archange ;
Rien n'est absent que le Sauveur ;

Ce Messie invoqué qu'attend un trône vide,
L'homme d'Apocalypse, unique espoir des bons,
Des justes et des purs qui guettent, l'œil avide,
Un Christ successeur des Bourbons,

Un Christ ayant Marat pour précurseur, un maître
Mêlant dans un hommage égal, un même honneur,
Le voyant, le bourreau, la sorcière et le prêtre,
Un doux Jésus guillotineur !

Et c'est toi, Robespierre, élève de Jean-Jacques,
Philosophe, c'est toi dont la faiblesse admet
Que ces illuminés, te dédiant leurs Pâques,
T'exaltent comme un Mahomet ;

Jésus de la Théot, Christ du moine Don Gerle,
C'est donc toi, Robespierre ! et tous tes envieux,
De te jeter au front comme un flot qui déferle
Ces sobriquets injurieux.

Perfide apothéose où ton renom succombe !
Écoute, Robespierre, écoute ce Vadier.
Sa parole effleurant Catherine retombe
Sur toi comme un lourd bélier.

Tout cela vaticine en famille. Copistes
Vulgaires des effrois d'Erythrée et d'Endor,
Des fous, de vils fripons, de peureux royalistes
Vont prophétisant l'âge d'or,

Sur une mer de sang des cieux d'azur sans tache,
Des glaives abaissés sur tous les rois fuyards,
La messe noire dite à l'aide de la hache
Par des vicaires savoyards ;

Tout un surnaturel prosaïque et débile.
Mais que d'initiés se pressent dans ce lieu
Où la caduque hôtesse, idiote sibylle,
Se proclame Mère de Dieu.

Tandis qu'elle marmonne en syllabes confuses
Les mots d'Être suprême et d'Enfer et d'Élus,
Deux filles de vingt ans captivent par leurs ruses
Les visiteurs irrésolus.

Catherine Théot est cette vieille étrange
Sur un fauteuil juchée avec un air rêveur.
Don Gerle le chartreux fait près d'elle l'archange ;
Rien n'est absent que le Sauveur ;

Ce Messie invoqué qu'attend un trône vide,
L'homme d'Apocalypse, unique espoir des bons,
Des justes et des purs qui guettent, l'œil avide,
Un Christ successeur des Bourbons,

Un Christ ayant Marat pour précurseur, un maître
Mêlant dans un hommage égal, un même honneur,
Le voyant, le bourreau, la sorcière et le prêtre,
Un doux Jésus guillotineur !

Et c'est toi, Robespierre, élève de Jean-Jacques,
Philosophe, c'est toi dont la faiblesse admet
Que ces illuminés, te dédiant leurs Pâques,
T'exaltent comme un Mahomet ;

Jésus de la Théot, Christ du moine Don Gerle,
C'est donc toi, Robespierre ! et tous tes envieux,
De te jeter au front comme un flot qui déferle
Ces sobriquets injurieux.

Perfide apothéose où ton renom succombe !
Écoute, Robespierre, écoute ce Vadier.
Sa parole effleurant Catherine retombe
Sur toi comme un lourd bélier.

Le ridicule autant que le fer décapite.
Écoute encor Vadier! il parle, expert aux jeux
Meurtriers, et branlant sa tête décrépite
Il émeut un rire orageux;

Un rire qui bondit et qui court et qui roule,
Trombe, foudre, incendie, ouragan, tourbillon,
Vaste soulèvement assez fort dans sa houle
Pour tordre la Convention.

Ils l'avaient bien prédit, infortuné déiste,
Les Rabaud, les Guadet, ces fiers guillotinés,
Que tu serais toujours le bonze qui persiste
A croire ses rivaux damnés.

Te voilà plus qu'un bonze, un rival des Messies
Que dans l'espoir flottant des prochains paradis
Montrent de creux vendeurs d'obscures prophéties
A des badauds dans un taudis.

Ah! qu'une fois au moins ton grave orgueil se cabre
Et qu'il repousse avec des mépris menaçants
Tes mages de hasard et ta sainte Chalabre,
Toutes tes porteuses d'encens;

Car ce culte secret, honteux, calqué sur Rome,
Réclame de ta part un hautain désaveu.
Lorsque, tribun puissant, on se croit un grand homme,
L'on n'a pas besoin d'être un dieu!

Le ridicule autant que le fer décapite.
Écoute encor Vadier! il parle, expert aux jeux
Meurtriers, et branlant sa tête décrépite
Il émeut un rire orageux;

Un rire qui bondit et qui court et qui roule,
Trombe, foudre, incendie, ouragan, tourbillon,
Vaste soulèvement assez fort dans sa houle
Pour tordre la Convention.

Ils l'avaient bien prédit, infortuné déiste,
Les Rabaud, les Guadet, ces fiers guillotinés,
Que tu serais toujours le bonze qui persiste
A croire ses rivaux damnés.

Te voilà plus qu'un bonze, un rival des Messies
Que dans l'espoir flottant des prochains paradis
Montrent de creux vendeurs d'obscures prophéties
A des badauds dans un taudis.

Ah! qu'une fois au moins ton grave orgueil se cabre
Et qu'il repousse avec des mépris menaçants
Tes mages de hasard et ta sainte Chalabre,
Toutes tes porteuses d'encens;

Car ce culte secret, honteux, calqué sur Rome,
Réclame de ta part un hautain désaveu.
Lorsque, tribun puissant, on se croit un grand homme,
L'on n'a pas besoin d'être un dieu!

Le ridicule autant que le fer décapite.
Écoute encor Vadier! il parle, expert aux jeux
Meurtriers, et branlant sa tête décrépite
Il émeut un rire orageux;

Un rire qui bondit et qui court et qui roule,
Trombe, foudre, incendie, ouragan, tourbillon,
Vaste soulèvement assez fort dans sa houle
Pour tordre la Convention.

Ils l'avaient bien prédit, infortuné déiste,
Les Rabaud, les Guadet, ces fiers guillotinés,
Que tu serais toujours le bonze qui persiste
A croire ses rivaux damnés.

Te voilà plus qu'un bonze, un rival des Messies
Que dans l'espoir flottant des prochains paradis
Montrent de creux vendeurs d'obscures prophéties
A des badauds dans un taudis.

Ah! qu'une fois au moins ton grave orgueil se cabre
Et qu'il repousse avec des mépris menaçants
Tes mages de hasard et ta sainte Chalabre,
Toutes tes porteuses d'encens;

Car ce culte secret, honteux, calqué sur Rome,
Réclame de ta part un hautain désaveu.
Lorsque, tribun puissant, on se croit un grand homme,
L'on n'a pas besoin d'être un dieu !

Le ridicule autant que le fer décapite.
Écoute encor Vadier! il parle, expert aux jeux
Meurtriers, et branlant sa tête décrépite
Il émeut un rire orageux;

Un rire qui bondit et qui court et qui roule,
Trombe, foudre, incendie, ouragan, tourbillon,
Vaste soulèvement assez fort dans sa houle
Pour tordre la Convention.

Ils l'avaient bien prédit, infortuné déiste,
Les Rabaud, les Guadet, ces fiers guillotinés,
Que tu serais toujours le bonze qui persiste
A croire ses rivaux damnés.

Te voilà plus qu'un bonze, un rival des Messies
Que dans l'espoir flottant des prochains paradis
Montrent de creux vendeurs d'obscures prophéties
A des badauds dans un taudis.

Ah! qu'une fois au moins ton grave orgueil se cabre
Et qu'il repousse avec des mépris menaçants
Tes mages de hasard et ta sainte Chalabre,
Toutes tes porteuses d'encens;

Car ce culte secret, honteux, calqué sur Rome,
Réclame de ta part un hautain désaveu.
Lorsque, tribun puissant, on se croit un grand homme,
L'on n'a pas besoin d'être un dieu!

II

DERNIÈRES PENSÉES DE SAINT-JUST

A ÉMILE BLÉMONT

Il faut que tout s'éteigne.
SÉNANCOURT.

Toujours triste, toujours harcelé de funèbres
Visions et toujours hanté par les ténèbres,
Saint-Just n'espérait plus et répétait souvent :
« Mieux vaut le héros mort que le lâche vivant! »
Et, comme pressentant l'infaillible défaite,
Il disait : « Ceux par qui l'œuvre est à moitié faite
N'ont su que se creuser ici-bas leur tombeau.
Le vent souffle. Éteins-toi, dérisoire flambeau,
Dont la flamme impuissante et déjà moribonde
N'aura pas assez lui pour éclairer le monde.
Éteins-toi! »
Puis, songeant combien pour ses lutteurs
Le peuple a des oublis cruels et contempteurs,

Sentant profondément l'ingratitude aiguë,
Il jugeait que l'unique amie est la ciguë,
La seule qui jamais n'ait trompé notre espoir.

Ainsi, comme un soleil au déclin vers le soir,
Comme un soleil pâli par la teinte automnale,
Penchait celui qui prit sa course matinale
D'un pied si bondissant, comme un soleil d'été
Se lance dans l'espace et dans l'immensité
Et, se précipitant sur la terre, l'inonde
Du grand baiser de feu qui dévore et féconde.

Comme l'astre au couchant, tel Saint-Just s'affaissait.
Mais parfois, redressant son front pâle, il pensait
Que la gloire survit au héros qui succombe
Comme un marbre immortel sculpté sur une tombe,
Un marbre impérissable ombragé de lauriers;
Et que, pieux vengeurs des oublis meurtriers,
Les siècles tour à tour vont porter leur prière
A cette tombe où dort la stoïque poussière.

O toi déjà blessé par le prochain trépas,
Proscrit du lendemain, tu ne te trompais pas.
Sur ton récent tombeau se dresse encore ta gloire.
Elle est de marbre ainsi que fut ton cœur. L'histoire

II

DERNIÈRES PENSÉES DE SAINT-JUST

A ÉMILE BLÉMONT

Il faut que tout s'éteigne.
SÉNANCOURT.

Toujours triste, toujours harcelé de funèbres
Visions et toujours hanté par les ténèbres,
Saint-Just n'espérait plus et répétait souvent :
« Mieux vaut le héros mort que le lâche vivant! »
Et, comme pressentant l'infaillible défaite,
Il disait : « Ceux par qui l'œuvre est à moitié faite
N'ont su que se creuser ici-bas leur tombeau.
Le vent souffle. Éteins-toi, dérisoire flambeau,
Dont la flamme impuissante et déjà moribonde
N'aura pas assez lui pour éclairer le monde.
Éteins-toi! »
Puis, songeant combien pour ses lutteurs
Le peuple a des oublis cruels et contempteurs,

Sentant profondément l'ingratitude aiguë,
Il jugeait que l'unique amie est la ciguë,
La seule qui jamais n'ait trompé notre espoir.

Ainsi, comme un soleil au déclin vers le soir,
Comme un soleil pâli par la teinte automnale,
Penchait celui qui prit sa course matinale
D'un pied si bondissant, comme un soleil d'été
Se lance dans l'espace et dans l'immensité
Et, se précipitant sur la terre, l'inonde
Du grand baiser de feu qui dévore et féconde.

Comme l'astre au couchant, tel Saint-Just s'affaissait.
Mais parfois, redressant son front pâle, il pensait
Que la gloire survit au héros qui succombe
Comme un marbre immortel sculpté sur une tombe,
Un marbre impérissable ombragé de lauriers;
Et que, pieux vengeurs des oublis meurtriers,
Les siècles tour à tour vont porter leur prière
A cette tombe où dort la stoïque poussière.

O toi déjà blessé par le prochain trépas,
Proscrit du lendemain, tu ne te trompais pas.
Sur ton récent tombeau se dresse encore ta gloire.
Elle est de marbre ainsi que fut ton cœur. L'histoire

A planté tout autour, vivace et renaissant,
Un laurier nonpareil, s'il n'était teint de sang,
L'histoire qui se dit, ô jeune homme de Sparte,
Que toi seul aurais fait reculer Bonaparte !

III

8 ET 9 THERMIDOR

A M. ERNEST HAVET

Les morts se vengent.
ESCHYLE.

I

L'ORAGE

La séance est ouverte et Saint-Just a parlé
En insidieux coryphée,
Et tous se laissaient prendre à ce sophisme ailé
Quand cette voix fut étouffée.

Un seul cri. Tallien le poussera, ce cri,
Ce cri de révolte et de haine,
Tel qu'en saurait lancer, dressant son bras meurtri,
Un esclave qui rompt sa chaîne.

A planté tout autour, vivace et renaissant,
Un laurier nonpareil, s'il n'était teint de sang,
L'histoire qui se dit, ô jeune homme de Sparte,
Que toi seul aurais fait reculer Bonaparte !

III

8 ET 9 THERMIDOR

A M. ERNEST HAVET

Les morts se vengent.
ESCHYLE.

I

L'ORAGE

La séance est ouverte et Saint-Just a parlé
En insidieux coryphée,
Et tous se laissaient prendre à ce sophisme ailé
Quand cette voix fut étouffée.

Un seul cri. Tallien le poussera, ce cri,
Ce cri de révolte et de haine,
Tel qu'en saurait lancer, dressant son bras meurtri,
Un esclave qui rompt sa chaîne.

Et Billaud lui répond, mieux qu'un écho vibrant,
Dardant ses phrases avec rage
Comme les jets tordus de l'éclair fulgurant
Qui se fait suivre de l'orage.

La Montagne frémit belliqueuse. Merlin
Croise les bras, noble adversaire;
Lecointre montre avec un geste sibyllin
L'arsenal que sa poche enserre.

A droite il est plus d'un royaliste masqué
Avec une secrète joie
Qui guette le moment de s'abattre, embusqué;
Sur une formidable proie.

D'autres, purs Girondins, fidèles aux cyprès
De mainte adorable victime,
Savourent en heureux convives les apprêts
De la vengeance légitime.

D'autres enfin, plus froids qu'au profond des jardins
La statue en pleine charmille,
Songent, vindicatifs comme ces Girondins,
A leur Danton, à leur Camille.

La Montagne frémit fiévreuse, mais son cœur
Est dur à l'égal de la pierre.
Car tous ont résolu, dans leur mâle rancœur,
Ta lourde chute, ô Robespierre!

Fanatique imprudent qui vise au dictateur,
Robespierre s'est fait connaître,
Et la Convention de toute sa hauteur
Se dresse contre ce grand prêtre.

Elle n'a pas brisé l'orgueil bourbonien
En son audace triomphante
Pour retomber au joug de Maximilien,
Fade et lugubre sycophante.

Or Robespierre est là sans pouvoir s'emparer
De la tribune refusée.
Il veut parlér : dût-il rugir, dût-il pleurer,
Tout provoquerait la risée.

Il veut parler. Mais tel que l'impuissant rameur
Qu'étreint la trombe colossale,
Il retombe opprimé par l'énorme clameur
Qui bondit à travers la salle.

Et Billaud lui répond, mieux qu'un écho vibrant,
Dardant ses phrases avec rage
Comme les jets tordus de l'éclair fulgurant
Qui se fait suivre de l'orage.

La Montagne frémit belliqueuse. Merlin
Croise les bras, noble adversaire;
Lecointre montre avec un geste sibyllin
L'arsenal que sa poche enserre.

A droite il est plus d'un royaliste masqué
Avec une secrète joie
Qui guette le moment de s'abattre, embusqué;
Sur une formidable proie.

D'autres, purs Girondins, fidèles aux cyprès
De mainte adorable victime,
Savourent en heureux convives les apprêts
De la vengeance légitime.

D'autres enfin, plus froids qu'au profond des jardins
La statue en pleine charmille,
Songent, vindicatifs comme ces Girondins,
A leur Danton, à leur Camille.

La Montagne frémit fiévreuse, mais son cœur
Est dur à l'égal de la pierre.
Car tous ont résolu, dans leur mâle rancœur,
Ta lourde chute, ô Robespierre!

Fanatique imprudent qui vise au dictateur,
Robespierre s'est fait connaître,
Et la Convention de toute sa hauteur
Se dresse contre ce grand prêtre.

Elle n'a pas brisé l'orgueil bourbonien
En son audace triomphante
Pour retomber au joug de Maximilien,
Fade et lugubre sycophante.

Or Robespierre est là sans pouvoir s'emparer
De la tribune refusée.
Il veut parlér : dût-il rugir, dût-il pleurer,
Tout provoquerait la risée.

Il veut parler. Mais tel que l'impuissant rameur
Qu'étreint la trombe colossale,
Il retombe opprimé par l'énorme clameur
Qui bondit à travers la salle.

« Mort au tyran ! à bas le tyran ! » Cette voix
Prodigieuse et sépulcrale
Sur tous les bancs éclate et fulmine à la fois :
Le vaincu balbutie et râle.

Il prie en vain la Droite et se suspend aux seins
De l'espérance malévole.
Il s'écrie éperdu : « Président d'assassins,
Je te demande la parole ! »

La sonnette inflexible étouffe encor tes sons,
O Rhétorique à l'agonie,
Et Robespierre écoute avec d'affreux frissons
Ce long glas de sa tyrannie.

II

OU CAMBON INTERVIENT

Quand Maximilien, en habit bleu de ciel,
Débita sa harangue interminable et fausse
Qui vaguement poussait des hommes vers la fosse,
Avec un ton poli, doucereux et cruel,

Il eut beau prodiguer tout son sucre et son miel,
Et rajuster sa phrase ainsi qu'un haut de chausse
Pour désarmer Cambon que le Devoir rehausse,
Mais qu'il avait rapide éclaboussé de fiel.

Le rude citoyen d'un seul bond électrique
Surgit, et sa parole, à l'instar d'une trique,
Tomba sur Robespierre et lui cassa les os,

Et le fit repentir de sa lâche escapade,
En infligeant sur place au tueur de héros
Le supplice qui sied aux fourbes, l'estrapade!.

III

LE SANG DE DANTON

Robespierre isolé, convulsif, aux abois,
Se débattait les yeux hagards, presque sans voix,
Lorsque, tel qu'un serpent tapi sous une touffe,
Un Montagnard soudain s'élançant lui dit : « Vois
Le sang de Danton qui t'étouffe. »

« Mort au tyran! à bas le tyran! » Cette voix
Prodigieuse et sépulcrale
Sur tous les bancs éclate et fulmine à la fois :
Le vaincu balbutie et râle.

Il prie en vain la Droite et se suspend aux seins
De l'espérance malévole.
Il s'écrie éperdu : « Président d'assassins,
Je te demande la parole! »

La sonnette inflexible étouffe encor tes sons,
O Rhétorique à l'agonie,
Et Robespierre écoute avec d'affreux frissons
Ce long glas de sa tyrannie.

II

OU CAMBON INTERVIENT

Quand Maximilien, en habit bleu de ciel,
Débita sa harangue interminable et fausse
Qui vaguement poussait des hommes vers la fosse,
Avec un ton poli, doucereux et cruel,

Il eut beau prodiguer tout son sucre et son miel,
Et rajuster sa phrase ainsi qu'un haut de chausse
Pour désarmer Cambon que le Devoir rehausse,
Mais qu'il avait rapide éclaboussé de fiel.

Le rude citoyen d'un seul bond électrique
Surgit, et sa parole, à l'instar d'une trique,
Tomba sur Robespierre et lui cassa les os,

Et le fit repentir de sa lâche escapade,
En infligeant sur place au tueur de héros
Le supplice qui sied aux fourbes, l'estrapade!

III

LE SANG DE DANTON

Robespierre isolé, convulsif, aux abois,
Se débattait les yeux hagards, presque sans voix,
Lorsque, tel qu'un serpent tapi sous une touffe,
Un Montagnard soudain s'élançant lui dit : « Vois
Le sang de Danton qui t'étouffe. »

« Mort au tyran ! à bas le tyran ! » Cette voix
Prodigieuse et sépulcrale
Sur tous les bancs éclate et fulmine à la fois :
Le vaincu balbutie et râle.

Il prie en vain la Droite et se suspend aux seins
De l'espérance malévole.
Il s'écrie éperdu : « Président d'assassins,
Je te demande la parole ! »

La sonnette inflexible étouffe encor tes sons,
O Rhétorique à l'agonie,
Et Robespierre écoute avec d'affreux frissons
Ce long glas de sa tyrannie.

II

OU CAMBON INTERVIENT

Quand Maximilien, en habit bleu de ciel,
Débita sa harangue interminable et fausse
Qui vaguement poussait des hommes vers la fosse,
Avec un ton poli, doucereux et cruel,

Il eut beau prodiguer tout son sucre et son miel,
Et rajuster sa phrase ainsi qu'un haut de chausse
Pour désarmer Cambon que le Devoir rehausse,
Mais qu'il avait rapide éclaboussé de fiel.

Le rude citoyen d'un seul bond électrique
Surgit, et sa parole, à l'instar d'une trique,
Tomba sur Robespierre et lui cassa les os,

Et le fit repentir de sa lâche escapade,
En infligeant sur place au tueur de héros
Le supplice qui sied aux fourbes, l'estrapade!

III

LE SANG DE DANTON

Robespierre isolé, convulsif, aux abois,
Se débattait les yeux hagards, presque sans voix,
Lorsque, tel qu'un serpent tapi sous une touffe,
Un Montagnard soudain s'élançant lui dit : « Vois
Le sang de Danton qui t'étouffe. »

Tous enfin, vous soldez la rançon de vos crimes
Par des renîments inhumains,
Et payez votre écot pour le bal des victimes
Avec des têtes dans les mains.
C'est ainsi que l'on plaît aux Muscadins en joie,
Aux Collets noirs qui font chorus,
A Coblentz où vous guette un frôlement de soie,
Au boudoir de la Cabarrus.
Mais c'est ainsi qu'après votre règne, agonie
Dont la République a péri,
Un souvenir constant de votre ignominie
A marqué votre nom flétri,
O Thermidoriens que l'histoire équitable
A pris dans son mâle dégoût,
Comme Vitellius au sortir de la table,
Pour vous jeter dans un égout.

IV

GAITÉS LYONNAISES

A ALFRED RAMBAUD

> Ce deux septembre renouvelé tous les jours par des jeunes gens qui sortaient d'un bal et se faisaient attendre dans un boudoir.
>
> CHARLES NODIER.

Ce sont des modérés, de dignes jeunes gens;
Il flattent de la main leurs jabots engageants
Et font valoir leurs bas de soie ;
Tout est merveille, tout est délices, tout,
Leurs habits en droguet tourterelle, et surtout
Leur art de se tenir en joie.

Lyon entier honore et fête leurs plaisirs
Ingénieux, l'aimable emploi de leurs loisirs,
Et des bourgeoises accomplies,
Avec ce long soupir précurseur du baiser,
Disent : « ces jeunes gens, qu'il savent s'amuser
Et comme ils font bien les folies ! »

C'est le soir, au sortir des cafés, que vraiment
Ils ont des jeux mêlés de verve et d'enjouement,
Quant ils se mettent en campagne,
Chemin faisant couchant sur les pavés rougis
Quelque Jacobin mort, jusqu'au discret logis
Où pétillera le Champagne.

Parfois, quittant un bal en pleine pamoison,
C'est leur caprice encor d'envahir la prison,
Et, pour varier les quadrilles,
D'aller, les violons en tête, massacrer
Tous ces républicains sans armes, éventrer
Ces gueux, même aux yeux de leurs filles.

Si les filles en pleurs sur les corps expirants
Se jettent, réclamant aux tueurs leurs parents,
Tout beau, petites insolentes !
Nos braves muscadins, fouettant à tour de bras
Votre deuil filial, feront sur vos appas
Maintes gorges-chaudes galantes,

Puis de retour, parmi les femmes et les fleurs,
Ils se pavaneront, pimpants et persifleurs ;
Ils plairont aux dames âgées,

Ils raviront le cœur d'Églé par leurs récits
Et leurs propos badins sur ces vieillards occis
Et sur ces vierges fustigées.

Qu'ils sont gais ! leur famille est bien heureuse. Ainsi
Lyon n'a jamais vu de pareils sans-souci,
Au balcon doré des théâtres,
Braquant sur le parterre un fusil clairvoyant,
Poignardant leur voisin d'un air doux et riant ;
Que ces jeunes gens sont folâtres !

Momus a chacun d'eux pour élève et rival :
Aussi, pour mieux payer leur sanglant carnaval,
De bravos, de vivats, d'éloges,
On escorte à l'envi nos égorgeurs coquets,
Et la pluie odorante et molle des bouquets
Sur leur front ruisselle des loges.

Il faut que le lion sommeille en vérité,
Pour laisser s'ébaudir la féroce gaîté
De ces échappés de ténèbres
Cachés hier encor dans les lâches exils,
Singes qui vont jouant aux panthères, et vils
Histrions de farces funèbres.

Qu'il se réveille un jour, le lion montagnard,
Et nos facétieux chevaliers du poignard,
Reconnaissant l'hôte des jungles,
Tomberont écrasés la face à terre, avant
Qu'il ait daigné sur eux, à peine se mouvant,
Abaisser ses terribles ongles.

V

LA MAISON DE SANTERRE

A VICTOR LENOIR

> Qu'osez-vous faire, chétifs et misérables mortels?
>
> ARISTOPHANE.

Tous ces messieurs poudrés que Thermidor ramène,
Par Frèron enrôlés et guidés par Kilmaine,
Cernent le grand faubourg Antoine de canons.
Trois héros dont le cœur du peuple sait les noms,
Trois montagnards y sont cachés.
A les poursuivre
Tenace, la jeunesse exige qu'on les livre
Et prétend arracher au plébéien dompté
Ce triple et fier dépôt de l'âpre liberté.
Même dans un accès de rage militaire
Ils parlent de brûler la maison de Santerre.

La maison de Santerre!

ô risibles héros,

Fanfarons effarés, guerriers godelureaux,
La maison de Santerre, est-ce qu'on l'incendie
Avec vos impuissants brandons de comédie?
Vous avez beau rouler des yeux extravagants.
Halte-là! savez-vous, porteurs de catogans,
Que de cette maison à vos torches promise
S'est élancé, dressant une pique insoumise,
Le dix Août, qui s'armait d'un belliqueux soleil,
Orageux sous le ciel sans nuage, et pareil
A ces dieux flamboyants dont l'ardeur coutumière
Lançait la mort avec des flèches de lumière.
Arrêtez-vous devant ce redoutable seuil
Muscadins, et craignez que pour vous faire accueil
Il ne soit encore là, là derrière la porte,
Lui, le dix Août, prêt à sortir et qu'il ne sorte!

VI

AUX MORTS DE PRAIRIAL

A LÉON LEMOINE

O morts qui ressemblez à des apothéoses!
LOUISA SIEFERT.

O Romme, Soubrany, Goujon! hier encor
A la tribune, aux camps, leur vaillance affermie,
Des soldats citoyens précipitait l'essor
Ou bravait la Terreur même avant Thermidor,
Après Thermidor l'infamie!

Hier ils étonnaient des êtres inhumains
Par leur courage austère et leur fierté modeste:
A leur vue on eût dit les derniers des Romains.
Aujourd'hui la prison aux mornes lendemains
Les engloutit... on sait le reste.

Mais il n'attendra pas ce groupe montagnard
Sur l'échafaud banal la hache inassouvie
Ni la foule insensible au vague et long regard,
Ils ont su se transmettre avec un seul poignard
L'affranchissement de la vie.

Heureux ces morts! leurs yeux libres n'ont plus à voir
Rovère qui trahit, Tallien qui pactise,
Du peuple consterné l'infini désespoir,
Et, plus cruel encore aux martyrs du Devoir,
Le triomphe de la Sottise.

Et vous qui les tuez, par l'Histoire flétris,
Vous envirez un jour la mort qui les délivre,
Que vous restera-t-il, quand vainement surpris
Vous subirez le joug d'un maître et son mépris,
Rien que le lâche ennui de vivre!

VII

LA TERREUR BLANCHE

A LECONTE DE LISLE

> Terre du Midi imbibée d'un déluge de sang.
>
> MERCIER.

I

LES DÉMONS DU MIDI

Les pourpres du couchant sont charmantes ce soir :
La campagne sourit au ciel qui la féconde,
Ciel du Midi tendu tel qu'un clair reposoir.

La lumière en mourant s'écoule ainsi qu'une onde
Délaissant à regret les lignes et le pur
Contour des monts sculptés où l'air limpide abonde.

Le crépuscule pose un pied incertain sur
Le bleu parvis où nage encor la transparence
Et dans les plis de son manteau retient l'azur,

Comme une vierge dans sa rieuse ignorance,
Cette terre est joyeuse et promise au bonheur;
Des souffles confiants flottent sur la Durance.

O Fond Segugne ! ô Fond Clarète ! ô doux honneur
Des frais vallons où court une errante alégresse.
Qui ne se sentirait heureux, pâtre ou faneur,

Noyé dans ses parfums et bercé dans l'ivresse
D'une nature aimable et bonne, et d'un éther
Qui baise en la Provence une sœur de la Grèce ?

D'invisibles péans voltigent sur la mer
Et d'un enivrement païen l'âme est saisie :
Le moment n'est-il point de fêter Jupiter !

C'est comme un renouveau d'antique fantaisie ;
Dans ces champs apaisés tout se prête à bénir
L'indulgente beauté des buveurs d'ambroisie.

Est-ce à l'antique appel de ce grand souvenir
Qu'un essaim turbulent au détour de la route
Le thyrse en main, l'acanthe au front, semble venir?

Le thiase au saint bruit se déchaîne, et sans doute
Ce sont de bruns pasteurs, Evans improvisés,
Qui traînent brusquement la Bacchanale...
Ecoute

Ecoute la rumeur sonore des baisers
Et sur le sol poudreux rebondir les cadences
Et le chant qui se heurte aux échos reposés ;

Car le rauque refrain alterne avec les danses
Et la femme est mêlée au cœur tumultueux
Comme la Mimalone aux belles impudences.

Ces filles en désordre et ces impétueux
Jeunes gens, où vont-ils plus vite que la vague ?
L'Orgie aux longs transports renaît-elle pour eux !

Les bois sont embaumés de Maillane et d'Eyrague
Et dans tes blés vivants, ô Barbantane, dort
Une brise d'amour adorablement vague ;

Mais hélas ! le délire orageux qui les tord
Ces étranges danseurs n'est pas la noble extase ;
Le rhythme de leur chant est un rhythme de mort.

Leur pas va par saccade et frénétique écrase
Les pauvres fleurs; ce sont les enfants de Jésus
Qu'exaspère d'Isnard la meurtrière emphase.

Tournoyants, convulsifs, fauves, et n'étant plus
Que les vils instruments d'une Némésis lâche,
Ils vont, les yeux hagards et les bras résolus,

Maniaques bourreaux, sans stupeur, sans relâche,
Avec leurs mains, leurs dents, leurs ongles furieux,
Accomplissant l'horreur aveugle de leur tâche,

Tuant sous la douceur de l'azur radieux,
Tuant sous la splendeur clémente de la vie,
Sous la sérénité pacifique des cieux;

Tuant toujours dans leur démence inassouvie
Et sautant, et menant au branle du poignard
Toute une farandole homicide et ravie.

La ronde est douce aux prés où rit Château-Renard,
Devant une victime en lambeaux qui pantèle,
Et le sang a l'odeur ineffable du nard.

Il n'est pas de musique aux sons enchanteurs, telle
Qu'une obscène chanson hurlée en chœur, autour
D'un vieux républicain que la foule écartèle ;

Et c'est l'ardent signal des baisers au grand jour
Et des enlacements parmi les hautes herbes
Quand vingt républicains sont tombés à leur tour

Sous le tranchant des faux comme en été les gerbes.
Tels qu'après la bataille un vol noir de corbeaux,
Les meurtriers en plein pillage sont superbes.

Et leurs femmes, les yeux ardents, les trouvent beaux,
Rougissantes d'orgueil et nullement surprises,
Heureuses, et l'on fait l'amour sur les tombeaux.

Courage, ruffians et vous filles éprises.
Vive le roi ! buvez, mangez parmi les morts
Et partagez l'argent ensanglanté des prises.

Puis, las de ce repos sur des monceaux de corps,
O bande royaliste, ô troupeau frénétique,
Reprends ta course folle interdite au remords,

Et va toujours, stupide, atroce, ivre, lubrique,
Sans faire sur l'amas des fiers cadavres choir
L'impérissable effroi du mal, la République !

Les pourpres du couchant sont funèbres ce soir.

II

LES COMPAGNONS DU SOLEIL

Les voilà tous, ceux de Gadagne,
Ceux d'Eygalière et ceux d'Aubagne
Dans la fraternité formidable du bagnè;

Tous, au signal de Job Aymé,
Fondant comme la grêle en Mai
Sur le républicain stoïque et désarmé,

Et partout d'une main hardie
Exécutant leur tragédie
Avec le vol, avec le fer et l'incendie.

Qu'ils passent, légers sur le sol,
D'un air insoucieux et fol,
Ces chevaliers errants du meurtre et du viol;

Que ces paladins avec joie,
Pêcheurs ou tireuses de soie,
Convoitent la dépouille opime de leur proie,

Et que, sous les peupliers blancs,
Frissonnant d'horreur et tremblants,
Ils supportent leur or dans leurs doigts ruisselants;

Que ces bruns héros en guenilles
Saccagent les chastes familles,
Et qu'au butin les plus rapaces soient les filles.

Oh! les belles, contemplez-les
Jouant avec les pistolets,
Egrenant sur les tas de morts leurs chapelets;

Jetant la boue à ceux qu'on hue,
Battant des mains à ceux qu'on tue,
Cœurs d'hyènes dans des poitrines de statue.

Dormez ! et que votre appareil
Meurtrier surgisse au réveil,
Mais ne vous nommez pas Compagnons du Soleil.

Ames pour les ténèbres nées,
Si vos prouesses effrénées
Sous les feux du Midi vivent illuminées,

Pour vous que le crime conduit,
C'est à regret qu'un soleil luit ;
Vous êtes faits pour l'ombre et voués à la nuit.

N'est-ce pas, grand astre sincère ?
Tout oiseau sombre dont la serre
Est sanglante te fuit ainsi qu'un adversaire.

Mais les assassins sans détour
Affrontent ton rayon d'amour,
Conscience éclatante et sévère du jour !

III

LE FORT JEAN

On pille, on égorge, on viole !
Le satyre partout vient en aide aux bourreaux ;
A Vacqueiras où vibre un doux son de viole
Passent lugubrement de sanglants tombereaux.

Beau troubadour et beau trouvère,
Où sont-ils ces doux nids de la bonne chaleur,
Salon que la verdure égaie, et Roquevaire,
Et cette Barthelasse heureuse d'être en fleur ;

Et Noves qu'illumina Laure
De ses regards pareils aux cristaux transparents ?
Ces paradis d'azur qu'un feu vivant colore
N'éclairent que l'horreur confuse des mourants.

Lestang, général des tueries,
Sonne le chant de mort sur un hideux clairon,
Livrant comme un gibier aux crocs de ses furies
Le vieux Brayssand, honneur chenu de Sisteron.

O les victimes de Beaucaire !
A tous ces innocents, navrés dans les cachots,
Des cruels, sans pitié pour leur destin précaire,
Lancent des flots de soufre et des torrents de chaux.

Mais dans Marseille ! oh ! dans Marseille
Là surtout le sinistre effroi de ces forfaits
Que la rage soudoie et l'astuce conseille
Se déchaîne parmi les rudes portefaix.

En vain la Méditerranée
Invite au loisir tiède un peuple phocéen,
De grâce féminine et d'amour couronnée,
Langoureuse sirène au corps marmoréen.

Telle la plèbe débordante
Se ruait à la chute immense de Séjan,
La populace, avec une rumeur grondante,
Roule jusques au seuil mal gardé du fort Jean.

Pour charmer le roi de Vérone,
Pour flatter la lignée absente des Tarquins,
Tous ces coupe-jarrets, quémandeurs de couronne,
Sont pour vous massacrer, captifs républicains.

Succombez! la porte qui cède
Admet l'épouvantable houle des tueurs,
Moins rapide la vague à la vague succède :
Les obscurs souterrains traversés de lueurs,

Les corridors, les ténébreuses
Cellules, tout s'emplit, d'assassins inondé ;
Leur silence consterne et leurs faces terreuses
Marquent l'égorgement dans l'ombre décidé.

Un cri part; l'écume à la bouche
Tous s'élancent, la hache au poing ou le couteau !
La mêlée est obscure et l'abord est farouché;
La mort sur tous les fronts s'abat comme un niveau.

Troupe infâme! vile canaille !
Non contents de sabrer, les traîtres ont recours
Aux canons; formidable aux fuyards, leur mitraille
Et mugit, et bondit sur le pavé des cours.

Et leur haine ardente à sa proie
Étale insolemment un spectacle inoui,
La lâcheté qui tonne et la peur qui foudroie :
Où donc es-tu, Danton, vengeur évanoui?

IV

L'ISLE

C'est le chemin qui mène aux douceurs de Vaucluse
Beau comme l'amour et la muse,
Chemin charmant que l'eau fête de son babil,
Site d'un éternel Avril,
Abri du peuplier et de l'aulne et des frênes
Et des fleurs, ces petites reines.
Les mésanges y vont jasant, les cochevis
Y passent lestes et ravis.
Aux franges de la route est un hameau d'idylle,
Le calme village de l'Isle !
Une corbeille, un nid si paisible, si frais,
Voyageur, que tu chérirais
D'y couler languissant tes jours, aux douces plaintes
Des brises dans les térébinthes.
Vers ce village ami dont le cœur se souvient
Un jeune homme à grands pas revient.
Il se nomme Rhédon ; il vient de la grande ville ;
Il a jugé Fouquier Tinville
Et, patriote pur par ses vertus élu,
Condamné d'un cœur résolu.

L'accusateur, vivante et morne ignominie.
Bien, Rhédon, ta tâche est finie;
Tu peux, bon justicier de cet homme fatal,
Regagner ton Eden natal.
Tout est sourire autour de toi : dans l'ambroisie
De l'air voltige la sésie,
Et les tourdres contents, et joyeux le bouvreuil
Chantent l'aubade de l'accueil.
Va, brave homme! l'été d'or sur tes pas résonne,
La vie enivrante foisonne :
Heureux de ressaisir toutes ces voluptés
Molles des climats enchantés,
Tu crois ouïr déjà les voisines querelles
Des mignonnes olivarelles;
Tu crois voir le hameau qui se rapproche et puis
La margelle de ton vieux puits,
Et la fumée heureuse et libre de l'auberge
D'où se penche la vigne vierge,
De ton honnête auberge où plus d'un a chanté
Le franc soleil et la gaîté,
Tandis que les vieillards d'une allure inégale
Attrapaient parfois la cigale.
C'est là que, dans le frais du jardin attiédi,
La sieste est bonne au décadi;
Que l'antique tonnelle en ce petit coin sombre
Sourit propice aux buveurs d'ombre;

C'est là, vers ce séjour de joie et d'abandon,
Que ton pas se presse, ô Rhédon.
Peut-être rêves-tu, dans son humble toilette,
Une Gathoune, une Lélette?
Peut-être... mais hélas! pauvre, ce qui t'attend,
N'est pas le chœur d'amis chantant,
Les mains et les baisers hâtifs à ta venue,
Les vieux parents dans l'avenue.
Les filles agitant leurs mouchoirs, et la voix
Des chiens aux alègres abois,
C'est l'embûche guettant ton retour, c'est l'émeute
Hostile te lâchant sa meute;
Et mille furieux et de sanglants coquins
Criant : « Haine aux Républicains! »
Et ta mort sur le seuil paternel conjurée
Et ta pauvre chair déchirée!...

V

TARASCON

La tour est haute; au pied de la tour sont rangées
En cercle harmonieux des chaises étagées
Où des femmes dans leurs plus jeunes falbalas
Échangent en jasant et croquant des dragées
L'adorable et cruel rire des Dalilas.

Le fleuve au cours rapace étrangement grommèle.
Des captifs dans la tour sont jetés pêle-mêle,
Patriotes promis aux couteaux assassins.
O toilettes en fleur! sous le linon pommèle
Victorieusement la blancheur des beaux seins.

Le Rhône impatient mugit... ces chères belles,
Frémissantes comme un doux vol de colombelles,
Ont bonne grâce au jeu mignon de l'éventail.
Amours, petits amours, venez en ribambelles...
Des hommes sont montés là-haut pour un travail,

Pour un travail sanglant, sinistres camarades,
Fronts de brigands hâlés par le soleil des rades.
La causerie agile en bas prend son essor.
On rime des quatrains, on scrute des charades
Où revient par moment le nom de Thermidor.

O de Bièvre, ô Boufflers! on écoute, on admire
Des madrigaux non moins suaves que la myrrhe.
Un émigré propose un hymne au dieu malin.
L'abbé toujours galant escorte Lindamire
Et porte sa perruche et vante son carlin.

Les ouvriers de mort se dressent sur le faîte,
Traînant des prisonniers à la mine défaite.
Un murmure engageant court parmi ces marquis
Et ces duchesses comme une rumeur de fête.
Le spectacle annoncé doit sans doute être exquis.

On eût dit ton cortège, ô bizarre tarasque :
Un ci-devant fredonne une chanson fantasque,
Un magistrat badin hasarde des glouglous,
Tandis que Dorimène aux barbes de son masque
Laisse flotter l'aimable espoir d'un rendez-vous.

Un signal est soudain lancé. Tout ce beau monde
Regarde avec des yeux de complaisance. L'onde
A gémi sous le poids mystérieux d'un corps.
Les applaudissements circulent à la ronde,
La musique alentour s'ébat en gais accords.

Le fleuve l'accompagne avec un grand bruit d'âmes
Qui tombent des créneaux dans l'inconnu... Les dames
Savourent cette vue en humant des sorbets :
Ces chutes sont vraiment risibles ! Des vidames
Regrettent cependant les classiques gibets.

L'intermittente horreur de ces mornes supplices,
La victime pendante, ô frêles spectatrices,
O nerveuses beautés, ne vous rebute pas.
Les hécatombes sont vos plus piquants caprices;
Vous êtes à la mode horrible du trépas.

Courage, et, dès ce soir, parmi les virtuoses,
Calmes dans la langueur indolente des poses,
Ouvrez le bal du crime, et, vierges de remord,
Tressez pour les bourreaux des guirlandes de roses.
Car le Rhône est profond et Barbaroux est mort!

X

LES DERNIERS JOURS

I

LES INCROYABLES

A CHARLES MONSELET

Fantoches à la mode, automates mondains,
Submergés dans des flots de cravate, lunettes
En arrêt, et pareils à des marionnettes,
Les étranges galants que tous ces muscadins!

Engeance hermaphrodite, à travers les jardins,
Ils vont en zézayant d'enfantines sornettes,
Portent chignons de femme et molles cadenettes
Et brandissent avec fracas d'affreux gourdins.

C'est en habit vert-pomme, en chapeau qui gondole,
En pantalon nankin qu'aux pieds de leur idole,
Copistes des marquis, ils vont faire leur cour.

Mais cet accoutrement dont le seul ministère
Semble d'effaroucher les oiseaux de l'Amour
Leur prête l'air vainqueur de Jocrisse à Cythère.

II

MADAME DE CONDORCET

A MADAME EDGAR QUINET

Longtemps après l'effroi des tourmentes publiques,
Dans la langueur des beaux jardins mélancoliques
Et blanche au voile noir sous les ombres d'Auteuil,
La veuve du héros pensif traîna son deuil
Parmi les entretiens choisis des philosophes.
Le frôlement discret de ses tristes étoffes
Vibrait délicieux pour Garat et Tracy,
Et Cabanis sentait son front tout éclairci
Par la limpidité de ce sourire humide.
Cependant qu'au dehors des femmes à chlamyde
Passaient avec l'éclat strident d'une chanson,
Elle n'était que rêve, ondulement, frisson,

Et songeuse élégie, et dolente musique :
Grand ange harmonieux de la Métaphysique,
Portant dans ses longs yeux d'azur tendre baignés
L'ineffable douceur des êtres résignés.

III

PARIS EN 96

A ANDRÉ LEMOYNE

> Des heures pesantes succèdent maintenant à la vie ailée.
>
> Mme EDGAR QUINET.

« Le Français né malin créa le vaudeville. »
Paris s'amuse.
Las de sa fièvre civile,
Pour la couper il a pris beaucoup de Léthé,
Breuvage d'hébétude et de frivolité.
Il danse, et puis il danse et toujours il oublie.
A-t-il pas le Vauxhall, l'Élysée, Idalie,
Bagatelle? A-t-il pas Monceaux hanté de morts?
Qu'importe? deuils sanglants, espoirs hautains, remords,
Tout est bien mort aussi, bien morte est la mémoire.

Pareils à des sorciers marmottant un grimoire,

Rôdent en murmurant quelques vieux Jacobins,
Gens à tête tondue et nullement urbains :
On les siffle, on les hue, on les roule, on les rosse,
On fouaille au besoin leurs femmes. Un féroce
Girondin, dans sa foi sottement entêté,
Louvet en sa boutique est sans cesse insulté :
Le chef des insulteurs a nom, je crois, de Sade.

Comme la guerre est chose importune et maussade,
A Frascati l'on boit à l'espoir d'une paix
Autrichienne ayant en croupe les Capets.
On boude la victoire aux habits bleus, manante
Qui fait la nique aux rois et devient fort gênante.
Ce Marceau s'assimile aux derniers polissons.
Fi ! l'on se venge avec des refrains de chansons
Et l'épigramme ailé au corselet de guêpe.
Plus d'une ose arborer un éventail de crêpe,
Plus d'un les fleurs de lis, et les moins retenus
Souvent hélas ! ce sont les riches parvenus,
Fils de Quatre-Vingt-Neuf répudiant leur père.

Bah ! *nunc est bibendum :* aussi Méot prospère
Et Garchy fait merveille et Léda fait florès.
Des glaces ! des soupers ! des primeurs ! du xérès !
Qu'aux fiers guillotinés la terre soit légère...
is mange, il dévore, et, quand Paris digère,

Ce Paris réacteur « aux oreilles de chien »,
Se sent les aiguillons d'un aimable vaurien.
Il se plaît aux jardins, près des chastes statues,
A calquer les contours des femmes peu vêtues
Sous les tissus collants strictement arrondis
Et voit de Mahomet s'ouvrir le Paradis ;
Ou bien, rassasié de blanches muscadines,
Il court ouïr Garat dans les « Visitandines »,
Ou mieux, avec Brunet et le gai Tiercelin
Le vaudeville cher au Français né malin
Comme un produit facile et purgé de chimère,
Ce Paris est gâté, pourri, bon pour Brumaire !

IV

GRACCHUS BABEUF

A VICTOR HUGO

> La vraie République, la République des intelligences !
>
> LAMARTINE, *Discours de Mâcon.*

A l'heure où, consumant un reste d'énergie,
La République aux bras défaillants se lassait,
Où chaque jour la France aux refrains de l'orgie
Vers l'abîme ondoyant des Sirènes glissait;

A l'heure où triomphante et gonflant sa narine,
Reine sur un essaim de femmes en péplum,
Blanche dans son boudoir rose, Thermidorine
'nstallait Sybaris au débris du Forum;

Un homme pauvre et seul dans une étroite chambre,
Comme dans sa cellule un Franciscain songeur,
Rêvait un âge d'or éclos d'un deux Septembre,
Utopiste candide et furieux vengeur.

Il rêvait, au sortir des suprêmes tueries,
L'azur indéfini d'un bonheur innocent,
L'épanouissement soudain des bergeries
Et des fleuves de lait sur un sol teint de sang.

Il voyait, à travers l'universelle idylle,
Parmi des citoyens rustiques et frugaux,
Heureux sous la houlette aimable d'un édile,
Surgir de toutes parts la cité des Égaux,

La cité des Égaux, une ville du Rêve,
Où les hommes marqués pour un destin commun
Recommençaient l'histoire à la mamelle d'Ève,
La terre étant à tous et l'outil à chacun;

La cité des Égaux, une Sparte agricole,
Presque un couvent avec un tribun pour abbé,
Au champ, à l'atelier, au temple, dans l'école,
Tenant sur le niveau tout un peuple courbé;

Et par une stupide et sauvage exigence,
Comme l'on proscrirait l'abus ou le hasard,
Suspectant dans ses murs la libre Intelligence
Et décrétant d'exil le fils des Muses, l'Art!

L'art qui fut la vertu des vieilles Républiques,
Inspirant les héros par un suprême don,
Aux yeux d'Harmodios livrant les Pentéliques,
Aux regards de Brutus déroulant le Phédon.

Oh! qui méconnaît l'Art est à jamais impie!
Qu'elle aille donc rouler dans un gouffre fatal,
O Babeuf, ta cité despotique, utopie
D'un bonheur trop grossier pour n'être pas brutal.

Mais la mort purifie, ô chercheur d'impossible,
Et tu peux contempler d'un piédestal bien haut
Ces trembleurs qui s'en vont prenant ton nom pour cible.
Quel sublime dédain tombe d'un échafaud!

Les moyens réprouvés, ton but était superbe;
Et nous, par un soleil nouveau de Floréal,
Sans coucher les palais de marbre blanc dans l'herbe,
Nous saurons accomplir mieux que ton idéal.

Sâns reléguer le chœur des Muses avilies,
Sans vouer tous les bras aux champêtres hoyaux,
Sans ravir aux blancheurs des femmes embellies
Les gazes, les satins, les moires, les joyaux,

Sans arracher le Luxe et l'Art, fleurs de la vie,
Sans frapper la Beauté d'un ostracisme en deuil,
Vainqueurs, nous éteindrons, ô pauvre, ton envie;
Nous verrons disparaître, ô riche, ton orgueil;

Que tout le genre humain soit aristocratie!
Que chaque paysan naisse patricien!
C'est là notre espérance et notre prophétie
Dans les écroulements futurs du monde ancien;

Car donnant à tout être ici-bas la lumière,
L'art, l'amour, le travail, un monde jeune et neuf,
Nous saurons mieux construire immaculée et fière
La cité des Égaux du vieux Gracchus Babeuf!

Ils sont les possesseurs de l'espace et du temps ;
Ils marchent dans l'histoire, et les âges distants
Font leur immense proie ;
Car leur savoir leur donne, étant illimité,
Le grave enchantement de la sérénité
Et la solide joie.

Non ! rien n'est plus obscur et rien n'est plus faussé ;
L'intelligence a bu les secrets du passé :
Plus d'erreur acharnée,
Plus d'ombre ! nos grands morts dans une vision
Distincte ont reconnu la Révolution
Chez eux tous incarnée.

Tous ils sont épris et du Juste et du Beau ;
Donc point de factions, plus loin que le tombeau !
Point de pactes contraires.
Ils se sont dit avec de doux apaisements :
« Astres, révélez-nous vos longs enchaînements ;
Car nous sommes vos frères ! »

Et les baisers de paix s'échangent, et les mains
S'enlacent ; ces géants, l'un pour l'autre inhumains,
Entre leurs cœurs relient

V

RÉCONCILIATION

A M. VICTOR SCHŒLCHER

Dans l'asile inconnu que Socrate espérait,
Que tout bas pressentit Caton, quand il mourait,
Que Scipion vit luire,
Prévu par Thraséas, par Sénèque promis,
Ils se sont rencontrés ces frères ennemis
Égaux dans le martyre.

Familiers de l'orage accueillis dans le port,
Ils ont enfin connu le calme de la mort
Qui met trève au mensonge,
Deyeux de notre esprit vient rompre la cloison,
Les ouvre, et, par delà le terrestre horizon,
Dans l'infini les plonge.

Ils sont les possesseurs de l'espace et du temps ;
Ils marchent dans l'histoire, et les âges distants
Font leur immense proie ;
Car leur savoir leur donne, étant illimité,
Le grave enchantement de la sérénité
Et la solide joie.

Non ! rien n'est plus obscur et rien n'est plus faussé ;
L'intelligence a bu les secrets du passé :
Plus d'erreur acharnée,
Plus d'ombre ! nos grands morts dans une vision
Distincte ont reconnu la Révolution
Chez eux tous incarnée.

Tous ils sont épris et du Juste et du Beau ;
Donc point de factions, plus loin que le tombeau !
Point de pactes contraires.
Ils se sont dit avec de doux apaisements :
« Astres, révélez-nous vos longs enchaînements ;
Car nous sommes vos frères ! »

Et les baisers de paix s'échangent, et les mains
S'enlacent ; ces géants, l'un pour l'autre inhumains,
Entre leurs cœurs relient

Un pacte indéfini de sagesse et d'amour
Et là, sous le pourpris du lumineux séjour,
Ils se réconcilient.

Enseignement des morts et leçon des vivants !
Pour mieux nous épargner les discords décevants,
Songeons que dans un temple
Ces immortels aïeux nous regardent, croyant
Que le tardif accord de leur chœur souriant
Sert de rhythme et d'exemple.

VI

1993

A SEVERIANO DE HEREDIA

La liberté dans la lumière !
VICTOR HUGO.

Deux cents ans auront fait leur œuvre ; abondamment,
Fleuve aux nappes d'azur, le vaste enseignement
Sur les hommes et sur les femmes
Aura coulé, partout le plus intelligent,
Le plus pur, l'être aux mœurs limpides dirigeant
Cette inondation des âmes.

La République en fleur sera l'Ordre idéal,
Pour l'homme rajeuni créant le Droit natal,
Mais dressant cette hiérarchie
Permanente des Arts, des Vertus, des Talents,
Et vous montrant d'en haut, degrés étincelants,
A l'ascension affranchie ;

Mais surtout, au-dessus de ces droits absolus,
Des dons que le génie assure à ses élus
Et des fiertés dignes de Rome,
Sur la plus blanche cime et les plus bleus sommets,
République sereine et sublime, tu mets
Les éternels Devoirs de l'Homme.

Le Droit primant la Force obéit au Devoir
Son maître, et c'est ainsi que les cieux pourront voir
En un merveilleux équilibre
Le grand rêve accompli du platonicien,
Fidèle aux mœurs, soumise aux lois, docile au Bien,
La race humaine vraiment libre.

République des bons, ouvre tes larges bras !
Ces miracles tardifs c'est toi qui les feras
Dans l'avenir où tout s'apaise,
Fort comme un Montagnard, beau comme un Girondin,
An désiré, prochaine éclosion d'Éden,
O dix-neuf cent Quatre-Vingt-Treize.

TABLE DES MATIÈRES

I. — LES PREMIERS TEMPS

I. 89-90-91 3
II. La première Cocarde 8
III. Les Précurseurs 11
IV. L'Argent 14
V. Camille Desmoulins 20
VI. A la mémoire de Loustalot 23
VII. L'arrivée des Girondins 25
VIII. L'amazone du Vingt Juin 29
IX. La Guerre 33
X. La petite Comtesse 36
XI. L'abbé Fauchet 38
XII. Marie-Antoinette 42
XIII. La Marseillaise dans l'orage 45
XIV. Les enrôlements volontaires 49

II. — LES FRÈRES ENNEMIS.

I. Ni Marat, ni Roland 57
II. La Lutte 59
III. Lanjuinais 63
IV. Apparition de Saint-Just 65

V. Le capucin Chabot..... 67
VI. Le Septembriseur..... 69
VII. Vergniaud..... 75
VIII. La première femme de Danton..... 84
IX. Lucile Desmoulins..... 87
X. La crise..... 90
XI. L'abbé Grégoire..... 96
XII. 31 Mai — 2 Juin..... 98

III. — LA RUE.

I. Anacharsis Cloots..... 105
II. Regrets d'un Ci-devant..... 108
III. La ceinture..... 110
IV. Rencontre de la Convention..... 112
V. L'hiver..... 116
VI. Danton au cimetière..... 120
VII. Coquetteries de Germinal..... 125
VIII. L'Idylle Jacobine..... 128
IX. Anaxagoras Chaumette..... 131
X. Les Enragés..... 133
XI. Le Palais-Royal..... 136

IV. — LA CHUTE DES GIRONDINS

I. La fuite..... 147
II. La barque..... 149
III. Impavidos..... 152
IV. Adam Lux..... 155
V. Le couteau..... 158
VI. Madame Roland à la Conciergerie..... 160
VII. La fée..... 166
VIII. Aux grottes de Saint-Émilion..... 168
IX. Le second roman de Louvet..... 170
X. Les loups..... 180
XI. L'apothéose des Girondins..... 184